

Annales de la propagation de
la foi : recueil périodique des
lettres des évêques et des
missionnaires des missions
des [...]

Oeuvre pontificale missionnaire de la Propagation de la foi.
Auteur du texte. Annales de la propagation de la foi : recueil périodique des lettres des évêques et des missionnaires des missions des deux mondes, et de tous les documents relatifs aux missions et à l'Association de la propagation de la foi. 1918-01-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

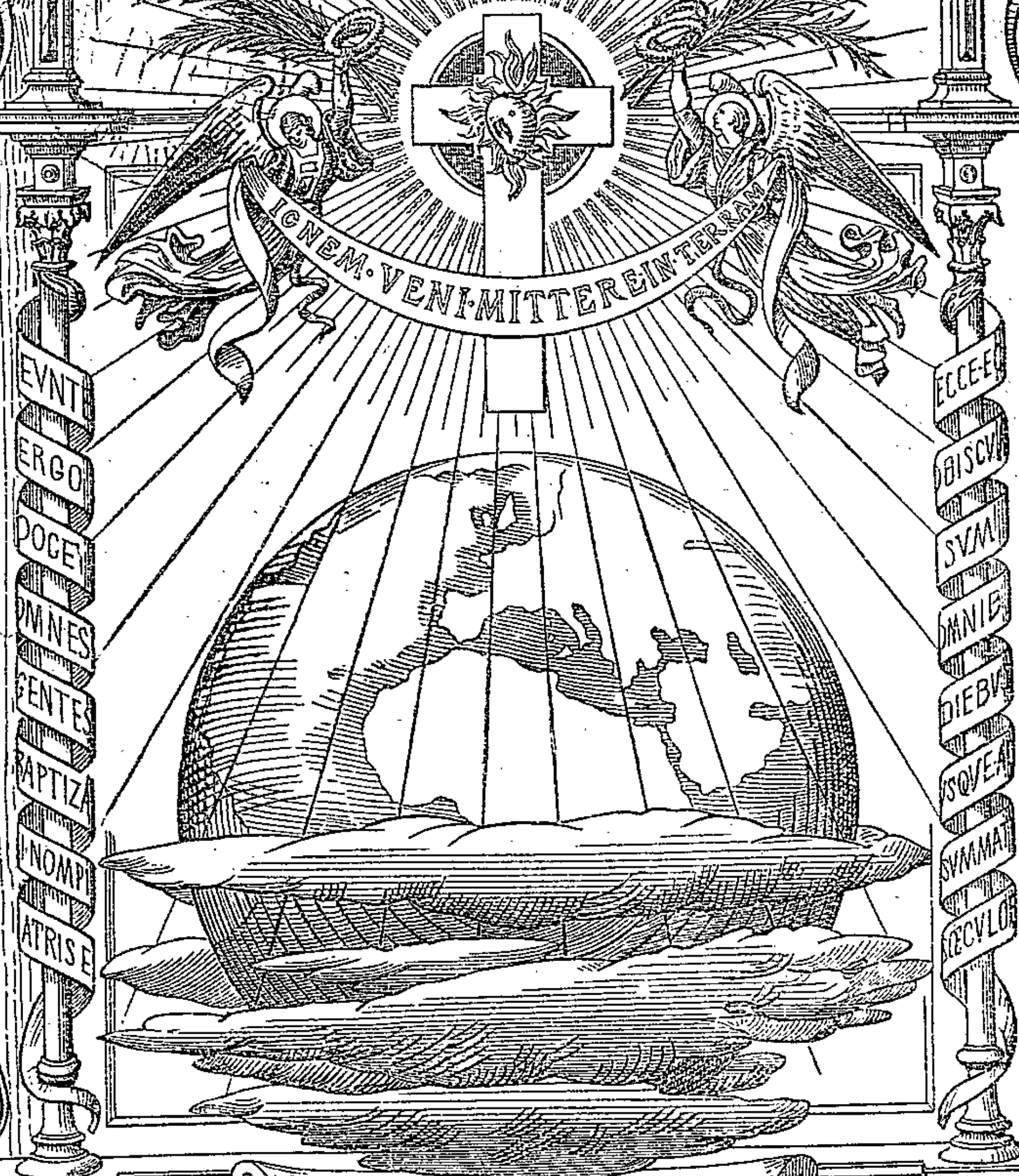
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Janvier 1918

N° 536

ANNALES

DE LA PROPAGATION
DE LA FOI



TERRA. AVTEM
ERAT. INANIS. ET. VACVA

PARAISANT TOUS LES DEUX MOIS

LYON, rue Sala, 12. — PARIS, rue Cassette, 20

E. M.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI *en faveur des Missions des deux Mondes* a pour but d'aider, par des prières et des aumônes, les Missionnaires catholiques qui vont porter la foi et la civilisation au milieu des peuples infidèles. Les prières sont un *Pater* et un *Ave* chaque jour. Il suffit d'appliquer à cette intention, et une fois pour toutes, le *Pater* et l'*Ave* de la prière du matin ou du soir. On doit y joindre chaque fois cette invocation : *Saint François Xavier, priez pour nous.*

L'aumône est de CINQ CENTIMES PAR SEMAINE (*produisant 2 fr. 60 cent. par année*). Les lettres des Missionnaires sont réunies dans les *Annales*, et ces *Annales* sont distribuées gratuitement à toute personne qui recueille 26 francs par an au profit de l'Œuvre.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi, recommandée solennellement par les Souverains Pontifes en plusieurs circonstances, a été par eux enrichie de nombreuses indulgences.

Pour assurer la rapide circulation des *Annales* auprès de tous les Associés, les chefs de dizaines pourront inscrire sur cette liste leurs noms et adresses, en sorte que chacun puisse remettre le cahier à la personne dont le nom suit le sien. Le dernier le rendra au chef de dizaine.

1°	6°
.....
2°	7°
.....
3°	8°
.....
4°	9°
.....
5°	10°
.....

ANNALES

DE LA

Propagation de la Foi

Lyon, imprimerie A. REY, 4, rue Gentil.

ANNALES

DE LA

Propagation de la Foi



RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES
DES MISSIONS DES DEUX MONDES
ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS
ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Collection faisant suite aux Lettres Edifiantes



TOME QUATRE-VINGT-DIXIÈME



LYON

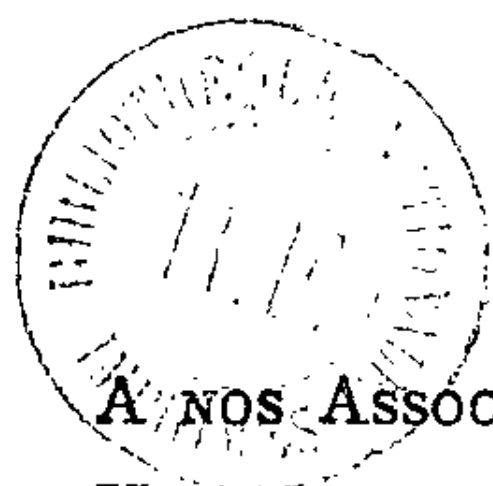
12, RUE SALA, 12

PARIS

20, RUE CASSETTE

1918

SOMMAIRE DU NUMÉRO 536



TEXTE

A NOS ASSOCIÉS	7
HINDOUSTAN. — <i>Un broussard</i> , par le R. P. ROSSILLON	8
KUMBAKONAM. — <i>Les fêtes de Noël chez les Catéchistes-missionnaires de Marie Immaculée</i> , par Sœur JEANNE	17
CHINE. — <i>Une Extrême-Onction</i> , par un missionnaire lazariste du Tché-kiang.	22
MONGOLIE. — <i>Mademoiselle Petit-Papillon</i> , par le R. P. BOTTY.	33
ALGÉRIE. — <i>L'hôpital Sainte-Elisabeth des Attafs</i> , par une Sœur Blanche	39
GABON. — <i>Les quinze francs de Bernard Akum</i> , par le R. P. BRIAULT.	47
Océanie. — <i>Progrès de la foi au bout du monde</i> , par le R. P. KERDAL	53
CHRONIQUE DE L'ŒUVRE	55
NOUVELLES DES MISSIONS	56
NÉCROLOGIE.	64



ANOS ASSOCIÉS

LORSQUE parviendra à nos associés cette livraison qui ouvre le tome quatre-vingt-dixième des *Annales de la Propagation de la Foi*, le premier mois de 1918 sera commencé. Est-il besoin de dire combien, de tout cœur, nous souhaitons que l'année nouvelle soit plus sereine que les trois qui l'ont précédée?

Que de larmes et de sang, que de tristesses et de ruines depuis la fin de 1914!... Les missionnaires arrachés en grand nombre à leur lointain et fécond apostolat, transportés dans les ambulances, dans les hôpitaux, sur les lignes de feu... et, là-bas, en Asie, en Afrique, en Océanie, des fidèles pleurant leurs pasteurs et se demandant avec anxiété si l'heure de leur retour tardera longtemps encore à sonner!...

Au milieu des amertumes de l'heure présente et des angoisses de l'avenir, espérons encore! espérons toujours! Nous sommes de ceux qui croient que la voie royale de la Croix conduit à l'éternelle lumière et que l'épreuve, si douloureuse soit-elle, transfigurée par le sacrifice du Calvaire, est un élément de progrès, au sens le plus profond du mot. Le bouleversement actuel du Monde rendra — nous en sommes convaincus — l'Eglise de Jésus-Christ plus forte et plus libre pour l'accomplissement de sa mission sublime : conduire les âmes à Dieu!



HINDOUSTAN

UN BROUSSARD

Par le R. P. ROSSILLON

DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES D'ANNECY,
VICAIRE GÉNÉRAL DE VIZAGAPATAM

Dans l'armée apostolique — comme dans toutes les armées du monde — il y a des corps d'élite et des combattants d'élite. C'est de l'un de ces corps et de l'un de ces combattants qu'il va être question dans la lettre suivante signée d'un nom si avantageusement connu qu'il nous dispense d'attirer sur elle l'attention des lecteurs.

I



CONNAISSEZ-VOUS la haute et noble Société des « Missionnaires de la Brousse », autrement dits des *broussards*?

Très vaguement, j'en ai peur.

Après tout, ce n'est pas votre faute. Elle fait si peu de publicité ! Ses faits et gestes n'encombrent guère les Revues du jour ! Ce n'est peut-être pas la sienne non

plus; elle se sent si peu à la mode et si peu dans le goût du public! Elle a de fervents amis, cependant.

Elle en a d'autres qui, tout en estimant ses membres, croient les avoir suffisamment loués quand ils ont décoché à leur adresse ces trois mots : « Ah! quels originaux! »



Que les *broussards* soient des originaux, on ne saurait le nier; mais qui songerait à leur en faire un crime? Pour être admis dans leur illustre corporation, la première condition n'est-elle pas celle-ci : « Avoir un cœur de pinson dans un estomac d'autruche? » Or, ces deux articles se trouvent rarement en magasin. On dit encore quelquefois d'eux : « Ce sont des types! » Inutile d'expliquer ce qu'on entend par là; personne ne peut s'y méprendre.

Quant à moi, qui les connais pour les avoir fréquentés pendant vingt ans, volontiers je les appellerais « les poilus de l'apostolat »... oui, des poilus en soutane, avec tout plein de choses héroïques par dedans.

Pas plus que les poilus dans leurs tranchées, les *broussards* dans leurs brousses ne cultivent leur « physique », et la toilette est le dernier de leurs soucis. C'est la vocation, paraît-il, qui veut cela!

Aussi quelle souffrance pour les *broussards* quand la nécessité les oblige à quitter leurs brousses pour rentrer un instant dans la civilisation! Il leur faut alors ravauder leurs malles pour « se calfater à neuf », et, pour eux, c'est la mer Rouge à passer.



Par contre, au spirituel, quels ouvriers merveilleux! Ce sont les « paladins de la gloire de Dieu ».

Tandis que, autour d'eux, on se lamente, on broie du noir, on se tâte les côtes, eux vont de l'avant sans

barguigner. Par monts et par vaux, à cheval, à bicyclette, à pied, et par tous les temps, ils marchent ! S'il arrive qu'ils ne puissent plus avancer sur les pieds, ils se traînent sur les genoux, parce que le Maître est devant eux qui les appelle, et qu'il faut le suivre jusqu'au bout et quand même.

Oui, vraiment, ce sont des types !



Le plus curieux, c'est que, avalant des couleuvres et mangeant des cailloux, ils puissent chanter comme des pinsons, et cela tous les jours que Dieu fait, mais surtout ceux où ils auraient le plus envie de pleurer. En cela, ils ne font qu'observer la seconde règle de leur société : « Les *broussards* se souviendront en tout temps que la joie est la moitié de la sainteté et l'optimisme la moitié du succès. »

Avec cela, impossible de les battre, vu qu'ils ne sont jamais à bout d'expédients. De leur tête féconde, les plans jaillissent à flots.

Ils en font, comme les enfants font des sifflets, sans trop s'y attacher, et cela a du bon. Quand, sous les coups des difficultés qui, en mission, surgissent à tout instant, leurs projets s'écroulent, ils n'en perdent nullement le bleu de leur âme. Pour un qui n'aboutit pas, dix autres sont immédiatement amorcés.

Ces éternels recommenceurs mettent ainsi le démon et le monde au défi de les décourager et de les arrêter. Du moment que Dieu les a choisis pour être les paladins de sa gloire dans les brousses lointaines, payer même d'insuccès déconcertants un pareil honneur, à leur avis, ce n'est pas le payer trop cher. Aussi s'en vont-ils en chantant, les *broussards*, chantant toujours comme des pinsons. Ils chanteraient encore le jour où le ciel leur croulerait sur la tête, se tenant assurés que, du moment que Dieu anéantit leurs plans, c'est qu'il veut exécuter les siens, et cela seul importe...

II

Vous ayant fait connaître la Société des broussards, je suis maintenant à l'aise pour vous présenter un de ses membres très actifs.

C'est un petit homme sec qui ne paye pas de mine. Mais, est-ce de sa faute ?... Ensuite qu'est-ce que la mine ? Souvent un misérable trompe-l'œil. Pour le broussard, elle vient immédiatement au-dessous de rien. Chez lui, c'est l'âme qui compte. Le broussard est, essentiellement, une âme qui vit, une âme qui brûle, une âme qui flambe.

Pour le coup, nous voilà servis à souhait. Mon petit broussard est une cartouche de dynamite dans une mince douille d'acier.

— Une cartouche de dynamite !... vous voulez rire ?

— Pas le moins du monde. Je le répète, c'est une cartouche de dynamite, mais de cette dynamite céleste qu'on appelle le zèle.



Il y a cinq ans, son évêque, Mgr Clerc, l'envoya « missionner » dans le district montagneux de Salur, au diocèse de Vizagapatam. C'est le cas de dire que le choix tombait à pic. Ce massif de Salur est le refuge des derniers survivants d'une grande famille d'aborigènes, qu'un auteur anglais a nommés « les franges d'un peuple ».

Kondadoralous, Djatas, Savarlous, Gadabas, vivent côte à côte dans une déchéance et une misère communes, se défendant avec peine contre les civilisés de la plaine qui s'efforcent de les atteindre et de les absorber. Leurs minuscules villages de huttes grises se cachent sous des tamariniers touffus, au revers des collines ou au fond des dépressions que la mousson creuse au flanc des Ghattes.

Rude pays, mais pays de cocagne pour le broussard. Aussitôt arrivé, celui qui nous occupe se mit à l'explorer en tout sens, ne se donnant aucun répit qu'il n'en eût battu tous les sentiers, fouillé tous les recoins, visité tous les villages pour en connaître tous les habitants.

Ce ne fut pas un travail facile d'apprendre leur dialecte et de se familiariser avec leurs coutumes. Mais rien ne résiste au broussard.

Il s'aperçut bien vite que ces peuplades, relativement faciles à amener au christianisme, étaient affreusement exploitées et qu'elles avaient besoin d'un protecteur désintéressé. Il résolut de l'être, à la vie et à la mort. En homme pratique, il jugea bon de se spécialiser. Vouloir mener de front la conversion de toutes les tribus ensemble, c'était trop embrasser pour avoir chance de réussir.

Il commença donc par les Kondadoralous.



Ne vous offusquez pas d'un pareil nom. Ses hétéroclites syllabes ont une signification aristocratique. « Kondadoralous » veut dire : « les *Messieurs* des montagnes? »... Des *Messieurs*, ces aborigènes? Parmi leurs congénères, qui sait?

Esquissons leur physique en deux coups de crayon : une taille moyenne, des traits taillés à la hache, un teint vieux bronze, une tête ronde, une figure plate avec, au milieu — comme grain de beauté et marque de famille — un gros nez camard.

Leur moral n'est guère plus séduisant. Qui pourrait s'en étonner? Quoi que l'on ait prétendu, la vie sauvage ne favorise guère l'éclosion des vertus et le développement des facultés. Le caractère du « Monsieur » des montagnes du Salur tient du vieillard et de l'enfant. Des luttes séculaires contre des ennemis plus forts que lui, lui ont fait prendre des habitudes de ruse, de

duplicité et de mensonge, ce qui, d'ailleurs, ne l'a pas empêché de rester paresseux, prodigue, imprévoyant, insouciant de l'avenir, fidèle à l'esprit de sa race qui veut qu'on ne remette jamais au lendemain l'absorption d'une calebasse de vin de palme que l'on peut vider aujourd'hui. Avec cela, enjoué, crédule, se donnant facilement à celui qui sait capter sa confiance.

Je dois ajouter que les Kondadoralous sont généralement moins fourbes que les Hindous. Malgré leurs défauts et leurs préjugés, comme ils n'ont pas de culte compliqué, pas de temples et pas de prêtres, ils sont relativement faciles à convertir.



Mon broussard, les ayant connus, les aima et se constitua leur dévoué défenseur. Mais il eut besoin de dépenser tout son zèle pour les convertir.

Deux ennemis les emprisonnaient fortement dans leurs griffes. D'abord le vieux fourbe qui tient le maquis depuis six mille ans ! Celui-là, tout malin qu'il est, le broussard l'a vite culbuté. Mais il y en a un autre malheureusement plus difficile à déloger du foyer de « ces Messieurs » : l'usurier !

En l'occurrence, l'usurier est un Hindou civilisé qui, ayant remarqué la misère des aborigènes, se présente dans les villages, s'y installe, prête aux habitants l'argent dont ils ont besoin pour acheter des semences et faire face à la disette, ne mettant qu'une condition à ces prêts : une hypothèque sur les meilleures terres. Comme les indigènes, dans leur simplicité et leur ignorance, n'exigent aucun reçu et aucune quittance, et que l'argent est prêté au taux de 100 pour 100, en dix ans l'usurier est le gros propriétaire de l'endroit.

Après avoir culbuté le « père du mensonge », mon broussard dut donc se colleter avec ses fils. Il saccagea ses économies pour leur faire des procès et les dégoûter du pays.

Il prit pied dans une vingtaine de villages, organisa une communauté chrétienne, lui bâtit une église, et, en ce moment, il est à même de présenter à ses bien-faiteurs un millier de baptisés, tous « Messieurs »... flanqués de leurs « Dames » évidemment.

III

Tout en se dévouant corps et âme à la conversion des Kondadoralous, notre paladin ne laissait pas de jeter des yeux d'envie sur les villages des tribus voisines. Les voyant livrées, elles aussi, à la tyrannie des démons mentionnés ci-dessus, il trépignait de ne pouvoir courir à leur défense... Mais c'était impossible. « Ayant, comme dit le proverbe, plus de noix à casser qu'il ne pouvait en manger », il attendit patiemment que la Providence s'en mêlât pour s'en mêler lui-même.



Or, un matin qu'il avait déjeuné d'un beignet de farine de haricots, arrosé de café noir, son domestique Jérôme lui annonça la visite d'un « grand homme ».

Hâtivement, il lisse sa barbe hirsute, tout en se demandant très intrigué : « Quel peut bien être ce chef ? »

Introduit, l'illustre inconnu s'était assis sur une natte, siège réservé aux visiteurs d'importance.

Le broussard paraît.

Comme mû par un ressort, le personnage se lève, et saluant très bas :

« — *Salam, swami!* fait-il.

« — *Salam!*... A qui ai-je l'honneur de parler ?

« — Au propriétaire de Peddavalasa, un des chefs de la tribu des Djatas...

« — Les Djatas ne m'ont jamais appelé...

« — Ils vous appellent... ils sont en train de mourir sous le couteau des usuriers. »

Le broussard devient pensif.

« — Je vous offre ma maison..., mes villages..., continue l'autre. Venez donc ! »

Le broussard ouvre des yeux qui pétillent.

« — Avec moi vous entrerez dans mon clan, et, Dieu aidant, il deviendra chrétien. »

Le broussard trépigne sur place, soupire, éclate...

« — Votre père... mais je le suis certainement. Il y a longtemps que je vous aime... Quand voulez-vous que je vienne ? »

Soudain, le chef se fit plus humble, jeta un regard autour de lui, puis lâcha son secret :

« — Oui, mais il y a un obstacle à ce projet. Il faudrait 10.000 francs pour délivrer mes villages de la meute des usuriers qui nous poursuivent. »

Ce fut un effondrement... Les usuriers!... Eux..., toujours eux... Les « buveurs de sang » partout... et 10.000 francs pour leur faire lâcher prise...

Inutile donc d'y penser. Ce n'est pas possible... Où les prendrait-il, ces 10.000 francs ? Chaque fois que le diable est chassé d'un village, il se réfugie dans sa bourse... Il n'a pas même un sou vaillant ; ses œuvres vivent au jour le jour.

Ah ! ces 10.000 francs appelés à faire tant de bien, que ne donnerait pas le pauvre Père pour se les procurer !... Il donne ses sueurs, ses peines, ses insuccès, ses soucis, ses fièvres, ses indigestions (car son bel estomac d'autruche commence à ne plus vouloir digérer les pierres). Il donnerait son sang, comme il le fit l'autre jour. Pour traverser un ravin, il dut charger sa bicyclette sur son dos : dans l'effort qu'il fit, un vaisseau se rompit et un flot de sang lui emplit la bouche. Il fut quinze jours arrêté ; puis, en riant, il se remit en route.

C'est que jamais un *broussard* ne fut un *froussard*.



LES FÊTES DE NOËL

Chez les Catéchistes-Missionnaires de Marie Immaculée

à Kumbakonam.

Bien touchant et bien pittoresque ce tableau des cérémonies du 25 décembre dans une ville du sud de l'Hindoustan. Kumbakonam, voisine de Karikal, est — on le sait, — depuis dix-huit ans, le siège d'un diocèse qui ne compte pas moins de 100.000 fidèles.

Lettre de Sœur JEANNE

SUPÉRIEURE DES CATÉCHISTES-MISSIONNAIRES DE MARIE-
IMMACULÉE DE KUMBAKONAM

ESPÉRANT vous faire plaisir, je vous envoie un écho de nos dernières fêtes de Noël.

I

Cette année encore, Jésus naissant nous apportai bien des souffrances : souffrances de notre patrie et de nos familles éprouvées par tous les fléaux des interminables hostilités européennes.

Il est minuit... Tandis que, agenouillée dans la cathédrale, j'étais occupée de ces pensées, un coup de canon

m'en arrache brusquement. Oh ! ce n'est pas le canon de la guerre ! Nous sommes à Kumbakonam, bien loin du cher pays natal. La belliqueuse détonation annonce la grande fête de la paix, le Noël catholique des Indes.

Aux grondements de l'artillerie répondent immédiatement les accords d'une musique qui n'a rien d'angélique. Impossible de continuer notre méditation.

On s'efforce d'obtenir un peu de silence parmi les assistants. L'office va commencer ; il faut pourtant que l'harmonium ait son tour. Enfin, on arrive à dominer peu à peu le tumulte. Bientôt on n'entend plus que le chœur des chants liturgiques rappelant nos belles cérémonies d'autrefois, en France.



Au moment de la consécration, nouveau coup de canon : Jésus va venir !

Hindous et Hindoues, drapés dans leurs toiles toutes blanches ou de couleurs très vives, se prosternent dans le plus religieux silence. Ni bancs, ni chaises ne gênent leurs mouvements, non plus que l'expression extérieure de leur adoration.

La sainte hostie est élevée lentement par le prêtre.

Tandis que s'échappe de nos cœurs l'acte de foi et d'amour : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » une grande auréole apparaît et entoure le divin Maître caché sous les voiles eucharistiques. C'est un superbe feu de bengale, comme savent les réussir à la perfection les Indiens du Sud. Il y a dans l'ensemble de ce spectacle quelque chose de grandiose dont on ne peut qu'être très vivement impressionné. Nos chères Sœurs de Nagpore même, vénérables anciennes, que nous avons le bonheur de posséder en ce moment, et qui ne sont pas habituées à ce genre de démonstrations, admirent celle-ci, vraiment touchante.



La messe de minuit se termine avec beaucoup de piété et d'édification.

Les communions sont très nombreuses. Une de nos femmes approche de la table sainte pour la première fois, et, quoique d'une intelligence très bornée, elle semble si bien comprendre la grandeur de la grâce reçue que son bonheur rayonne.

La deuxième messe est célébrée au milieu des concerts tamouls. Ces chants, d'un rythme si original, sont intéressants. Mais qu'ils sont donc bruyants ! C'est un vacarme assourdissant et qui, par là même, ravit d'aise nos braves Indiens. Ils sont contents, c'est l'essentiel...

Enfin, la troisième messe nous apporte un peu de calme. Les chants des enfants — sans *accompagnement* cette fois — ne manquent pas de charme.

II

Nous revenons au cher logis, toutes pleines de vives impressions de foi. Entendre Jésus-Enfant loué dans toutes les langues du monde, n'est-ce pas la réalisation du grand désir de toute âme missionnaire ?

Au matin, trois messes furent célébrées dans notre chapelle, au milieu d'un grand recueillement. Les chants, très pieux et réussis, soutenaient l'attention de nos enfants, qui aiment beaucoup la musique.

Et la grande chose qui tenait nos âmes bien émues, c'est que plusieurs premières communions devaient réjouir l'Enfant-Jésus ce jour même.

Nos cinq *grands* de la crèche, Pragassam, le petit garçon ; Marima, Betsi, Colandet et Catherine, les quatre petites filles, étaient appelés à l'honneur de s'approcher de la table sainte et y répondaient avec une joie sans pareille.

Avant la cérémonie, leur toilette terminée, ils avaient demandé naïvement à Sœur Théophane la permission

de faire un *Koumi* (petite danse indienne) devant l'Enfant-Jésus... Naturellement, la permission avait été accordée, et ils vinrent ensuite pleins de confiance à Celui qui aime les enfants avec prédilection.



Si heureux étaient nos petits de leur première communion tant désirée et si bien préparée, que, le lendemain matin, ils venaient d'un commun accord dire à Sœur Théophane :

« — Nous n'avons pas fait de péché; alors nous pouvons communier encore aujourd'hui?... Mais Catherine, elle, ne peut pas... elle a mangé un bonbon... »

Et la pauvre Catherine, le cœur bien gros, avoua, en effet, qu'elle avait mangé un bonbon.

Devant leur assurance enfantine, comment avoir le courage d'empêcher ces petits d'aller à Jésus? Absolument ravis, les enfants s'approchèrent donc de nouveau de la table sainte, tandis que notre Catherine, les poings dans les yeux pour renfoncer ses larmes, dévorait son chagrin d'avoir mangé le malencontreux bonbon.

Après la messe, on soumit le cas au missionnaire, d'autant que la ferveur des enfants pouvait le renouveler.

Ceux-ci furent appelés en sa présence et exprimèrent, en effet, leurs désirs avec une naïveté qui nous faisait sourire, et en même temps nous attendrissait. Le bon Père accorda encore une fois la communion pour le lendemain 27, fête de *Périe Tayare* (Notre Mère).

Ce jour-là, je vous prie de croire que personne ne mangea de bonbon! Et la joie fut sans mélange dans le petit groupe privilégié.

III

Les fêtes d'enfants ont toujours une note gracieuse et attachante chez nos pauvres Indiens; aussi, je crois vous faire plaisir en ajoutant encore quelques lignes sur l'après-midi de Noël de nos petits.

Un grand événement leur était annoncé. Le préfet et sa mère avaient eu l'aimable et charitable pensée d'offrir un arbre de Noël à notre petit groupe. C'était un fait unique dans l'histoire de la crèche. Aussi, à cette seule idée, les yeux s'ouvraient bien grands, et les petites têtes se demandaient ce que serait cet arbre de Noël.

A quatre heures et demie, nos enfants (du moins ceux qui sont capables de marcher) sont prêts. On les installe dans la grande charrette, où cette réunion de petits minois joyeux fait plaisir à voir, et on se met en route pour la Préfecture.

Le programme de la fête est plein d'intérêt : d'abord, jouer et courir en toute liberté dans les vastes terrains qui entourent la résidence, puis goûter, et, à la nuit, admirer le bel arbre de Noël illuminé.



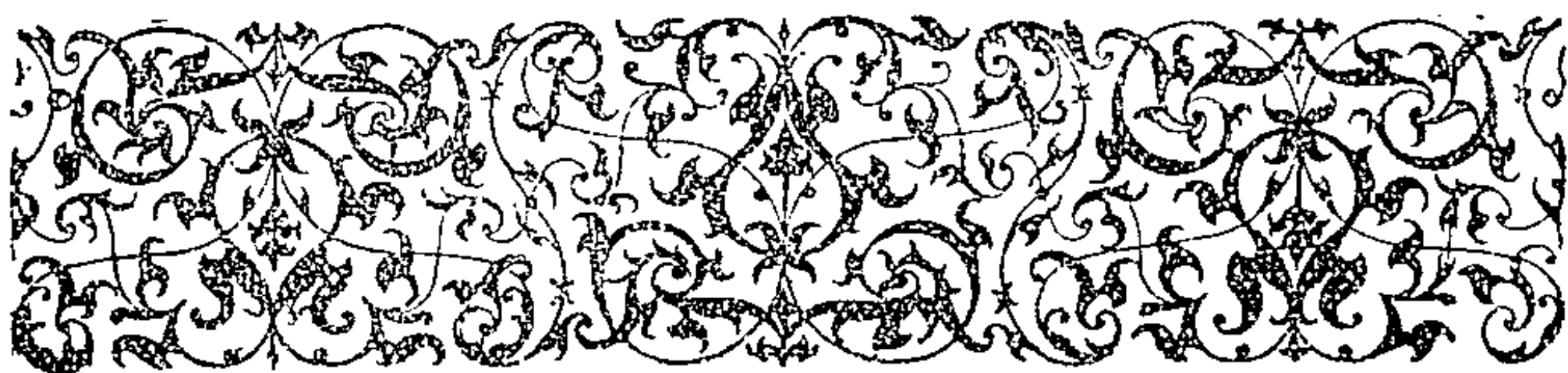
Tout se passa comme il était convenu ; et je n'essaierai pas de vous rendre la joie des enfants devant tant de surprises. Je dirai seulement que le retour, plus gai encore que le départ, se fit aux chants répétés de : *Gloria in excelsis Deo!* un peu écorché par les petites voix enfantines, mais tout plein d'entrain et d'animation. Ce fut ensuite à qui montrerait sa poupée, son sac de billes, ses bonbons...

La journée s'était écoulée joyeusement et innocemment, puisque les grands « n'avaient pas fait de péché », comme ils le disaient le lendemain, afin de pouvoir communier.



A côté de souffrances et de déceptions bien douloureuses, le bon Dieu, vous le voyez, nous ménage quelques vraies joies, car c'en est une grande de voir ces débuts de vie chrétienne chez de pauvres enfants délivrés du joug de Satan. Oh ! veuillez prier et faire prier pour leur persévérance.





CHINE

UNE EXTRÊME-ONCTION

La relation suivante, que nous envoie un des missionnaires de Mgr Reynaud, dépeint d'une façon extrêmement attrayante et pittoresque les difficultés auxquelles se heurte parfois l'exercice du saint ministère en certaines régions de l'immense République d'Extrême-Orient.

Lettre d'un Missionnaire lazariste

DU TCHÉ-KIANG ORIENTAL (CHINE)



L était neuf heures du matin.

Un jeune homme tout essoufflé franchit en courant le seuil de la résidence de Shao-hing :

« — Père, me dit-il, d'une voix haletante, venez, je vous prie, sans tarder à Dzing-kang donner l'extrême-onction à ma grand'mère. Elle est âgée de quatre-vingt-cinq ans et ne mange plus depuis plusieurs jours. Lorsque je l'ai quittée, on était allé prévenir les tailleurs qui doivent confectionner les vêtements dont elle sera revêtue après sa mort... »



Il n'y avait pas de temps à perdre. Dzing-kang est à 45 *li* (22 kilomètres) de Shao-hing.

Par la fenêtre, j'appelai le sacristain.

« — Vite, lui dis-je, prépare la valise des derniers sacrements... Je vais administrer une mourante à Dzing-kang... Le bateau à vapeur n'est peut-être pas encore parti... Il a toujours du retard... Courons à l'embarcadère. »

Le temps de revêtir mon équipement d'excursion et de prendre mes chaussures de voyage, et je suis dans la rue.

Je me jette dans la première chaise à porteurs que je rencontre et me voilà en route au pas de course. Le sacristain et le jeune homme qui était venu me chercher me précèdent de toute la vitesse de leurs jambes.

Mais le ponton des bateaux est loin et la grand'rue grouille de monde. Mes porteurs s'égosillent à crier : « Gare ! gare ! »



Enfin, voilà franchie la porte de l'Ouest. Mais, un peu plus loin, nous croisons des chaises qui reviennent. Leurs porteurs crient aux miens :

« — Vous allez au bateau ? Vous le manquerez ! »

Oiseaux de mauvais augure, pensai-je !

Un instant après, j'entends un sifflet strident : « C'est le premier coup, sans doute », me dis-je.

Encore un bout de chemin et nous arrivons sur un pont d'où la vue atteignait l'embarcadère. Mon sacristain et le petit-fils de la malade étaient là m'attendant.

« — Dépêchons-nous ! leur criai-je.

« — Père, c'est inutile... le bateau a filé !

« — Pas de chance ! grommelai-je ; pour la première fois qu'il part à l'heure exacte, j'avais besoin de le prendre et il me brûle la politesse. »



Je hélai une de ces barques où l'on rame avec les pieds et les mains. Nous y fûmes vite installés.

« — Maintenant, dis-je au barquier, va rondement ! je suis pressé. »

Nous arrivâmes à Kon-djiao à midi précis ; en deux heures et demie, nous avions parcouru 30 *li* (15 kilomètres).

Nous allâmes à l'auberge avaler un bol de riz ; puis nous réintégrâmes le bateau « andromobile ».

Notre barquier se démenait des pieds et des mains à ma grande satisfaction. Néanmoins, quand nous accostâmes au marché de Dan-deu, il était plus de quatre heures et demie.



Conduit par le petit-fils de la mourante, je pressai le pas. Mon compagnon m'invitait à m'asseoir aux *lou-ding* (sellettes) espacées de 5 en 5 *li* ; mais j'avais hâte d'arriver. La nuit tombait déjà, le chemin n'était qu'un sentier bordant un canal et nous n'avions pas de lanterne.

Ma montre marquait 8 heures lorsque, enfin, à un détour du chemin, nous tombâmes sur les premières maisons du village de Dzing-kang.

Justement là se trouve la chapelle (une ancienne boutique de plein pied sur la rue). Comme tous les soirs, il y avait un groupe de gens qui devisaient devant la porte. Une trentaine de fidèles attendaient avant d'entrer pour réciter en commun les prières du soir.

Ils m'invitèrent à faire halte :

« — Oh ! non, leur dis-je. Je préfère tout d'abord m'acquitter de mon ministère.

« — Ce n'est pas pressé ! me fut-il répondu : la grand'mère va mieux ; vous pouvez être tranquille... Son fils aîné, d'ailleurs, va venir se joindre à nous. »



Un instant après, en effet, il arriva. C'était un petit vieux d'une soixantaine d'années.

Il s'approcha de moi l'air tout drôle comme s'il avait envie de pleurer et me dit d'un ton larmoyant :

« — Père, je n'ose paraître devant vous. Je vous ai offensé en vous faisant venir ici.

« — Mais non ! mais non !!! c'est mon devoir. Conduisez-moi à votre mère ; je veux la voir le plus tôt possible.

« — C'est que, Père..., ma mère n'est pas ici ; elle est encore chez mon frère cadet. J'étais allé ce matin chez lui pour la ramener ; mais ma belle-sœur, qui est une païenne enragée, s'y est opposée.

« — Eh bien ! n'importe ! J'irai voir votre mère là où elle se trouve. Est-ce loin d'ici ?

« — C'est à Sing-wa-ti, à 20 *li* (10 kilomètres d'ici).

« — Dès que j'aurai soupé, je partirai ; vous m'accompagnerez. Peut-on y aller en barque ?

« — Oui.

« — Allez vite en louer une.

« — Mais si vous êtes fatigué, Père, nous pourrions y aller demain.

« — Non, je veux y aller tout de suite. »

Le fils et le petit-fils de la malade s'embarquèrent avec moi.

Soit mollesse du rameur, soit fâcheuse influence de la marée contraire, nous n'arrivâmes à Sing-wa-ti qu'après minuit.



On m'introduisit dans une chambre encombrée de corbeilles où séchaient des céréales de toutes sortes.

A la lueur fumeuse d'un quinquet de fer-blanc, j'aperçus un lit où gisait, roulée dans une couverture ouatée, une petite vieille. Sa figure seule émergeait,

jaune, parcheminée, ratatinée par quatre-vingt-cinq étés et quatre-vingt-cinq hivers, mais cependant pas trop amaigrie.

« — Le Père est là ! » lui cria son fils.

Elle ouvrit les yeux.

« — Grand'mère, lui dis-je, me voilà bien content d'être arrivé jusqu'à vous... Vous êtes malade?... Depuis combien de temps ?

« — Depuis cinq ou six jours, j'ai un mal d'entrailles qui ne me laisse pas de répit.

« — Je vais prier le Seigneur du Ciel de vous guérir. Je suis venu pour vous donner l'extrême-onction...

« — Je ne comprends pas.

« — Peu importe, je vous aiderai... Il suffit que vous priiez Dieu.

« — Je suis déjà bien vieille... Un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est la même chose ; le plus tôt sera le mieux... *Faites-moi cela proprement, et que je ne souffre pas trop longtemps.* »

Je crus qu'elle divaguait.

« — Grand'mère, repris-je, ne parlez pas ainsi... Soyez tranquille ; confiez-vous à Dieu, il peut vous guérir ; mais s'il veut vous emmener au Ciel...

« — Je n'en connais pas le chemin.

« — La Sainte Mère viendra vous prendre et vous conduira par la main... Allons ! demandez à Dieu pardon pour tous vos péchés ; je vais vous aider à faire votre confession... Vous autres, dis-je à l'entourage, retirez-vous un peu ! »



La bru patenne était là. Elle n'avait pas cessé de bougonner : son mari essayait en vain de la raisonner. Mais, quand il la pria d'obéir à mon injonction et de s'éloigner, elle protesta avec indignation et s'assit au pied du lit.

« — Votre mère est la mienne, s'écria-t-elle ; vous

êtes de mauvais fils ! Pour moi, je ne permettrai jamais qu'on l'égorge et je veux rester là pour la défendre. »

Je compris alors les paroles de la pauvre octogénaire : « Faites-moi cela proprement et que je ne souffre pas trop longtemps ! » Horreur ! sa bru croyait et lui avait fait croire que je venais l'assassiner, lui arracher les yeux, lui extraire le cœur... que sais-je encore?... toutes les vieilles calomnies absurdes, diaboliques, répandues contre les missionnaires.

« — Tu es folle ! répliqua vivement le fils aîné. Qui parle de faire du mal à notre mère ? Est-ce que nous, ses enfants, avons jamais souffert qu'on l'outrageât ? Est-ce toi qui viendras m'apprendre les devoirs de la piété filiale ?... C'est parce que je suis un bon fils que je veux sauver l'âme de ma mère et tu ne m'en empêcheras pas. Tu vas t'en aller de là ! »

Et il l'entraîna de vive force à la cuisine.

Je pus donc commencer mon ministère.

Mais là, grosse difficulté : la pauvre vieille ne savait presque rien en fait de catéchisme. Elle était baptisée seulement depuis une huitaine de mois et, vu son grand âge, on n'avait pas été plus difficile pour elle que pour une personne *in articulo mortis*. Elle n'avait que sa bonne volonté.

Dès que je voulus lui parler un peu de doctrine, son intelligence rouillée ne saisissait plus rien. J'étais très ennuyé.



L'idée me vint qu'un membre de sa famille saurait se faire comprendre mieux que moi. J'appelai son petit-fils, le jeune homme qui était venu me chercher ; mais la grand'mère était prévenue contre lui : elle ne voulut pas l'écouter.

Heureusement se trouvait là un autre jeune homme encore catéchumène. Il m'offrit ses bon offices et me

tira d'embarras. Je fus étonné de voir de quelle façon parfaite il comprenait et exprimait nos saints dogmes; Dieu l'inspirait visiblement. Il commença par se présenter à la malade, déclinant son nom, son prénom, ceux de son père, « un ami de la famille ». Puis il lui dit pourquoi nous étions venus. Le visage de la pauvre vieille s'épanouissait; ses préventions tombaient comme par enchantement.

Alors son fils s'approcha :

« — Vous savez bien que je vous aime, lui dit-il. J'ai toujours été pour vous plein de vénération. Mais, depuis que j'ai le bonheur de croire et de pratiquer la religion du Seigneur du Ciel, j'ai encore appris à vous respecter et à vous aimer davantage. Vous et moi, nous avons une âme qui est faite pour le Ciel. Pour me sauver, je me suis fait chrétien; j'aurais été un mauvais fils, si je n'avais cherché à vous sauver aussi. Ma pauvreté ne m'a pas permis de vous honorer comme mon cœur l'aurait voulu; mais, du moins, votre âme m'a été plus précieuse que ma vie et c'est pour cela que je vous ai exhortée à croire aussi. Mais je ne vous ai pas forcée... N'est-ce pas que vous étiez heureuse de vous faire chrétienne... d'être baptisée?... A présent, vous êtes malade; j'ai fait appeler le Père et il est accouru de loin pour vous pardonner vos péchés et prier pour vous. Hier, je suis venu pour vous emmener chez moi et vous bien soigner, ma belle-sœur m'en a empêché.

« — Oui, c'est une méchante que cette fille! moi aussi, je voulais aller chez toi... Je suis bien contente d'être chrétienne; c'est moi qui l'ai voulu... Je ne crois pas au diable... Je ne crois plus aux mensonges qu'elle m'avait débités contre les missionnaires... Elle m'a vilainement trompée! »

La bru était là, entendant tout sans mot dire.



Ensuite, tous s'efforcèrent d'aider la malade à examiner sa conscience. On lui disait : « Si vous avez fait ceci, il faudra le dire au Père... Si vous avez fait cela, demandez pardon au Seigneur du Ciel !... »

Enfin, je les priai de se retirer et la confession se fit aussi bien que je le pouvais souhaiter.



Ensuite, on prépara l'autel, — la table de famille, — dans la chambre commune, face à la porte, à trois pas de la malade qui pouvait tout voir de son lit.

Il était bien deux heures et demie du matin quand je commençai le saint sacrifice.

La païenne ne désarmait pas ; mais elle ne grondait plus. Pendant les préparatifs, elle était venue s'asseoir à la tête du lit, regardant curieusement, avec étonnement même. Mais sa façon d'agir ne me laissait pas sans inquiétude. Je me demandais : « Comment ferai-je pour donner le saint viatique ? Si, avec ses idées bizarres, elle allait penser que je vais administrer du poison et se livrer à quelque profanation des saintes espèces ? »

Je priai Notre-Seigneur de l'éclairer. Malgré tout, j'étais distrait, préoccupé.



Au moment du *Pater*, un enfant se mit à pleurer dans un coin en appelant sa mère. Un coup d'œil au-dessus du missel me fit voir la bru se lever et partir aussitôt.

Et je continuai vivement. Arrivé à la communion, je dis l'*Ecce Agnus Dei* ; *Domine, non sum dignus...* et j'approchai du lit.

J'adressai une petite exhortation à la bonne grand'

mère, lui rappelant, selon la portée de son intelligence, la doctrine sur l'Eucharistie :

« — Je crois ! » fut sa seule réponse.

A cet instant juste, la bru farouche revint. Mais, soit saisissement, soit grâce secrète de la présence réelle, elle ne dit aucun mot, ne fit aucun geste. Si je devais égorger sa belle-mère, je n'en avais, certes, pas la mine et n'étais pas armé pour cette sinistre besogne : j'étais vêtu de blanc de la tête aux pieds et n'avais en mains que la patène et une blanche petite hostie.

Je communiai donc la malade et revins finir tranquillement la sainte messe.



Celle-ci achevée, je retournai vers ma chère vieille et je lui dis quelques mots sur le sens et l'utilité des cérémonies de l'Extrême-Onction.

Puis, avant de commencer :

« — Venez ici, dis-je à la païenne, et regardez bien. Vous allez m'aider : quand je vous avertirai, vous découvrirez les mains et les pieds de votre belle-mère pour que je puisse lui faire les onctions. »

Et, à ma complète satisfaction, la mégère apprivoisée m'assista aussi bien qu'aurait pu le faire une bonne néophyte.

Ensuite, j'appliquai à la malade l'indulgence *in articulo mortis*, je lui administrai le sacrement de confirmation ; enfin, je la revêtis des livrées du Mont-Carmel.



Quand j'eus rempli tout mon ministère, quatre heures du matin n'étaient pas loin.

Toute la maisonnée s'était levée ; je me mis à causer avec les enfants, les questionnant sur leur nom, leur âge, leurs occupations. Leur mère — la terrible bru — vint aussi, voyant que ses enfants n'avaient pas peur de moi et m'entouraient familièrement.

Je l'entrepris à son tour.

« — Comment, lui demandai-je, une femme aussi intelligente que vous, a-t-elle pu penser que j'ai quitté ma patrie lointaine, que je suis venu du bout du monde pour faire du mal aux gens, pour les tuer ? »

« — Mais, chez nous, répliqua-t-elle, tous les gens disent cela.

« — Je le sais ; toutefois, il fallait vous demander pourquoi tant de Chinois croient à la parole et embrassent la religion des hommes d'Occident... Si ces monstres tuent les malades, leur arrachent le cœur, leur extraient les yeux, etc., comment les Mandarins pourraient-ils nous protéger, comme ils ont ordre de le faire ?... Evidemment, donc, tous ces dires sont de pures calomnies.

« — Oui, Monsieur, je le sais à présent ; j'ai vu et je ne crois plus à tout cela.

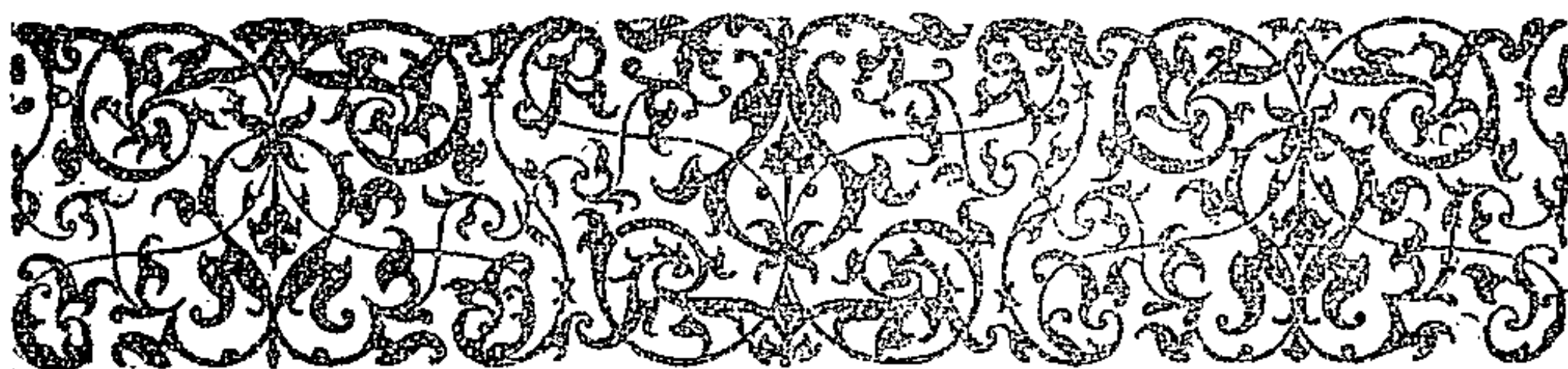
« — C'est bien, mais cela ne suffit pas. Il faudra vous faire chrétienne ; vous avez de proches parents qui le sont déjà. Imitiez-les si vous voulez aller au Ciel, car, en dehors de la religion chrétienne, vous ne pouvez sauver votre âme. »

La grand'mère survécut un mois à cette nuit mémorable.

La païenne put ainsi constater que mon ministère n'avait pas causé la mort de la bonne petite vieille.

Puisse tous ces incidents la déterminer à se con-





MONGOLIE

Mademoiselle Petit-Papillon

Par le R. P. Albert BOTTY

ANCIEN SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION BELGE
DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE,
MISSIONNAIRE EN MONGOLIE ORIENTALE

Voici un nouveau récit que nous envoie de sa lointaine station de Notre-Dame des Pins l'éminent et vénérable auteur de tant d'édifiantes et émouvantes communications. Au nom de nos associés, nous adressons au R. P. Botty un tribut de sincères remerciements.

DANS un hameau de San-tao-keou, chrétienté peu distante de Notre-Dame des Pins, deux familles, les Tcheou et les Tchang, vivaient en rapport de bon voisinage.

Les Tcheou, chrétiens de vieille roche, se réclament, avec une légitime fierté, de cinq générations fidèles à l'Eglise : tels, ces chênes vigoureux dont l'immense couronne domine la futaie, comme pour dire aux autres arbres : « Moi, j'ai bravé bien des bourrasques ! »

Les Tchang, par contre, sont des païens à tout crin.

Mieux que cela, le chef de famille était, naguère encore, le plus réputé de tous les sorciers du pays : il avait le don de guérir inmanquablement certaines maladies et de voir à distance.

Il devait ces merveilleux privilèges à divers animaux *tabous* (sacrés), un putois, un serpent et une énorme tortue, qu'il honorait d'un véritable culte et nourrissait de ses mains. C'est par leur entremise que, jadis, des rapports secrets le mettaient en communication avec le monde des esprits. Je dis : *jadis*, car, de fait, il a renoncé au métier de magicien dont il a reconnu le côté dangereux : « En effet, avoue-t-il, chaque fois que l'esprit prenait possession de lui pour l'aider dans ses pratiques surnaturelles, il subissait dans tout son organisme un ébranlement, qui le débilitait beaucoup et compromettait sa santé ! »

Eh bien ! le bon Dieu vient de cueillir, dans la maison de cet ex-sorcier, une belle petite fleur pour son beau Paradis,.



Tchang avait une fille qui répondait au nom gracieux de Petit-Papillon.

Pauvre papillon, en vérité ! ses fraîches couleurs s'étaient ternies et ses ailes fatiguées se traînaient lamentablement sur le sol : la phtisie en avait fait sa proie.

En vain son père avait-il sollicité de ses *totems* des remèdes de faveur. L'état de la patiente n'avait fait qu'empirer. Dieu voulait son âme.



Dès que le mal eut été reconnu incurable, ses amies païennes ne vinrent plus la voir, tandis qu'au contraire, les femmes et les jeunes filles chrétiennes du voisinage lui témoignaient la plus sincère sympathie, dans l'espoir de l'amener à embrasser la vraie foi.

Petit-Papillon était trop sensible aux témoignages de leur affectueuse tendresse pour opposer un refus offensant à leurs propositions; mais elle s'en tenait à de vagues velléités de conversion.

Encore ces velléités, maintes fois exprimées, étaient-elles en partie inspirées, ainsi qu'elle l'avoua elle-même, par le désir d'obtenir plus facilement des médicaments européens, que ses amies sollicitaient pour elle du missionnaire.

Toujours est-il que des relations constantes avec les fidèles lui avaient procuré une connaissance assez étendue et une estime raisonnée de la religion chrétienne.

Cela se passait à la fin de l'année 1916.



Le retour du printemps fit entrer la maladie dans une phase définitive, dont seule la patiente ignorait la gravité.

Les amies chrétiennes, et surtout les deux dames Tcheou (la mère et sa bru), multiplièrent leurs visites au chevet de la pauvre alitée, et redoublèrent de ferveur dans leurs prières pour lui obtenir la grâce de l'acte décisif.

Mais Petit-Papillon ne pouvait se résoudre encore à le faire; elle en ajournait toujours, sous mille vains prétextes, l'accomplissement.



Or, une nuit que la fièvre dont elle était minée faisait trêve et qu'elle reposait plus paisiblement que d'habitude, un rêve étrange fit passer sous ses yeux des personnages merveilleusement parés, merveilleusement beaux :

« — Le Maître du Ciel, lui dirent-ils, nous envoie t'avertir que ta fin est prochaine. Fais-toi chrétienne sans retard, si tu veux être à jamais heureuse. »

A peine réveillée, Petit-Papillon appela ses parents à grands cris.

« — Priez les Tcheou de venir tout de suite, dit-elle; j'ai une communication à leur faire.

« — Mais, lui objectait-on, l'heure est trop matinale pour qu'on puisse déranger ces bons voisins.

« — Si ! si ! appelez-les !... Père ! mère ! appelez-les vite ! »

On ne pouvait fermer l'oreille à de si vives instances.



Quelques minutes plus tard, les deux dames Tcheou entraient dans la chambre de Petit-Papillon.

Celle-ci ne les eût pas plus tôt aperçues qu'elle s'écria avec transport :

« — J'ai la foi ! J'ai la foi ! Je veux être chrétienne ! »

Et, avec un bonheur indicible, elle leur détailla la belle vision dont elle avait été favorisée :

« — Oui, reprit-elle avec force, je veux être baptisée, baptisée aujourd'hui même, car je sais que je mourrai bientôt ! »



Les deux chrétiennes levèrent les yeux vers le père, l'ex-sorcier, comme pour lui demander son consentement :

« — Oh ! fit-il, ma fille veut devenir chrétienne. Elle vous demande l'eau sainte. Donnez-la lui !... »

Puis, après une pause !

« — D'ailleurs, telle que vous la voyez là, ce n'est déjà plus ma fille. Son âme principale a été conduite, hier soir, par le petit colporteur qui visite notre hameau tous les quinze jours. Elle a déjà passé par le tribunal de Yenwang (roi des enfers), qui lui aura assigné la forme sous laquelle elle va renaître. J'ai confiance que

ma pauvre enfant aura obtenu une heureuse transmigration¹. »

Peu importaient ces balivernes du vieux païen ! Dès lors qu'il ne faisait aucune opposition à la conversion de son enfant, on ne pouvait que se réjouir.

« — Oh ! baptisez-moi ! répétait la malade. Je veux m'appeler Marie, pour être la protégée de la Bonne Mère ! »

On courut chercher une religieuse indigène, Sœur *Che*, qui vint aussitôt, ondoya Petit-Papillon et lui imposa le beau nom de Marie.

La cérémonie terminée, la néophyte s'endormit tranquillement, le visage transfiguré par une expression de bonheur et de paix. Tous les assistants se retirèrent.



Mais, au bout d'une heure ou deux, la malade se réveilla en proie à une crise épouvantable. Elle se débattait furieusement, articulait des sons inintelligibles. Le délire avait commencé.

Aussitôt, les gens de la maison, tous superstitieux à l'extrême, décidèrent de la porter à l'extérieur, de peur que, si elle mourait dans sa chambre, son âme vagabonde ne revint les molester.

Et, sous l'empire de la même crainte, au lieu de passer par le vestibule et la porte d'entrée, ils eurent bien soin de faire glisser par la fenêtre grande ouverte la planche sur laquelle la malade était étendue. Ce

¹ Pour l'intelligence de cette tirade, il faut se rappeler que nos païens reconnaissent trois âmes à chaque individu.

La première s'appelle *Tchen-hoen* (âme véritable) ou encore *Ta-hoen* (grande âme). Elle est le principe responsable de tous les actes humains.

La deuxième s'appelle *Yeu-hoen* (âme ambulante) parce que, dès que l'individu a « avalé son dernier souffle » (est mort), elle vagabonde sur la terre ou dans l'Empyrée.

La troisième s'appelle *Cheou-hoen* (âme gardienne) parce qu'elle ne quitte pas le cadavre, même après la sépulture.

trajet insolite avait pour but de brouiller la mémoire de la seconde âme, afin de l'empêcher de reconnaître la maison où elle avait vécu et où elle pourrait venir exercer certaines petites vengeances.



La pauvrete fut ainsi transportée jusqu'au hangar à paille, où elle fut déposée sur le couvercle de son cercueil, préparé depuis longtemps déjà.

La fraîcheur du lieu aidant, Petit-Papillon revint bientôt à elle :

« — Oh ! clama-t-elle douloureusement, j'ai froid ! comme j'ai froid ! »

Les Tcheou, voisins immédiats, entendirent cette plainte et s'empressèrent d'accourir. Pris de pitié en voyant la mourante ainsi reléguée sous un appentis malpropre et ouvert à tous les vents, ils firent d'amers reproches à l'ex-sorcier :

« — Pouvez-vous ainsi traiter votre fille moribonde?... Si vous n'en avez cure, laissez-nous l'emmener ? »

« — Oh ! je veux bien. Mais je tiens à dégager ma responsabilité. N'avez-vous pas peur qu'elle revienne sous peu ensorceler votre demeure ? »

« — Oh ! pour cela non ! bien sûr ! »



Petit-Papillon fut aussitôt emportée et déposée sur le *k'ang* de la meilleure chambre des Tcheou. Elle pleurait de joie et, au travers de ses larmes, répétait les doux noms de Jésus et Marie.

Mais l'émotion avait été trop forte, et bientôt se déclara une violente crise qu'on crut devoir être la dernière.

Aussitôt les chrétiennes s'agenouillèrent et récitent à haute voix les prières des agonisants.



Profitant de la ferveur et de l'émotion qui absorbent tous les assistants, la mère de la mourante s'approche portant une dizaine de chaumes de sorgho surmontés d'une boule de pâte cuite. Elle les glisse dans la main de Petit-Papillon et se retire satisfaite d'avoir pu la munir d'armes qui lui seront d'un précieux secours après la mort.

Comment cela ?

Quand l'âme, sortie du corps, devra traverser « le village des chiens enragés », elle emploiera ces chaumes, devenus gourdins, pour tenir les molosses en respect, ou bien leur jettera ces boules, devenues galettes, pour les amadouer et passer sans encombre.



Au moment où les prières des agonisants touchaient à leur fin, la néophyte ouvrit les yeux.

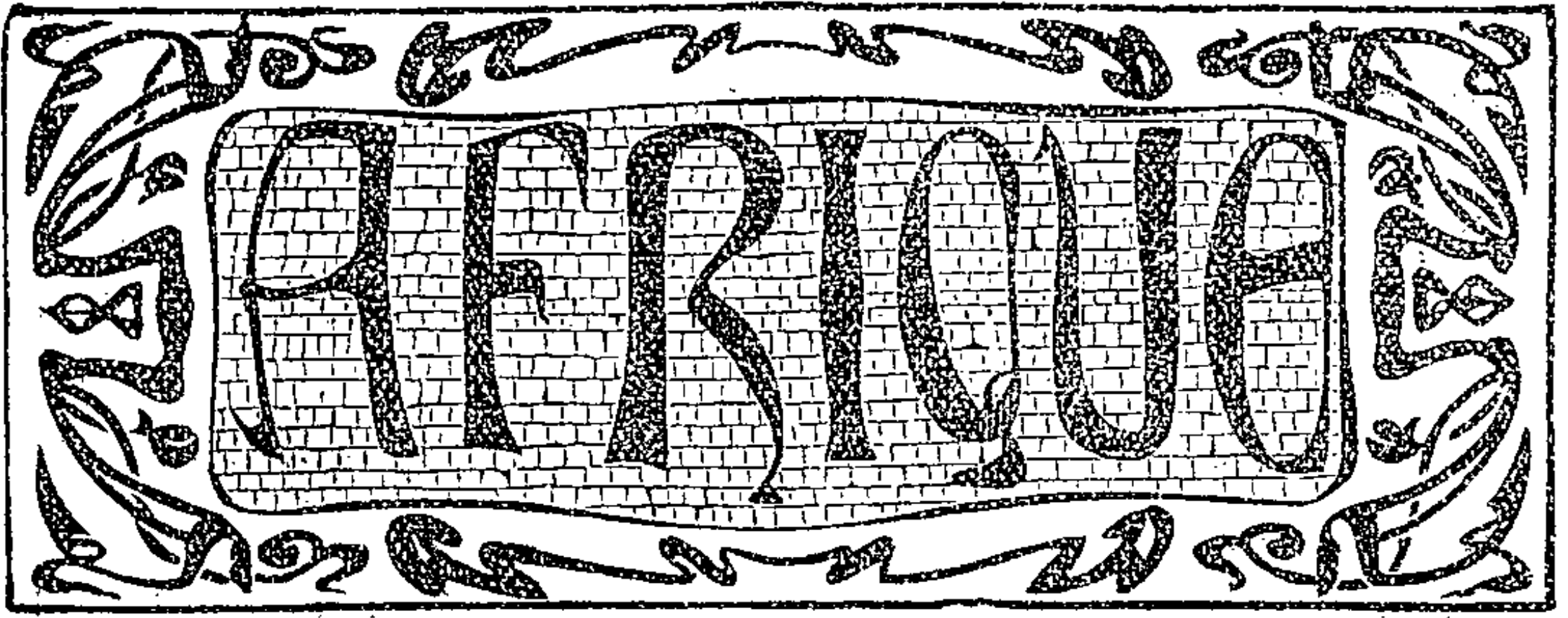
Remarquant les chaumes superstitieux qu'on lui avait placés dans les mains, elle les rejeta vivement, et se mit à répéter les noms de Jésus et Marie.

Par une heureuse coïncidence, un missionnaire de Notre-Dame des Pins venait ce jour-là, qui était un samedi, à San-tao-keou, pour les confessions. Il vint la voir, lui donna l'Extrême-Onction et lui imposa le scapulaire.

Le lendemain, elle fit sa première communion et, dans la soirée, entourée d'affection et de prières, s'éteignit doucement.

Dans la beauté et la fraîcheur de son baptême, le Petit Papillon s'était envolé vers les célestes parvis, sur les ailes de la divine dilection et de la charité en chrétien.






Chez les Sœurs Blanches d'Algérie

L'Hôpital Sainte-Elisabeth des Attafs

L'établissement charitable que nous allons visiter est le premier en date, le plus ancien, de tous les hôpitaux fondés en Afrique par le cardinal Lavigerie, et c'est le général Wolff, commandant la division militaire d'Alger, qui lui en suggéra l'idée en 1874. Vivant depuis vingt ans avec les Arabes, cet officier supérieur les connaissait à fond. « Rien ne serait plus capable, lui disait-il, de nous gagner leurs cœurs ! »

Les travaux commencèrent aussitôt et l'inauguration eut lieu en février 1876. On pria Mgr Lavigerie de dédier cette fondation à saint Charles, le grand archevêque dont il portait le nom. Par délicatesse, il préféra la placer sous le vocable de sainte Elisabeth, la patronne de M^{me} la générale Wolff.

inq heures de chemin de fer suffisent pour se rendre d'Alger au village de Saint-Cyprien, où l'hôpital Sainte-Elisabeth est bâti dans une vaste plaine arrosée par le Chéloff et appartenant à la région dite des Attafs.

Une grande allée, bordée de palmiers, conduit à la maison, qu'encadre une galerie couverte, aux arceaux de style mauresque, et dont le fronton est surmonté de l'engageante inscription : *Bit Allah* (Maison de Dieu).

En pénétrant dans le large vestibule, on trouve d'abord le parloir et le bureau, puis le cabinet du docteur et la pharmacie. La travée qui sépare les premiers appartements des seconds conduit, à gauche, à la grande salle des hommes, à droite, à celle des femmes.

2

Chez les hommes, les plus nombreux malades sont des chancreux, des fiévreux, des rhumatisants, des phtisiques.

Les uns sont sombres et défiants, les autres très communicatifs. Pour peu que vous compreniez quelques mots d'arabe, ou qu'ils sachent un peu de français, ces derniers vous racontent volontiers leur histoire, et se montrent d'ordinaire doux, dociles et confiants. Ceux qui ont voyagé, et frayé avec les Européens, font parfois le récit de leurs aventures d'une manière intéressante. Tels, les ouvriers qui ont travaillé dans les ports ou les chantiers de la marine, et surtout les tirailleurs qui, au Maroc ou en France, ont été acteurs ou témoins de drames terribles, et y ont gagné galons et décorations.

Quelques-uns viennent ici avec l'intention expresse de se préparer, par l'instruction, qu'ils sollicitent spontanément dès leur entrée, au grand acte qui doit les rendre, disent-ils, « enfants de Dieu et de la France ».

car, dans leur pensée, ils ne séparent guère l'un de l'autre.

La plupart semblent n'arriver ici, conduits par leurs bons anges, que pour recevoir le remède divin... et mourir.

Deux exemples.



Le petit Ben Youcef, devenu aveugle tout jeune, s'était trouvé, à sept ans, orphelin de père et de mère.

N'ayant plus personne qui s'occupât de lui, le pauvre enfant vécut d'abord de charité ; mais, chez les Arabes, pauvres eux-mêmes, il ne devait pas longtemps trouver de quoi subsister. Heureusement, le Père que nous avons tous au ciel veillait sur ce petit infirme, et ce qui paraissait devoir encore multiplier ses maux, fut précisément ce qui lui apporta le salut. Il tomba malade, et son corps amaigri se couvrit de plaies.

Un voisin charitable l'amena à notre hôpital, où il fut admis tout de suite, son état réclamant des soins urgents.

Sous l'influence du traitement médical, ses plaies se fermèrent. Au bout de quelques mois, Ben Youcef put sortir de son lit, se promener au soleil, et jouer avec les enfants hospitalisés comme lui.

Les yeux du corps ne lui furent pas rendus ; mais, son âme ayant été touchée des soins qui lui avaient été donnés, il se prit à nous affectionner si fort, que parfois on lui entendait dire :

« — Ma Sœur, moi, je ne veux pas mourir comme les Arabes ; je veux mourir comme les Sœurs, pour être avec elles dans le ciel. »

Deux années se passèrent. Toujours souffreteux, le pauvre petit finit par être atteint de la tuberculose et, la maladie faisant de rapides progrès, il baissa rapidement. Malgré ses souffrances, il n'oubliait pas son projet d'être admis dans le ciel des Sœurs. Il demanda à

être instruit, ce qui fut facile, ses bonnes dispositions s'étant toujours soutenues.

Un jour qu'il paraissait plus mal, on lui donna le baptême. Ce fut pour lui un grand bonheur. Matin et soir, il répétait les prières que l'infirmière lui avait apprises et, quand ses dernières nuits se passèrent sans sommeil, on l'entendait murmurer pieusement les actes de foi et de charité.

Il s'éteignit doucement, en répétant les oraisons jaculatoires qui lui étaient suggérées.

Nul parent, nul ami, sur la terre, ne s'informa de lui ni ne s'inquiéta de sa mort; mais les anges du ciel durent l'admettre avec joie au sein de leurs phalanges.



L'autre prédestiné dont je veux vous parler était un jeune homme de vingt-quatre ans.

Réduit à l'extrémité par l'abus de l'absinthe, il se présenta un jour à la porte de l'hôpital. Ses papiers étaient en règle; il parlait français, mais avait la triste habitude d'émailler sa conversation de blasphèmes.

Le voyant fort mal, la Sœur infirmière le reçut avec bonté et l'exhorta à la patience. Elle n'en obtint d'abord que des paroles de haine et de colère.

Un jour qu'elle lui conseillait d'offrir ses souffrances à Dieu en réparation de ses fautes, le malheureux lui répondit :

« — Je sais que je suis perdu; mais, après la vie que j'ai menée, je n'ai rien à espérer de Dieu; qu'il fasse de moi ce qu'il voudra! »

Pour ne pas l'exaspérer, la religieuse n'insista pas; elle se contenta de le soigner de son mieux.

Cette conduite, toute de charité, émut enfin son cœur.

Il demanda un crucifix au Père aumônier :

« — Mais, lui objecta le missionnaire, que vont dire les autres malades en te voyant le porter ? »

« — Me suis-je occupé de ce qu'on disait de moi, quand je buvais de l'absinthe ? » répondit-il vivement.

Peu à peu, la lumière se faisant plus claire dans son intelligence et sa mémoire, obscurcie par la boisson maudite, il retrouvait les instructions reçues autrefois du curé de sa paroisse. Il se rappelait le bénitier où, à l'entrée de l'église, il prenait l'eau sainte pour faire le signe de la croix; il se remémorait enfin quelques bribes de l'*Ave Maria* et il en demanda une copie pour le réapprendre.

Ce pauvre garçon n'avait jamais été baptisé.

Dévoyé de bonne heure, alors qu'il n'avait encore ni l'instruction suffisante, ni assez de bonne volonté pour chercher de lui-même à entrer dans la vie chrétienne, il n'avait cessé de rouler de chute en chute... Mais la Providence l'attendait à ce lit d'hôpital où il venait mourir...

Il y reçut le baptême et la paix de l'âme, qu'il croyait avoir perdue pour toujours. Il mourut dans les dispositions d'un prédestiné.

II

La salle des femmes compte une quarantaine de pensionnaires.

La doyenne de toutes se nomme Yamna. Quel âge peut bien avoir cette bonne grand'maman ? Personne n'en sait rien. Elle est encore assez alerte, malgré ses rhumatismes; mais, jaune et ridée comme une momie, elle n'a plus que la peau sur les os et ne voit plus bien clair. Elle se fait pourtant remarquer par sa bonne humeur et sa grande bonté envers tous. Elle aime l'ordre, et le plus important travail de sa journée, quand elle a assez dormi, consiste à faire et refaire son lit. On gagne facilement son affection, avec quelques petites attentions et un peu de patience à l'écouter.

Elle se pique parfois de beau langage, et, en cherchant dans ses souvenirs, arrive à vous débiter des compliments comme celui-ci :

« O toi, maraboute, femme de Dieu, tu es comme une rose que le vent n'a pas encore flétrie et qui répand autour d'elle un parfum délicieux. Tes habits sont légers comme les plumes d'un petit oiseau qui apprend à voler, et soyeux comme les pétales d'un coquelicot. »

Quelque ampoulées que soient ces expressions, et malgré le peu d'adaptation qu'elles puissent avoir à la personne à qui elles s'adressent, elles ne choquent nullement les femmes indigènes qui les écoutent, et c'est à qui apprendra de grand'mère Yamna d'aussi belles paroles.



« — Il se fait tard, bonne mère, lui dit un jour la Sœur infirmière. Le soir descend sur ta vie, et le bon Dieu pourrait bien te rappeler à Lui... »

« — Je suis prête, ma fille, je suis prête... tout comme Il voudra !... quand Il voudra ! »

« — Il faut que tu dises au bon Dieu que tu l'aimes et que tu regrettes sincèrement tes péchés, grand'mère, car tu sais bien que Dieu n'admet dans son Paradis que les cœurs que la contrition a purifiés. »

Yamna lève les mains au ciel, en témoignage de son innocence :

« — Moi, ma fille, je n'ai jamais fait de péché ! Jamais je n'ai menti ; jamais je n'ai volé... même en passant dans un jardin, jamais je n'ai volé une fève !... »

« — Comment donc ? grand'mère, nous sommes tous faibles devant la tentation ; tous, nous avons eu le malheur d'offenser plus ou moins le bon Dieu ; tu es donc meilleure que tous les autres ? »

Yamna réfléchit longuement ; puis, semblant revenir d'un autre monde :

« — Ma fille, je me souviens... Que Dieu me pardonne !... C'était grande disette, j'avais bien faim, et j'ai volé quelques épis dans un champ...

Et, toute confuse d'avoir trouvé pareille faute au cours de sa longue vie, grand'mère Yamna s'endormit ce soir-là en faisant un acte de contrition.

Priez, chers lecteurs, pour cette bonne âme, afin qu'au dernier jour, la lumière de la foi brille sur elle et que nous puissions en faire une chrétienne !



Une autre figure intéressante est Kheira, jeune femme kabyle, entrée depuis quatre mois à l'hôpital. Elle était affligée d'une horrible plaie à la joue gauche. Sous l'influence d'un traitement énergique, la blessure se cicatrisa assez rapidement.

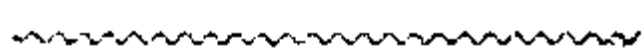
Quelques semaines plus tard, Kheira mettait au monde une charmante petite fille qu'on appela Miriem pour la placer sous la protection de la Sainte Vierge.

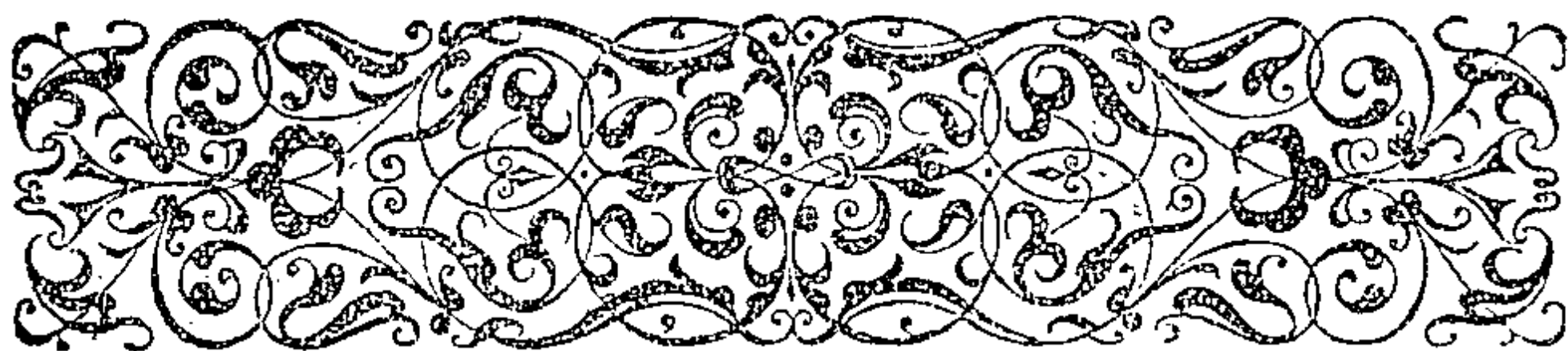
La jolie enfant était pâle et souffreteuse, comme sa pauvre mère, et une nuit, la Sœur infirmière fut appelée en toute hâte auprès de la petite mourante. A cette heure solennelle où Jésus naquit pour sauver le monde, Miriem, sans que sa mère s'en doutât, reçut des ailes d'ange, et, sur le matin, elle prit son vol vers le ciel.

« — Miriem, lui avait dit la Sœur du fond de son cœur, quand elle mourut, il faudra veiller sur ta mère et l'amener aussi à connaître le bon Dieu. »

L'enfant avait sans doute compris sa mission : quelques semaines plus tard, Kheira dit à l'infirmière :

« — Ma Sœur, je t'en prie, donne-moi une médaille de la Sainte Vierge, car je la connais et je l'aime, et je veux prier comme toi ! »





AFRIQUE ÉQUATORIALE

Les quinze Francs de Bernard Akum

Histoire pahouine

Par le R. P. Maurice BRIAULT

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT, MISSIONNAIRE
AU GABON

Il y a bien longtemps que nous n'avions rien reçu du grand et beau vicariat apostolique du Gabon. La touchante relation suivante arrive à point pour nous rappeler que les zélés missionnaires qui s'y dévouent ne travaillent pas en vain. Nous allons voir de quels généreux mouvements sont capables, sous l'inspiration de la grâce divine, les braves noirs diocésains de Mgr Martrou.



EN Europe, lorsqu'on vous parle d'*apprentis*, vous songez de suite à un apprentissage; vous voyez un adolescent, noir de cambouis, manœuvrer parmi des machines, et vous ne vous doutez pas du sens très particulier que nous donnons, nous autres, en Afrique, dans nos missions du Gabon principalement, à cette désignation.

Nos apprentis sont des adolescents qui, en fait d'apprentissage (exception faite pour les missions mieux outillées de la région côtière), ne font guère que celui de la religion.

Tard venus des villages de la brousse, jeunes hommes de seize à vingt ans, qu'un vague désir d'être chrétiens a conduits vers quelque une de nos résidences, trop grands pour s'asseoir sur les mêmes bancs que les petits gamins de nos petites écoles, ils nous ont obligés, un peu partout, à créer pour eux une section à part... une section, où, vu leur âge, les études sont peu poussées, où leur travail compense leur entretien et où l'on se préoccupe surtout de leur donner une sérieuse formation morale. Pour les distinguer des enfants proprements dits et des ouvriers gagés, il a fallu leur donner un nom : on a pris celui d'*apprentis*, faute d'un autre ; mais ce n'est qu'à moitié exact, vous le voyez.



Un apprenti est généralement un garçon qui songe à se marier. C'est la grande question pour eux comme pour nous surtout, car, si l'affaire est bien menée, elle fait une famille chrétienne de plus dans ces pays d'universelle polygamie.

Aussi, la plupart du temps, l'apprenti a sa « femme », nous dirions sa fiancée, élevée conjointement avec lui chez nos religieuses. Et, le dimanche, quand l'un et l'autre ont été sages, ils ont le droit de se voir une heure, à la grille, et de se dire qu'ils s'aiment toujours. La fin de ce peu ordinaire apprentissage, c'est, au bout d'un temps variable, le baptême, la première communion, le mariage et la noce.

A la mission, entre le catéchisme et la classe, les apprentis font les gros travaux des plantations, aident nos Frères à débiter le bois, à charrier la pierre, à bâtir, à terrasser. Mais c'est surtout en voyage qu'ils sont utiles. Ce sont eux qui accompagnent le Père dans ses tournées apostoliques, canotiers quand il va en pirogue, porteurs quand il suit la voie de terre, souvent l'un et l'autre, alternativement, dans ce fangeux Gabon où le sol et l'eau n'ont jamais su se délimiter comme il faut.



Singulière section, direz-vous ! De fait, on n'en voit guère comme cela en Seine-et-Oise ; mais, là-bas, cela tient, cela marche, cela donne. Cela donne parfois de meilleurs résultats que l'éducation trop tôt commencée de nos jeunes négrellons.

Compagnons de misère du missionnaire qu'ils suivent dans ses épuisantes randonnées, ils se familiarisent avec lui, avec son ministère, ses joies, ses intentions, ses ennuis. Le lien est puissant, à la longue, des mêmes aventures courues ensemble, des mêmes bons et mauvais souvenirs. Et puis, en route, sur le fleuve immense ou sous le couvert des bois, on cause, on cause de tout. Et que de choses peu à peu entrent dans les têtes par ces causeries, mieux qu'elles ne le feraient dans un catéchisme en règle !

Mais, avec tous ces préliminaires, j'oublie mon histoire.

I

Donc, à Ndjolé, j'avais une superbe équipe d'apprentis, grands Pahouins, des *Milong* pour la plupart, tatoués de la tête à l'estomac, la chevelure ridiculement tressée en double chenille, des anneaux dans les oreilles, aux bras, aux chevilles..., des types à faire peur et qui eurent un rude succès la fois qu'ils m'accompagnèrent à Libreville par la route encore inexplorée du Remboué-Como.

Au hasard de nos voyages, le soir, à l'étape, nous avions plusieurs fois parlé de... l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

« — Il faut, leur disais-je, que chaque chrétien donne quelque chose pour qu'il vienne de nouveaux missionnaires et pour qu'on aille « faire la mission » dans les

pays où il n'y en a pas encore... dans la Banga, dans l'Okano, dans l'Aïna, dans l'Ofoué !...

« — *Nale!* (c'est bien ainsi!) » avaient-ils répondu.



Mais que demander, franchement, à ces pauvres diables, qui n'avaient que leur pagne, leur *boubou*, leur bout de manioc et leur poignée de sel?

Il est vrai qu'on leur donnait un *paiement* : 15 francs par mois... 15 francs de marchandises, soit 6 à 7 en monnaie et, sur ces 15 francs, un bon tiers servait à les habiller (si l'on peut dire), car, à voyager comme nous faisions, ils usaient beaucoup. Le reste du paiement demeurait consigné à la caisse de la mission et ne leur était remis qu'à l'expiration de leur temps pour achever de payer leur femme. (Vous n'avez pas oublié, je suppose, que, un peu par toute l'Afrique, la femme s'achète et que la dot regarde l'homme.)



Or, le temps expirait pour Matthieu-le-Bègue, pour Michel Esone, pour Yves, pour Bernard Akum, pour son frère Jacques et pour quatre ou cinq autres. On avait fait la première communion, une première communion de vingtième année, grave et scrupuleuse. Et, le lendemain, deux ou trois avaient été mariés, et avaient tenu leur repas de noce sous notre hangar à bois.

Le moment était venu pour tous de toucher, avant de nous quitter, l'arriéré du paiement et de passer à la caisse.



La caisse, c'était notre magasin entr'ouvert, montrant discrètement ses splendeurs d'indiennes à 8 sous le mètre, d'andrinoples brûlées par les teintures, ses opulences de verroterie, de fil de laiton, son tas dis-

simulé de vieux uniformes, de chapeaux à claques, de képis éculés d'officiers supérieurs, ses réserves de fil à filet, de coutellerie, de pots de pommade et de barres de savon.

Chacun passait à son tour, franchissait dans un saisissement respectueux la porte de la boutique, tandis que les autres s'écrasaient au guichet et que les déjà servis étalaient leurs richesses sur notre véranda pour en vérifier le bon aloi.

II

Bernard Akum et son frère Jacques Akum vinrent les derniers.

Enfants tous deux d'un grand chef de l'Est bien disposé, ils avaient prolongé, d'un commun accord, leur *apprentissage* au delà de la durée ordinaire et devaient, par conséquent, toucher la forte somme.

Bernard, surtout, avait dans les 500 francs dûment marqués sur le carnet que je tenais en main :

« — Je veux une veste... Je veux encore une veste... Je veux un chapeau... Je reviens une veste... Je veux de la pommade, un couteau, un autre couteau plus petit, des bretelles... »

Je le servais à mesure.

Puis, à la bonne manière nègre, il fallait recharger ses achats.

La première veste ne plaisait plus : il voulait une culotte ; puis, au lieu de la culotte, une baïonnette, un de ces vieux coupe-choux du temps de Louis-Philippe tombés dans le domaine du trafic africain.

« — Je veux maintenant deux mouchoirs avec des fleurs jaunes. Je veux une moustiquaire, mais pas une comme ça, une bleue avec des ficelles rouges... Oui, celle-là... Non, l'autre !... »

Par moments, on se fâchait. Les prix étaient trop forts. Contestation.



Bref (*bref*, c'est une manière de dire, car ce n'était pas *bref* du tout), les 500 francs commençaient à s'amortir.

« — *A lighe bangha vé?* (Il reste combien ?) demanda tout à coup mon gros Bernard, la face élargie par un béat sourire, les bras surchargés, tels ceux de nos Turcs marchands de tapis, d'un extraordinaire bazar de hardes.

« — Cent trente francs ! » répondis-je.

Et la séance continua.



Saturé d'acquisitions, Bernard ne savait plus quoi vouloir.

Les autres lui soufflaient leurs propres convoitises, pour troquer avec lui après. Il choisissait au petit bonheur : il achetait — lui qui ne savait pas écrire — des cartes postales !



J'essayais, mais pas toujours avec succès, de régler un peu cette débauche d'omplettes.

Mais, de nouveau, il m'arrêta :

« — Mon Père, *a lighe bangha vé?* (combien encore ?)

« — Cinquante-huit francs. »

Il fit claquer ses doigts, rit encore et se remit à choisir n'importe quoi.

Pour la troisième fois (car il s'en remettait à moi du soin de faire son compte), il me redit :

« — Combien il reste encore, Père ? »

« — Va toujours. Je t'arrêterai quand ça y sera. »



Alors, alors, le pauvre grand garçon s'expliqua, et la scène, jusque-là amusante, s'éleva à quelque chose de très grand dans sa simplicité primitive :

« — Père, me dit-il, écoute. Quand il restera 3 dollars (et il levait vers moi les trois derniers doigts de sa main gauche), 3 dollars (15 francs), tu me diras : « Assez ! » et tu les garderas.

« — Et pourquoi faire ?

« — Pour « faire la mission » là-bas, *oyà*, au loin, chez les Pahouins de la source des rivières, où le Père n'est pas allé encore. »

J'eus besoin de faire répéter... Oui, c'était bien cela, et c'était pour la Propagation de la Foi catholique, pour cette grande idée abstraite, que mon pauvre cher sauvage entendait payer un impôt dont le montant, en toute occasion, l'eût fait crier comme un brûlé.

Je mis les 15 francs de côté, en essayant de ne paraître ni surpris ni ému.



Du reste, Jacques de m'en laissa pas le temps. Au moment où Bernard sortait submergé de richesses, il entra à son tour dans le magasin et prit immédiatement ses précautions :

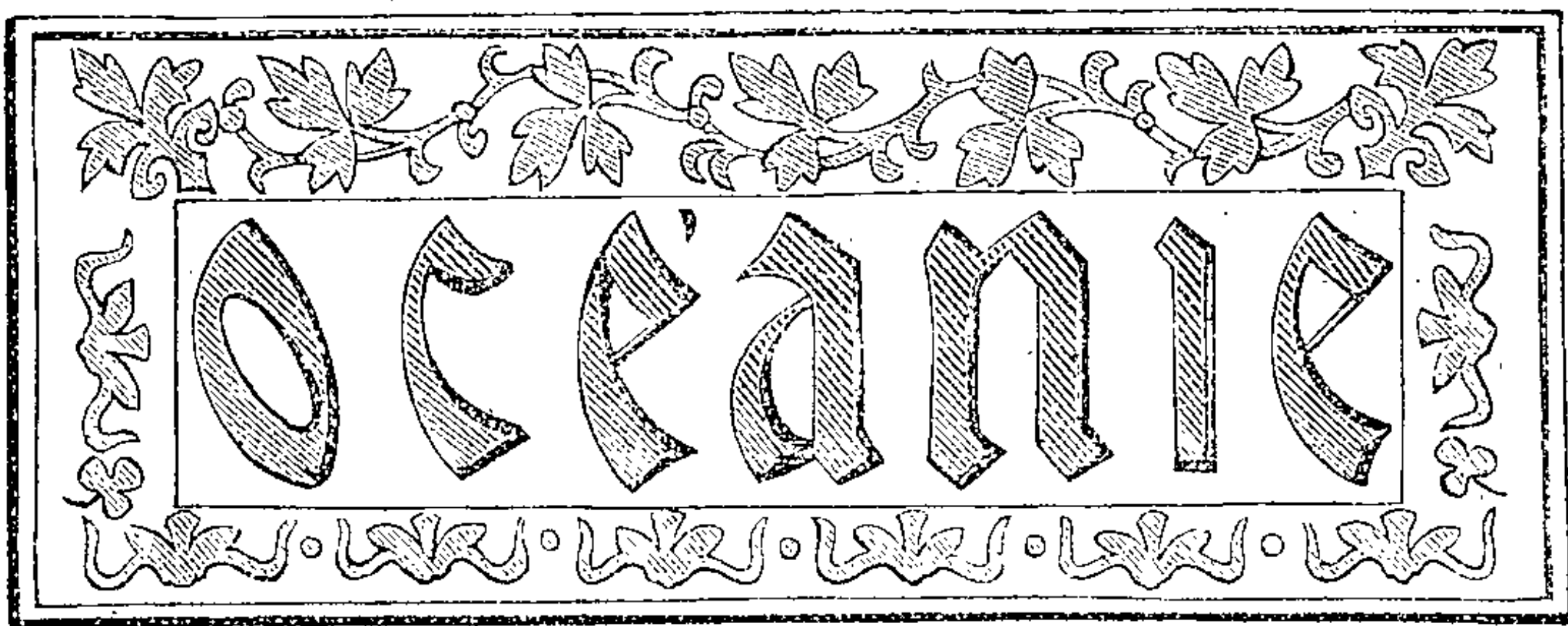
« — Mon Père, garde 2 dollars (10 francs) sur mon compte, pour faire la mission aussi dans les pays de la source du fleuve. »

III

A midi de ce jour-là, à table avec les deux autres Pères et le Frère instituteur, j'essayai de savoir si l'un ou l'autre d'entre eux n'avait pas « stylé » la générosité de nos apprentis. Eh bien ! non, c'est spontanément qu'ils avaient agi.

Et rien que cela, je vous l'affirme, me paya de bien des peines.





Progrès de la Foi au Bout du Monde

Manihiki est une terre coralligène qui émerge des grandes eaux du Pacifique à l'extrême occident de notre hémisphère, un peu au sud de l'équateur. Là, deux paroisses, Toukao et Tauhounou, ont été fondées par le sympathique correspondant, à qui nous sommes redevables de l'intéressante communication que l'on va lire.

Lettre du B. P. Joachim KERDAL

DE LA CONGRÉGATION DES SACRÉS CŒURS,
MISSIONNAIRE DU VICARIAT APOSTOLIQUE DE TAHITI

NOTRE dernière fête de Noël a été joyeuse entre toutes pour les Manihikiens, car, ce jour là, a eu lieu la bénédiction de la nouvelle église de Tauhounou, dédiée à la Sainte Famille de Nazareth.

Grâce à la générosité d'une bienfaitrice, j'ai pu, durant ces temps de guerre, construire cette chapelle qui mesure 36 pieds de long sur 18 de large et 10 de haut. Ce n'est pas très grand; mais on fait la cage en proportion des oisillons qui doivent y entrer.

Dès la fin de novembre, l'édifice était terminé, la

peinture sèche, l'autel dressé. Les catholiques de Tauhounou invitèrent donc leurs frères de Toukao à venir, le 25 décembre, prendre part à l'inauguration du nouveau sanctuaire et tous, sans exception, répondirent à l'appel.



Dès la veille du grand jour, tous étaient là, afin de pouvoir se confesser avant la messe de minuit. Et même beaucoup de protestants prirent part à la fête qui fut grandiose pour ce pays de 500 habitants (hommes, femmes et enfants).

La fête religieuse fut extrêmement consolante. Après la bénédiction de la chapelle fut célébré le saint sacrifice où tous mes paroissiens communiaient. On pria et on chanta de tout cœur à tour de rôle : les fidèles de Toukao d'abord, ceux de Tauhounou ensuite.

Les réjouissances profanes ne furent pas moins réussies. Elles consistèrent surtout en un festin pantagruélique offert par les gens de Tauhounou à leurs invités de Toukao. Ceux-ci mangèrent jusqu'à indigestion sans réussir à épuiser la totalité des victuailles. Aussi quelle gloire pour les amphytrions!

Douze sacs de farine et un sac de riz avaient été réquisitionnés pour la circonstance; six porcs gras rôtis au tour constituaient le plat de résistance. On servit, en outre, mille noix de cocos comme boisson, du poisson et des coquillages très charnus appelés *pahua*. Les convives étrangers, ne pouvant tout consommer sur place, emportèrent chez eux les reliefs du banquet. A ma grande satisfaction, tout se passa sans dispute. La plus parfaite cordialité ne cessa de régner « du potage au dessert ».



Le soir, après la bénédiction du Saint Sacrement, il y a eu un *patou paran*, c'est-à-dire une discussion ou

conférence sur la primauté de saint Pierre. On prouva que le Prince des Apôtres était la pierre fondamentale et le chef visible de l'Eglise du Christ. Tous ceux, hommes, femmes, jeunes gens, qui prirent part à cette joute exégétique, s'en tirèrent avec honneur, car il y a, parmi nos insulaires, des chrétiens doués d'une étonnante compréhension des vérités surnaturelles.

Naturellement, les diverses phases du *patou paran* étaient entremêlées d'*imene* (chants à plusieurs voix). Nos insulaires sont passionnés pour la musique et ont l'ouïe extraordinairement fine. A l'occasion de la fête, ils avaient composé et appris par cœur une cinquantaine d'*imene*, la plupart très agréables à entendre.

A minuit, après la récitation de la prière, je levai la séance et invitai tout le monde à aller prendre un peu de repos bien mérité.



Grâce à Dieu, nous avons donc maintenant deux chapelles dans l'île Manihiki : l'une à Toukao, dédiée à sainte Anne, l'aïeule de Jésus, et l'autre à Tauhounou, sous le vocable de la Sainte Famille.

C'est le couronnement de longs et patients efforts, car près de dix années se sont écoulées depuis que je suis arrivé ici en compagnie du Père Théophile Bezien. Le petit grain de sénévé pousse peu à peu.

Je suis content de mes fidèles. Tous les matins, un bon nombre d'entre eux viennent à l'église et assistent à la messe, durant laquelle le chapelet est récité à haute voix et, tous les dimanches, il y a communion générale. Bien des curés d'Europe ne pourraient pas faire un tel éloge de leurs paroissiens!...



CHRONIQUE DE L'ŒUVRE

La fête de saint François Xavier.

Le 3 décembre dernier, la fête de notre Œuvre a été célébrée avec une touchante dévotion par tous nos associés.

A Lyon, la cérémonie a eu lieu à Fourvière dans la basilique qui couronne la colline consacrée par l'effusion du sang des vingt mille martyrs convertis à la voix des Pothin et des Irénée. Le saint sacrifice fut offert, en présence des membres du Conseil central et du Comité diocésain, par S. Em. le cardinal Maurin, qui avait tenu à donner pour la première fois à notre Œuvre cette preuve de sa paternelle et très vive sympathie. L'allocution fut prononcée par le R. P. Philippe, Rédemptoriste, délégué à Lyon de S. Em. le cardinal Mercier.

A Paris, selon l'usage, la fête a été célébrée dans la chapelle du séminaire de la rue du Bac. Les membres du Conseil central et les représentants des diverses Sociétés de missionnaires y assistaient.

Des lettres venues de divers diocèses nous apprennent que partout, grâce au dévouement de nos correspondants, la pieuse solennité a réuni un imposant concours de fidèles associés et a ravivé leur zèle en faveur de l'évangélisation.

Les missions lointaines ont des besoins plus urgents que jamais. Sans doute, beaucoup de jeunes et vaillants apôtres, appelés sous les drapeaux, ont dû interrompre leur ministère; mais ceux que l'âge ou la santé retiennent au milieu de leurs néophytes continuent l'œuvre de Dieu en redoublant d'ardeur. Nous ne devons pas cesser de leur venir en aide. Les âmes que notre générosité aura ainsi contribué à conquérir à la vérité s'associeront à nos prières pour faire violence au ciel afin d'obtenir la cessation du déluge de maux qui désolent et ruinent l'humanité.



NOUVELLES DES MISSIONS



EUROPE

Troisième centenaire de l'Institut des Filles de la Charité.

Au mois de décembre dernier, s'est présenté un centenaire que toutes les missions qui possèdent des Filles de la Charité se sont empressées de célébrer.

Il y a trois siècles, saint Vincent de Paul, de concert avec M^{me} Legras, instituait les Filles de la Charité, qu'il appela tout d'abord les Servantes des pauvres malades. Pour fêter cet anniversaire, des solennités religieuses ont eu lieu, et le Souverain Pontife a daigné accorder une indulgence plénière à tous les fidèles qui y ont pris part. Trois siècles de dévouement à toutes les misères humaines, voilà la vie de l'Institut éminemment populaire des Sœurs de Charité.

A Paris, un solennel *triduum* a été célébré les 6, 7 et 8 décembre en l'église Saint-Sulpice — la chapelle des Lazaristes (rue de Sèvres, 95) étant trop petite. — D'éminents orateurs s'y firent entendre : NN. SS. Henry, vicaire général de Verdun ; Rivière, évêque de Périgueux, et Touchet, évêque d'Orléans. S. Em. le cardinal Amette, archevêque de Paris, présida les offices le jour de la clôture. C'est ce jour-là, il y a trois siècles (8 décembre 1617), qu'eut lieu, à Châtillon-les-Dombes, sous la présidence de saint Vincent de Paul, la première réunion des Dames de la Charité.

Le catholicisme en Grèce.

Dans la brillante Hellade, où la parole évangélique retentit de si bonne heure, la vraie foi n'est, actuellement, que faiblement répandue.

On compte en Grèce, trois archevêchés : celui d'Athènes, rétabli en 1875, comprenant toute l'Attique, mais n'ayant que 14 paroisses pour 20.000 catholiques environ ; celui de Corfou, avec 7 paroisses et 6.000 catholiques sur une population de 80.000 habitants ; celui de Naxos (dans l'Archipel),

avec 350 catholiques, soit la population d'une très modeste paroisse ; de ce dernier archevêché dépendent les évêchés de Chio (4.000 catholiques), de Santorin (600), de Tinos-Andros (4.200) et de Syra (11.000). On estime qu'il y a environ 50.000 catholiques en Grèce sur plus de 2 millions et demi d'habitants. Il y a donc là de l'ouvrage pour beaucoup d'imitateurs de saint Paul.

ASIE

La Société des Missions Etrangères de Paris.

La Société des Missions Etrangères de Paris compte actuellement 1.258 missionnaires chargés de la formation chrétienne de 1.622.625 néophytes avec le concours de 1.008 prêtres indigènes et de 3.276 catéchistes. Dans les 47 séminaires desservis par les membres de cette Société, 2.311 élèves se préparent au sacerdoce et environ 180.000 enfants fréquentent les 5.000 écoles dont ils ont la direction. Dans les diocèses et vicariats apostoliques qui leur sont confiés, l'année 1916 a été marquée par 36.434 baptêmes de païens adultes et 120.263 baptêmes d'enfants de païens *in articulo mortis*.

Malheureusement, plus de 200 ouvriers apostoliques mobilisés ont dû quitter leurs missions pour venir prendre part aux sanglantes hostilités de l'Europe. Sur ce nombre 33 avaient déjà succombé le 31 décembre 1916. En mourant pour la patrie, ils auront aussi offert le sacrifice de leur vie pour la conversion des païens dont ils avaient commencé l'évangélisation et pour le salut des fidèles lointains qui avaient eu les prémices de leur ministère sacerdotal.

La future cathédrale de Ghirin (Mandchourie).

M. Edmond Gérard, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire en Mandchourie septentrionale, nous écrit de Ghirin :

« Le 22 juin dernier, nous étions douze missionnaires accourus à Ghirin pour venir célébrer la fête de notre cher

et vénéré vicaire apostolique, Mgr Pierre Lalouyer. Doux instants, trop courts, hélas ! où les enfants peuvent se grouper autour de leur père et revivre de cette vie de famille qui guérit bien des peines et redonne de nouvelles forces pour les combats futurs.

« Le bouquet de la fête était réservé pour le soir. En effet, après le salut du Saint Sacrement, le prélat, mitre en tête, précédé des élèves du séminaire et des chrétiens, se rendit processionnellement à l'endroit où doit s'élever la future cathédrale de Ghirin pour y procéder à la pose de la première pierre.

« La cérémonie se déroula suivant les rites solennels de la liturgie, avec ses chants, ses litanies, ses vœux à la terre, ses appels au Ciel, etc. Puis l'évêque, armé d'un ciseau et d'un marteau, frappa « vigoureusement » aux quatre coins le bloc de granit préparé à cet effet, et lui, Pierre de nom, délégué du successeur de Pierre, pouvait bien redire en ce moment « *et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* ».

« Il était vraiment touchant de le voir, revêtu des ornements des Pontifes, auréolé de quarante-cinq années d'apostolat, courbé sous le poids des labeurs et des soucis de sa charge, se pencher sur cette assise fondamentale, prier pour elle, la sceller et, pendant presque une heure entière, la combler de ses bénédictions. Les oiseaux chantaient dans les arbres verts et semblaient dire : *Amen ! Alleluia !*

« De la hauteur où s'élèvera l'église, nous apercevions le fleuve sillonné de quelques pauvres barques de pêcheurs et nous pensions instinctivement aux pêcheurs du lac de Tibériade, au Prince des Apôtres dont notre chef vénéré a pris comme devise la parole de foi et de confiance : *In verbo tuo laxabo rete*. Puisse cette heureuse fête être pour notre chère mission le gage de nouveaux succès et d'une abondante pêche d'âmes !

« C'est fini !... La première pierre de la future cathédrale de Ghirin est bénite et placée... A quand maintenant la pose de la dernière ? A quand la consécration de l'œuvre achevée ?... C'est le secret de Dieu. »

Un évêque factotum.

Dans une intéressante notice biographique de Mgr Chatron, ancien évêque d'Osaka, publiée par la *Semaine Religieuse* de Belley, nous relevons le détail suivant :

« Très adroit et très ingénieux pour tout, Mgr Chatron, après comme avant sa promotion à l'épiscopat, ne reculait devant aucune besogne utile. Arrivait-il chez un de ses missionnaires, celui-ci avait mille petites réparations à lui indiquer : c'était une serrure qui n'allait pas, un réveil-matin qui ne sonnait plus, etc. « Pourquoi aller chez le serrurier ou l'horloger, puisque Monseigneur pouvait arranger cela ? » Et c'est ainsi que, au cours de ses tournées pastorales, sa première occupation, à peine arrivé, était souvent une réparation matérielle. Il riait d'être ainsi mis à contribution pour des travaux qui ne requièrent pas la plénitude du sacerdoce, et gracieusement il s'en acquittait. Voilà la vie de l'évêque missionnaire : *omnibus prodesse !* »

AFRIQUE

La première église française du Maroc.

Le 15 août 1917, a été inaugurée la chapelle Notre-Dame de Casabianca. Le spectacle ne fut pas grandiose, mais il était pittoresque à souhait. Dès l'ouverture des portes, les paroissiens se précipitèrent dans le local en un flot bigarré et houleux qu'on eut quelque peine à discipliner.

L'inauguration de cette chapelle n'en reste pas moins un événement, parce que c'est la première église française du Maroc bâtie en pierres. Ensuite, elle est une prise de possession par le catholicisme d'un grand centre de colonisation.

Notre-Dame de Casabianca ne mesure que 21 mètres de long sur 9 de large. C'est un simple et modeste sanctuaire d'attente, où le R. P. Alfred Ferrières, aumônier militaire, célébrera le culte catholique jusqu'à ce que soit construite la future église paroissiale. Le terrain est déjà acquis ; mais le reste manque : les pierres et, bien entendu, tout ce qu'il faut pour les dresser les unes sur les autres.

Mort d'une prédestinée au pays somali.

Dans une lettre du R. P. Pascal, capucin, préfet apostolique de Djibouti, nous relevons les détails suivants :

« Nous sommes confinés pour le moment dans un territoire qui, au point de vue apostolique, est le plus ingrat que l'on puisse imaginer. Dès que la guerre sera finie, nous nous empresserons de changer de base d'opération. J'en ai entretenu la Sacrée Congrégation de la Propagande à plusieurs reprises.

« Dans notre petit orphelinat de Doudah, la mort est venue faire plusieurs visites en ces derniers jours. J'ai même craint que le découragement ne se mît parmi les orphelines à la vue de leurs compagnes enlevées si rapidement. Il n'en a rien été.

« La dernière enfant que Dieu a rappelée à lui, Agnès, a fait la mort d'une vraie prédestinée. Elle l'a vue arriver sans crainte.

« — Ne regrettez-vous rien ? lui demandait la supérieure.

« — Que regretterais-je ? on souffre tant sur la terre et « le ciel est si beau ! »

« Le spectacle de ces fins pieuses renouvelle notre courage. Ah ! ces pauvres et chers Somalis ! ils ont bien des défauts qui crucifient le missionnaire, qui l'irritent à certaines heures ; mais, du moins, ils n'ont pas l'esprit gâté par l'orgueil. Aussi Dieu leur est miséricordieux, et même, quand leur vie a été plus ou moins celle de l'enfant prodigue, au dernier moment ils s'en vont pleins de confiance. »

Sacrifice sublime et conversion inespérée.

Mgr Delalle, Oblat de Marie-Immaculée, vicaire apostolique de Natal, écrit de Durban :

« Parmi les élèves de nos Sœurs, une des plus pieuses se nommait Agathe Cele. Mais son père, païen endurci, souriait quand on lui parlait de Dieu et secouait dédaigneusement la tête quand on cherchait à le persuader de la vérité de la foi catholique. Il aimait trop la bière et savait qu'accepter le baptême, c'était renoncer aux longues et joyeuses soirées passées à boire, c'était renoncer aux fêtes

de mariages païens, fêtes qui durent huit jours, durant lesquels on ne cesse de boire que pour danser et de danser que pour boire. Puis il avait trois femmes et n'en voulait quitter aucune.

« Cependant, il avait permis que sa fille fût baptisée et élevée dans la religion catholique : il s'était dit que l'éducation du couvent donnerait à sa fille une valeur plus grande et qu'au lieu de huit vaches, il pourrait en exiger douze du futur mari.

« La pauvre Agathe aimait son père ; elle souffrait de le voir rester païen, elle priait de toute son âme pour sa conversion. Et voilà qu'un jour elle tombe malade : ce n'était qu'une fièvre bénigne ; mais cette fièvre fit naître en son cœur une pensée nouvelle. La prière ne suffisait pas pour obtenir le salut d'une âme chère ; elle comprit qu'il y avait quelque chose de plus puissant que la prière : le sacrifice !

« Quand le missionnaire vint la voir, elle rayonnait de joie :

« — Mon père, lui dit-elle, va bientôt devenir chrétien, et moi je vais mourir.

« — Que veux-tu dire ?

« — Vous nous avez affirmé que Jésus aurait pu nous sauver par une prière, mais que par amour il s'est offert en sacrifice. Eh bien ! aujourd'hui j'ai voulu suivre l'exemple de Jésus, et j'ai offert ma vie à Dieu pour obtenir la conversion de mon père. Je sens que mon sacrifice a été accepté : je vais mourir, mais l'âme de mon père sera sauvée ! »

« Quelques jours se passèrent et Agathe, toujours radieuse de bonheur, attendait.

« Or, un soir que le vieux Cele buvait et riait à une fête païenne, tout à coup il perdit connaissance et tomba. On le crut mort. Soudain, il rouvrit les yeux :

« — Je veux le prêtre ! » murmura-t-il. Un missionnaire accourut, l'instruisit, le prépara, le baptisa, et il expira en d'admirables sentiments de repentir et de confiance en Dieu.

« Agathe reçut la nouvelle de la conversion de son père avec des transports de joie. Le même jour, sa fièvre empira. Deux jours plus tard, elle mourait, le sourire sur les lèvres

et allait rejoindre au ciel l'âme bien chère que le sacrifice de sa vie avait arrachée au pouvoir du démon. »

Le rôle des rêves dans la conversion des Malgaches.

Il ne convient pas, assurément, de donner aux songes une trop grande importance; mais il ne faudrait pas non plus négliger de parti pris les leçons qu'il peut plaire à Dieu de nous donner par ce moyen. Des songes providentiels sont relatés plusieurs fois dans nos saints livres et Bossuet n'hésita pas à rapporter dans l'oraison funèbre d'une illustre princesse un songe qui la ramena à Dieu.

Et voici un fait du même genre que nous cueillons dans une lettre du R. P. Pougnet, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar.

« Souvent, écrit-il à un ami, j'interroge mes catéchumènes sur les motifs qui les ont déterminés à se convertir. Or, j'ai constaté que les rêves sont l'un des plus fréquemment cités. Quelques-uns m'ont paru au moins extraordinaires, comme je le raconterai plus tard, s'il plaît à Dieu.

« Voici pour aujourd'hui, le fait d'un grand vieillard, ancien esclave, que les meilleures argumentations apologetiques de son maître catholique n'avaient pu ébranler dans sa foi semi-païenne, semi-protestante. Il me raconta que, se trouvant un jour à Moramanga, il rêva qu'il était sur les bords du Mangoro, fleuve peuplé de caïmans, et qu'un de ces affreux reptiles vint le saisir. Il appela au secours, mais en vain : le caïman avait déjà sauté dans le fleuve et l'entraînait au fond de l'eau. Il récita alors toutes les prières protestantes qu'il savait; mais le monstre l'emportait toujours. Il eut alors l'inspiration de faire le signe de croix, seule pratique de piété catholique qu'il connût pour s'en être moqué souvent... Aussitôt le monstre lâcha prise et il se trouva sain et sauf sur les bords du fleuve.

« Il comprit alors que ce n'était pas la prière protestante qui le délivrerait du dragon infernal, mais la seule religion catholique. Il résolut de l'embrasser. Aujourd'hui, Etienne est un fervent néophyte. Inutile d'ajouter qu'il a maintenant d'autres motifs qu'un rêve pour croire à la véracité de notre foi. »

AMÉRIQUE

Conversions aux Etats-Unis.

A Newark (New-Jersey), un pope de l'Eglise orthodoxe russe a passé à l'Eglise catholique avec tous ses paroissiens (250 personnes). Mgr Pierre Poniatishin, administrateur du diocèse grec-ruthène aux Etats-Unis, a reçu leur abjuration.

Centenaire de l'arrivée aux Etats-Unis des premiers missionnaires lazaristes.

Les prêtres de la Mission (Lazaristes) ont célébré dernièrement à Germantown (Pensylvanie) le centenaire de l'arrivée aux Etats-Unis des premiers membres de leur Congrégation.

Les fêtes eurent un grand éclat. S. Em. le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, et les évêques de Scranton, de Mobile, de Wilmington, de Wheeling, les auxiliaires de Baltimore et de Philadelphie, les honorèrent de leur présence.

Il y avait, en outre, les provinciaux des Pères Augustins, des Jésuites, des Passionnistes, des Oblats, des Pères du Saint-Esprit, des prêtres au nombre de 140, de divers diocèses, avec beaucoup de religieuses et une grande foule de fidèles.

Le sermon, que prêcha Mgr Patrice Donahue, évêque de Wheeling, fut non seulement un éloquent panégyrique de saint Vincent, mais aussi une revue de l'œuvre de la Congrégation de la Mission dans toutes les parties du monde et surtout aux Etats-Unis.



NECROLOGIE

Mgr Vincent Sage,

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, COADJUTEUR DU VICAIRE
APOSTOLIQUE DE LA MANDCHOURIE MÉRIDIONALE

Né à Bourg-Argental en 1879, parti pour la Chine en 1903, il résida d'abord à New-Tchuang, où il vécut les pérépéties diverses de la guerre russo-japonaise. Son zèle apostolique que dix années de travaux avaient suffi à mettre en évidence, le fit choisir, malgré sa jeunesse, pour l'épiscopat. Consacré le 7 mars 1915 dans la cathédrale de Moukden, il pouvait espérer un long et fécond ministère quand une mort soudaine est venue l'enlever à l'âge de trente-huit ans.

Nous recommandons encore aux prières des missionnaires et de nos associés les défunts dont les noms suivent :

DIOCÈSE DE LYON. — M. l'abbé Bonjour. — M. l'abbé Muller, chapelain de Fourvière. — M. l'abbé Pierre Glatz. — M. l'abbé Sartre. — M. l'abbé Tapissier, mort au champ d'honneur. — R. P. Lehoucq. — R. P. Pierre de Chabannes. — M. le baron du Marais. — Mme la comtesse de Varax. — M. Pierre Lacharme. — M. Riveron. — M. Maurice Janin. — M. Jean Ingivel. — Mme Emile Viard. — Mlle Claudine Cotton. — Mlle Giraud. — R. P. Passalet. — M. Barioz.

DIOCÈSE DE PARIS. — M. Francisque Saint Olive. — Mlle d'Escures.

Autun. — M. le chanoine Bidat. — M. de Montmorillon. — Sœur Durand. — Mlle Lucie Bouthier.

Beauvais. — Mlle Adeline Deladrieux de Grandvilliers.

Chambéry. — Mlle Lapierre.

Dijon. — Mlle de Loisy. — M. Guéneret.

Fréjus. — M. l'abbé Perrymond.

Grenoble. — Mme Valette. — Mlle Julie Gaillard. — Mlle Rampon. — M. Henri Gallavardin.

La Rochelle. — M. Théophile Pasquier.

Laval. — Mme Louise Gauthier.

Le Puy. — M. Marcy-Ferrand. — M. A. Crépon. — Mlle Magnin.

Montauban. — Mlle Boutonnet.

Nice. — M. le chanoine Dupuy, archiprêtre de Grasse.

Reims. — M. le lieutenant Lucien Philibert Groffier, mort pour la France.

Saint-Brieuc. — M. Reuscher. — M. Robillard, mort pour la France.

Sées. — Mme Horion de Landigou. — M. Aguinet de Mortagne.

Toulouse. — M. de Raymond-Cahussac.

Viviers. — M. de Warren.

CANADA. — MM. Cyprien et Auguste Rodier.

GUATÉMALA. — Mme Louise C. de Matta.

MEXIQUE. — G. de Izquierdo. — Mme Maria G. Luna. — Mme Josefina Nuriega. — M. Herman Delgado.

Le Gérant, TH. MOREL

SOMMAIRE DU NUMÉRO 538

TEXTES

MORT DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL SERAFINI, PRÉFET DE LA PROPAGANDE	114
HINDOUSTAN. — <i>Les anges bruns du Rajpoutana</i> , par le R. P. ARMAND	115
TONKIN. — <i>Récits annamites</i> , par M. PATUEL. — Un bon Samaritain mal récompensé. — Le chien dyna- mité	121
MONGOLIE. — <i>Munie des sacrements de l'Eglise</i> , par le R. P. BOTTY.	126
AFRIQUE ÉQUATORIALE. — <i>Les premiers prêtres indigènes du Nyanza</i> , par le R. P. BIENTZ	130
GABON. — <i>La médaille</i> , par le R. P. TRILLES.	135
NATAL. — <i>Chez les Zoulous</i> , par le R. P. LE TEXIER.	141
Océanie. — <i>Comment se fonde une station en Nouvelle- Guinée</i> , par le Frère PAUL	149
CHRONIQUE DE L'ŒUVRE	153
NOUVELLES DES MISSIONS	156
NÉCROLOGIE.	159



Son Eminence le Cardinal SERAFINI

PREFET DE LA PROPAGANDE

Une mort prématurée et tout à fait imprévue a enlevé, le 5 mars dernier, le docte et pieux prélat qui dirigeait depuis deux années à peine les missions du monde entier, Son Eminence le cardinal Dominique Serafini.

Né à Rome, le 3 août 1852, le regretté défunt était entré de bonne heure dans l'Ordre bénédictin. Profès à Subiaco, le 16 juin 1874, ordonné prêtre le 21 octobre 1877, il devint bientôt procureur général (octobre 1882), puis abbé général de sa Congrégation.

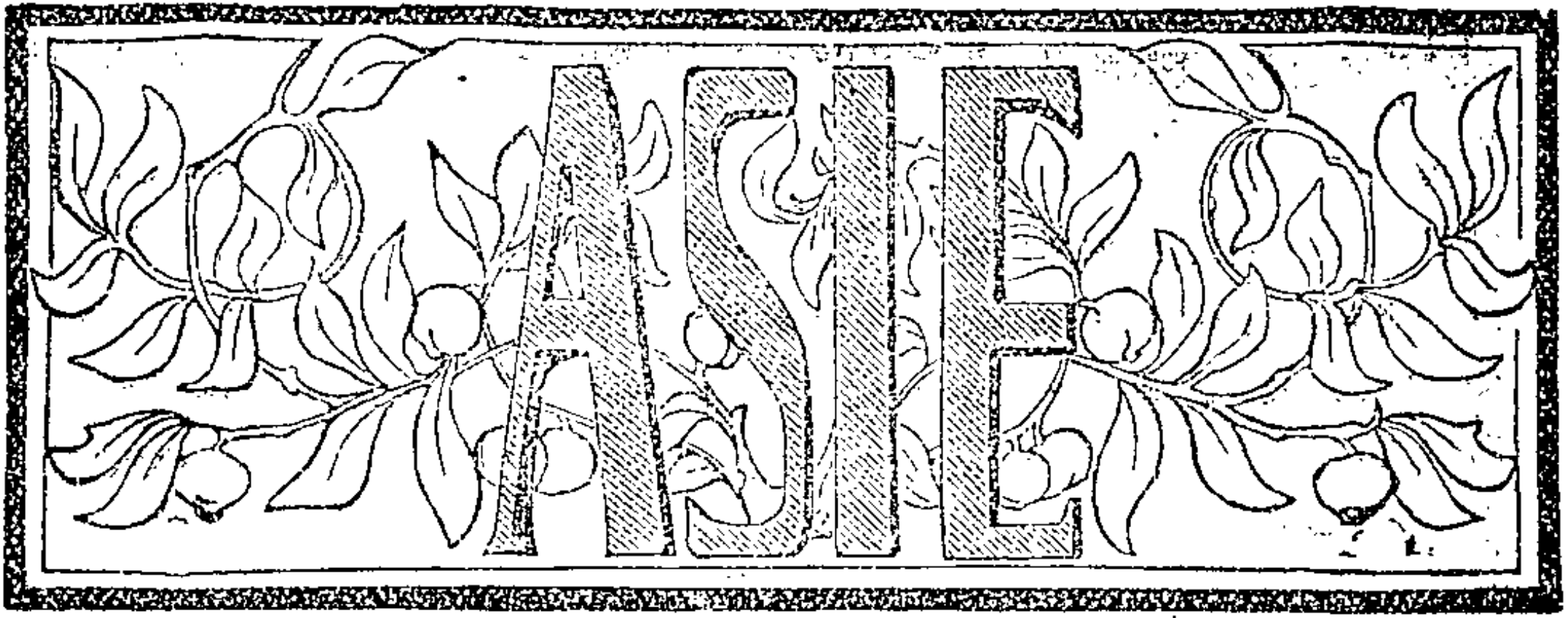
Elu, le 19 avril 1900, archevêque de Spolète en remplacement de Mgr Pagliari, il reçut la consécration épiscopale le 6 mai suivant. En 1905, il fut envoyé au Mexique en qualité de délégué apostolique. Le 2 mars 1912, il fut transféré à l'église archiépiscopale titulaire de Séleucie.

Au consistoire du 25 mai 1914, Sa Sainteté le Pape Pie X lui ouvrit les rangs du Sacré Collège.

Et, deux ans plus tard, le 25 mars 1916, Sa Sainteté le Pape Benoît XV le nomma préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, en remplacement du cardinal Gotti.

D'unanimes regrets ont accompagné dans la tombe le vénéré défunt. Durant son trop court passage à la Préfecture de la Propagande, Son Eminence le cardinal Serafini aviat su, en effet, s'attirer le respectueux attachement de tous les chefs de missions.





HINDOUSTAN

LES ANGES BRUNS DU RAJPOUTANA

Il y a bien des années que les *Annales* n'ont rien publié sur la belle mission du Rajpoutana. Détachée de l'archidiocèse d'Agra en 1892 et érigée en diocèse en 1913, cette vaste circonscription ecclésiastique (350.000 kilomètres carrés), peuplée de 15 millions d'habitants est confiée aux RR. PP. Capucins et l'un d'eux va nous parler, avec son cœur, du *pusillus grex* (petits enfants) auquel il se dévoue avec un zèle admirable.

Lettre du R. P. ARMAND

CAPUCIN, MISSIONNAIRE A BHAWANIKHERA

DE combien de choses imprévues la guerre européenne n'aura-t-elle pas été la cause, même en pays de missions ?

I

Lorsqu'en 1914 éclata le terrible conflit, depuis six ans déjà je travaillais au salut des Mhers. Pendant ces

six années, courant et de jour et de nuit dans les nombreux villages éparpillés sur un rayon de vingt kilomètres, j'avais amené les pauvres Hindous à reconnaître qu'il y a au monde une autre *religion* que l'horrible salmigondis décoré de ce nom par les Brahmes.



J'étais même arrivé à fonder quelques écoles qui, de neutres, devenaient très vite chrétiennes. Ecoles étranges, à la vérité ! Quelque chose comme les catacombes romaines ! Elles n'ouvraient leurs portes que le soir ! Souvent, dans l'espace de quelques mois, elles se voyaient tour à tour envahies par une troupe d'enfants désireux de s'instruire, et, tout à coup désertées sans raison apparente, elles n'avaient plus d'autres hôtes que les rats. Puis, les circonstances m'obligeaient à les rouvrir, afin d'avoir la peine de les fermer ensuite, tout en gardant l'espoir de les rouvrir encore, et ainsi indéfiniment.

Ces écoles, malgré tout, restaient notre meilleur moyen d'apostolat ; en fait, c'était le seul qui nous permit des rapports suivis avec la jeunesse mher. Dès lors, comment ne pas s'y attacher !

A ce jeu de colin-maillard avec les autorités hindoues de la région, j'avais recueilli pas mal d'injures, de malédictions, de déceptions. Mais le souvenir des nombreux petits *anges bruns* que j'avais eu l'occasion d'expédier au Ciel et la vue d'autres « anges » non moins bruns, mais plus grands, qui, dès que la chose était possible, s'empressaient de venir me trouver, me faisaient dédaigner les mesquines persécutions des vieilles barbes et m'aidaient à regarder vers l'avenir sans découragement.



Sur ces entrefaites, la guerre éclata, jetant le désarroi dans nos œuvres et nos finances. Déclaré *unfit*

(impropre) pour le service militaire, j'eus la consolation de penser que je ne serais pas arraché à ma chrétienté. Je me voyais rivé *usque ad mortem* à ma barque de Bhawanikhera... Il n'en était rien cependant !

Un beau jour, une mystérieuse lettre de mon évêque me manda d'urgence à Ajmer. De quoi s'agissait-il ?

Quelques minutes d'entretien avec Mgr Caumont me l'apprirent bien vite. Il me fallait quitter ma mission pour un temps illimité et m'en aller loin, bien loin de là, dans l'Est, près du Népal, à Bettiah, d'où les Pères tyroliens allaient être expulsés.

II

Qui donc a prétendu que les Hindous n'ont pas de cœur ! En tous cas, les petits Mhers de Bhawanikhera prouvèrent péremptoirement, en cette circonstance, la fausseté de cette assertion.

J'eus beau, en effet, ne pas dire un mot de mon prochain départ, quelque chose en transpira. Et je m'en aperçus bien vite. Ils passaient, repassaient devant ma chambre, avec ou sans raisons, et leurs yeux voilés de tristesse ne perdaient aucune de mes démarches.

Quand, enfin, — très ému, moi aussi — je dus leur faire mes adieux, les larmes de tous me firent comprendre combien ces pauvres enfants trouvaient dure l'idée d'une séparation même momentanée. Dans leur cœur, comme dans mon propre cœur, quelque chose venait de vibrer très profondément



Et je partis pour Bettiah.

Dans cette vieille et fervente chrétienté, fondée par les vaillants Capucins du *xviii^e* siècle, je retrouvai en masse les bien-aimés *anges bruns* auxquels j'ai consacré ma vie.

Leur ferveur, leur bonne volonté, leur affection, leur attachement très réel, m'auraient presque fait oublier ceux de Bhawanikhera, si la chose avait été possible et si les lettres de ces derniers — lettres naïves et douces comme leur âme — n'étaient venues m'apprendre que l'on ne cessait de demander à Dieu mon retour.



Mais, la guerre se prolongeant, rien ne faisait prévoir ma rentrée prochaine au pays mher, lorsque la maladie obligea mes supérieurs à mettre un terme à mon exil. Je dis : « la maladie ». Je dois bien aussi ajouter : « et les instances des petits Mhers ».

Nes'avisèrent-ils pas, en effet, d'écrire à Sa Grandeur : « Monseigneur, rendez-nous notre Père. Ne le laissez pas mourir là-bas, loin de nous. »

Et, à leur grande joie, je revins à Bhawanikhera.



Hélas ! l'allégresse des uns fit le désespoir des autres. Je reçus de Bettiah des lettres désolées :

« Père, m'écrivait l'un des chérubins que j'ai quittés, je ne puis passer devant votre chambre sans être attristé, car vous n'êtes plus là pour me sourire et me dire un mot aimable. »

« Père, me mandait un autre, depuis que vous êtes parti, l'église semble vide. Noël a passé inaperçu. »

« Père, me confiait un troisième, nous allons adresser une pétition à votre évêque pour qu'il vous ordonne de revenir au milieu de nous... »

Vous voyez que l'affection et la reconnaissance fleurissent sous le ciel des Indes aussi bien qu'ailleurs !

III

A peine rentré à Bhawanikhera, j'eus à subir des visites sans fin. Toutes avaient le même but : me féliciter de mon retour et me faire promettre de ne plus jamais quitter les Mhers.



Quelques jours après, je repris ma voiture et me mis en route pour une tournée dans les villages.

L'un des premiers où j'allai fut Khana-Kheri, où j'avais ouvert une école en 1911, avec l'aide d'un Brahme qui désirait la place de Master. Ledit Brahme déploya dans l'enseignement de la lecture, de l'écriture, du calcul, un zèle tout à fait digne d'éloges ; mais il refusait absolument d'enseigner le catéchisme et il recommandait à ses élèves de se méfier de moi.

Assurément, j'aurais pu me priver des services de cet auxiliaire infidèle ; mais c'eût été me fermer le village. Temporiser me sembla la meilleure politique à suivre. Je n'eus pas lieu de le regretter. Bientôt, en effet, une maladie subite conduisit ce malheureux au tombeau. Jusque dans son agonie, éclata sa haine du christianisme : « Ah ! disait-il, maintenant le Père va faire des chrétiens de vous tous ! »

La chose n'alla pas cependant sans difficultés. La méfiance qu'il avait semée contre moi ne disparut pas avec sa mort. Longtemps encore je sentis que tous ces pauvres enfants me regardaient avec suspicion.

Le jeune et intelligent remplaçant du défunt, — un de ses élèves justement — semblait avoir subi trop profondément son influence pour pouvoir être admis au baptême.

C'est surtout afin de le voir que j'allais à Khana-Kheri. A mon apparition, sa joie parut si sincère que l'espérance entra dans mon âme... Quinze jours plus tard, en effet, j'avais le bonheur de le recevoir dans la Sainte Eglise.

Puissé-je redire bien des fois encore le « *Je te baptise* » en versant sur le front de beaucoup d'« anges bruns » l'eau qui blanchit leurs âmes et donne à leurs ailes la force de les élever jusqu'au Ciel !



Pourquoi désespérer des pauvres Hindous lorsque le bon Dieu lui-même semble oublier leurs misères pour répondre presque par des miracles à la plus petite étincelle de foi qui jaillit de leur cœur !

Un chrétien dont le courage n'était pas à la hauteur de la foi, n'avait pu se décider à faire baptiser sa petite fille. Mais soudain, une maladie mit les jours de l'enfant en danger. Son père, croyant qu'elle allait expirer, se précipita chez mon *socius* : « Frère, lui dit-il, venez vite ; Soni se meurt. »

Le Frère ondoya immédiatement la pauvre petite.

Quelques instants après, elle sembla reprendre un peu de vie et on me l'apporta près de mon lit que la fièvre m'empêchait de quitter :

« — Bénissez-la, me dit son père ; si c'est quelque démon qui la met dans cet état, elle guérira... »

Je la bénis en la recommandant à la Sainte Vierge.

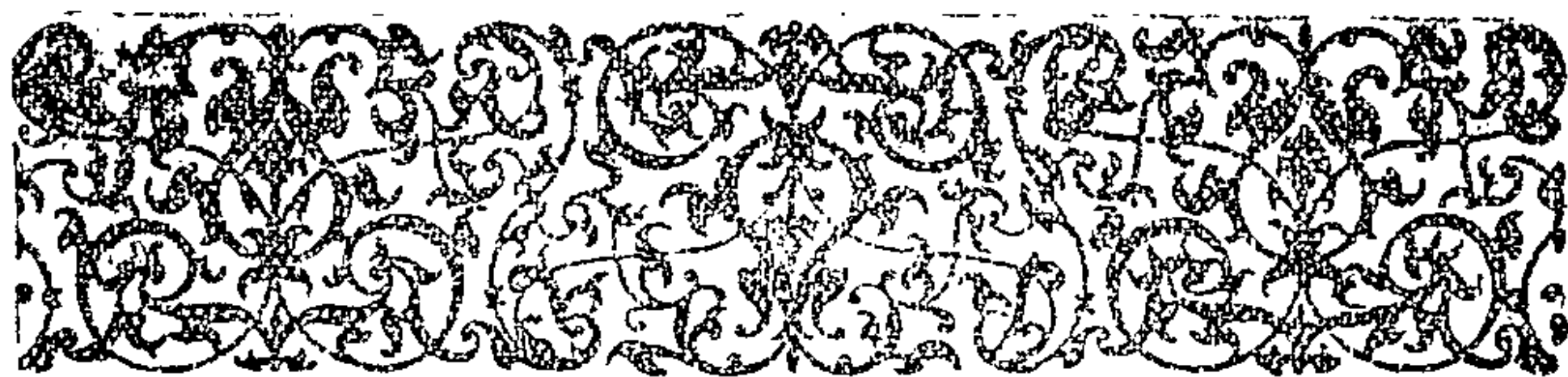
Pendant la nuit suivante, ayant entendu des cris, je pensai qu'elle avait pris son vol vers le Ciel. Quel ne fut pas mon étonnement le lendemain matin d'apprendre qu'elle se portait beaucoup mieux !

Aujourd'hui, la petite Anne assiste tous les soirs, avec son père, à la récitation du saint rosaire à l'église.



En résumé, nos Hindous ne sont ni aussi ingrats, ni aussi indifférents qu'on veut bien le dire quelquefois. La grâce exerce une influence extraordinaire sur les enfants surtout. Evidemment, une main énergique, une main de fer, est nécessaire au ministre de Dieu. Mais il faut que cette main de fer soit gantée de velours. Malheur au missionnaire qui laisserait traîner au fond de son tiroir l'indispensable mitaine !





RÉCITS ANNAMITES

Par M. Adolphe PATUEL

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE
AU TONKIN MÉRIDIONAL

Voici deux nouvelles scènes de mœurs tonkinoises que nous envoie notre excellent correspondant du Thanh-Hoa, l'auteur de l'édifiant et pittoresque article *Une Famille patriarcale*, que vous avez certainement, ami lecteur, remarqué et goûté dans la dernière livraison des *Annales* (p. 69-70).

I

Un bon Samaritain... mal récompensé.

Un homme descendait de Bai-Thuong à Giang-Heu, par une après-midi du torride été tonkinois. La chaleur était asphyxiante. Sur la route poussiéreuse, l'air embrasé tremblotait, scintillait, roulait des vagues de feu.

Pris de vertige, frappé de syncope ou d'apoplexie, l'inconnu s'abat soudain sur la chaussée.



La route est sillonnée de passants, voyageurs, commerçants, chemineaux. Les champs où ondulent les épis mûrs sont peuplés de moissonneurs.

Les uns et les autres aperçoivent le malade prostré par terre; mais ils n'en ont cure.

« — C'est un ivrogne! disent-ils. Quand il aura cuvé son vin, il se réveillera bien tout seul. D'ailleurs, la

prudence est la mère de la sûreté ! Lui porter secours, ce serait inmanquablement s'attirer des ennuis. Il est peut-être mort. Se trouver compromis dans les enquêtes qui s'ensuivront, perspective peu réjouissante... »

Ainsi raisonne le commun des mortels dans la païenne Indo-Chine.



Un chrétien vient à passer.

Aussitôt, spontanément, il lâche son panier, s'approche du bonhomme étendu inerte sur le sol. Il lui relève la tête, le frictionne, l'appelle, le secoue, essaie par mille moyens de le rappeler à la vie. Rien !... Les yeux sont vitreux... Plus de pouls... aucun battement de cœur non plus !... Cependant les membres sont chauds encore.

La foule s'attroupe, mais à distance. Elle regarde le bon Samaritain prodiguer ses soins, mais s'abstient de lui prêter main-forte.

Avisant alors, parmi les curieux, de robustes moissonneurs, il invoque leur concours afin de transporter son « client » à la maison voisine.

Ils font la sourde oreille. L'autre insiste.

« — Allons ! dit-il, je vous paierai votre journée. »
Personne ne bouge.

« — Vous doutez de ma parole ? Voici l'argent. »
Peine perdue. Les gens interpellés baissent la tête et font semblant de ne pas entendre.

Alors le brave néophyte va en toute hâte au village catholique et y trouve deux porteurs de bonne volonté.



On ramène l'inconnu toujours inerte, on le couche sur un lit de nattes bien propres, on le frictionne, on lui fait avaler de force une potion.

On fait tant et si bien qu'à la fin, il sort de sa léthargie... Il secoue ses nattes, se met sur son séant, se frotte les yeux :

« — Voyons !... où suis-je ?... Eh ! ma femme, où es-tu ?... J'ai soif !... Apporte-moi vite à boire... »

Il fouille sa ceinture et un rugissement s'échappe de ses lèvres :

« — O ciel !... j'ai été volé, dévalisé !... Que sont devenus mes 80 cents ? Et mes *ligatures* ? Et mon parapluie ? Et mon turban ? »

Tout cela s'était perdu dans la bagarre et ceux qui l'avaient trouvé en avaient fait leur profit.



Alors le malheureux invective le chrétien qui lui a sauvé la vie. C'est tout juste s'il ne le traite pas de voleur.

On réussit enfin par lui faire entendre raison. Mais ce ne fut pas sans peine !

Mon Dieu ! que le bien est donc difficile à faire en ce bas monde et que les bons offices y sont souvent mal récompensés !

II

Le chien dynamité.

Un voisin de notre mission était propriétaire d'un chien qu'il n'aurait pas donné pour tout l'or du Pérou..., un chien qui n'avait pas son pareil dans les mille communes de l'Annam... un chien intelligent, fidèle, beau, possédant toutes les qualités, quoi ! Une dent de plus et il aurait parlé.

Et attaché à son maître ! il fallait le voir, ne le quittant jamais d'une semelle, à la chasse, à la pêche, en balade, en visite, en route, du matin au soir, par bon et mauvais temps, par monts et par vaux.

Ils n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre. Dans les jours sombres, assis près de l'âtre, ils se racontaient mutuellement leurs peines, les yeux dans les yeux.



Mais le tête à tête en chambre close n'était pas le fort de notre caniche. Il préférait trotter sur la grande route, humer l'air vif et pur, courir, gambader, jouer... et surtout rapporter des pierres.

Il excellait, en effet, dans ce dernier « sport », qui lui était devenu pour ainsi dire nécessaire. Quand son maître tardait trop à jeter devant lui un caillou, il le harcelait sans répit. Et quand il avait obtenu satisfaction, il fallait dix fois, vingt fois, sans se lasser, répéter le fastidieux exercice. Médor s'usait les crocs, se déman-tibulait la mâchoire à rapporter des blocs de plus en plus lourds, de plus en plus volumineux.

Puis l'on rentrait au logis quand le divertissement avait assez duré.



J'ai dit que notre caniche accompagnait son maître à la chasse et à la pêche. En Indo-Chine, ce n'est pas comme en France; en Indo-Chine, la chasse est libre, la pêche est libre.

Pas besoin de « permis ». Nulle part vous ne verrez de pancartes ainsi libellées : « Chasse interdite ! pêche réservée ! » Et tous les procédés cynégétiques sont tolérés; tous les modes imaginés pour capturer le poisson sont licites.

Ainsi une méthode de pêche interdite en maints pays est par ici fort en usage; la pêche à la dynamite; c'est la pêche sensationnelle, distinguée, aristocratique. Elle est, incontestablement, fort intéressante et très productive. Elle ne fait de mal à personne... si ce n'est aux poissons... Et encore!... Ils se reproduisent avec une si prodigieuse multiplicité...

Les régions fluviales, lacustres ou maritimes les plus saccagées par le terrible explosif se repeuplent miraculeusement et, au bout de quelques jours, la « gent aquatique », comme disait La Fontaine, y pullule aussi frétilante et vivace qu'auparavant.



Or, un jour qu'une grande partie de pêche à la dynamite avait été organisée par le maître de Médor, Médor figurait parmi l'assistance accourue pour jouir du curieux spectacle.

On arme solennellement l'engin destructeur. C'est le moment intéressant. Tous les yeux sont fixés sur l'opérateur. Notre ami le caniche, la partie la plus lourde de son individu solidement calée à terre, suit attentivement tous les détails de la manœuvre... Le détonateur est fixé à l'intérieur de la bougie; celle-ci est assujettie solidement sur une pierre qui doit l'entraîner au fond...; la mèche est allumée... la fumée se dégage... C'est parfait!

D'un geste ample, assuré, le maître de Médor lance savamment son artillerie au point voulu et, aussitôt, conscient de son devoir, Médor s'élance pour le repêcher.

« — Médor! Médor!... viens ici! »

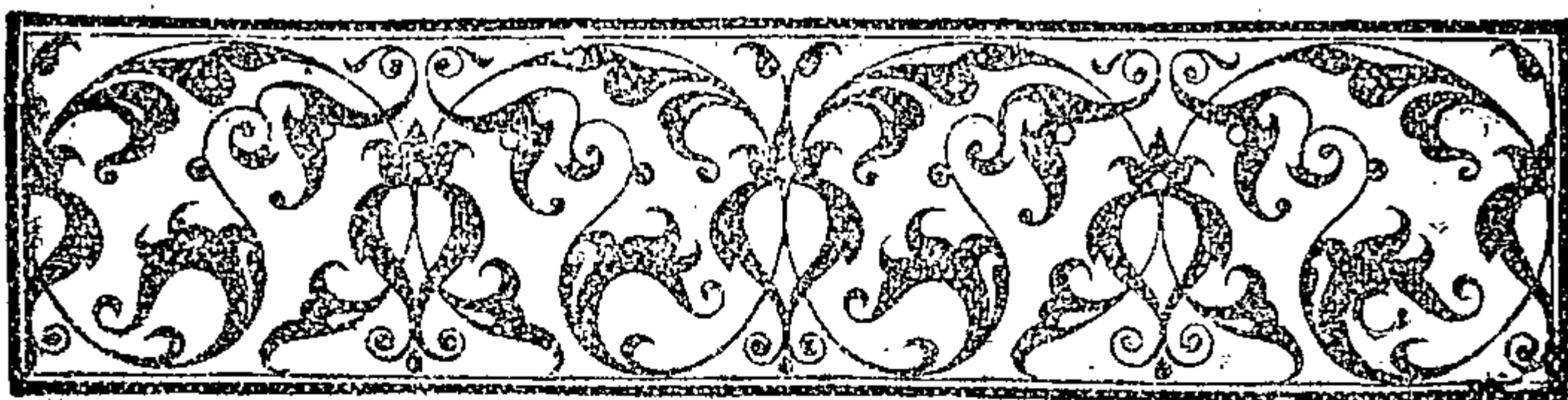
Un instant d'hésitation... Le chien frétille de la queue; puis, entraîné par la tyrannie de son goût désordonné pour son jeu favori, il se jette à l'eau, plonge et reparaît avec la cartouche et la pierre de lest entre les dents. Il rapporte le tout triomphalement et court le déposer, comme d'habitude, aux pieds de son maître...

Volte-face éperdue de celui-ci et de l'assistance entière... Sauve-qui-peut général!... Médor se précipite de plus belle à toutes jambes sur les talons des fuyards.

Heureusement pour ceux-ci, avant qu'il ait pu les rejoindre, l'engin de mort éclate et la belle tête de Médor est dispersée en mille débris.

N'encouragez pas les mauvaises habitudes des petits enfants!





MONGOLIE

Munie des Sacrements de l'Eglise

Par le R. P. Albert BOTTY

ANCIEN SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION BELGE
DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE,
MISSIONNAIRE EN MONGOLIE ORIENTALE

Nos chers associés, qui ont lu avec tant de charme dans les *Annales* de janvier (p. 31-37) la touchante histoire de *Mademoiselle Petit-Papillon*, si gracieusement racontée par le R. P. Botty, seront heureux de trouver dans la présente livraison cette nouvelle et non moins intéressante relation du même auteur.

I

DES deux missionnaires de Pa-Keou viennent de réciter les *grâces* après souper.

Le curé allume son calumet et en tire de superbes volutes.

Son vicaire, musicien comme tous les Liégeois, fredonne un gai refrain de la patrie lointaine.

Tout à coup, le *boy* entre en coup de vent :

« — Pères, dit-il, il y a une administration à faire !

« — Où cela ?

« — Près de K'oan tch'eng, dans la montagne.

« — Mais il n'y a aucun chrétien dans ces parages.
Faites entrer l'estafette ! »



Un campagnard, pauvrement vêtu, l'air effaré. C'est un païen qui, de sa vie, n'a parlé à un Européen.

Il salue et porte ensuite les mains jointes à son front.

Le curé l'interpelle en souriant pour le mettre à l'aise :

« — Eh bien ! l'ami, quelle bonne affaire vous amène ? »

« — Monsieur, répond l'autre, ma vieille mère, chrétienne depuis douze ans, est bien malade. Elle voudrait voir un prêtre avant de mourir ! »

« — Le cas est-il pressant ? »

« — Non ! c'est comme une lampe qui s'éteint faute d'huile. Il y en a encore pour quelques jours assurément. »

« — Dans ce cas, vous allez passer une bonne nuit à la résidence. On va vous préparer à manger, et demain, mon vicaire vous accompagnera. Voilà qui est arrangé !... Mais, dites-moi, comment se fait-il que votre mère soit catholique tandis que vous êtes encore païen ? »

« — C'est toute une histoire... Avant de venir en Mongolie, nous cultivions quelques arpents de terre dans les environs de Pékin, près d'une bourgade qui comptait un certain nombre de familles chrétiennes groupées autour d'un oratoire. C'est là que ma mère apprit à connaître la religion catholique et l'embrassa. »

II

Ainsi qu'il avait été décidé, le lendemain matin, de bonne heure, mon vicaire se mit en route avec le brave campagnard et, dans l'après-midi, il descendait de sa mule à l'entrée du ravin où gitaient les émigrants du Tché-li.

Au sommet d'un raidillon, il aperçut une pauvre maison et s'empressa d'y monter.



Précédée d'un vestibule étroit, où étaient remisés les instruments de labour, l'habitation comportait une seule pièce tellement basse qu'il suffisait de lever la main pour toucher la litière de tiges de sorgho crépie de boue formant le toit.

Sur le *K'ang* (lit) remplaçant les chaises et les tabourets, on avait étendu une pièce de feutre grossier. A côté, sur une table minuscule, était posée une tasse.



Le missionnaire fut invité à se reposer un instant. On lui expliqua que la malade habitait plus haut, mais qu'avant de s'y rendre, il devait se restaurer un peu. Il tira de son sac quelques morceaux de pain dont il avait eu la bonne idée de se munir. On lui apporta de l'eau chaude et, après avoir fait un grand signe de croix, il y trempa ses croûtons.

Le lunch commença.

Deux marmots dépenaillés qui s'étaient glissés dans la chambre écarquillaient leurs yeux à chaque bouchée que le missionnaire portait à ses lèvres. Ils ne furent pas oubliés et, lorsque la provision fut épuisée, ils se retirèrent tout fiers et pressés d'aller raconter qu'ils avaient mangé avec le « Monsieur d'Occident » et qu'ils avaient eu leur part de son « gâteau ».



Le missionnaire demanda alors à voir la malade.

Un nouveau raidillon le conduisit à une seconde taupinière, et il se trouva bientôt au chevet d'une petite vieille toute ratatinée, qui, à sa vue, porta vivement au front la croix de son chapelet et se signa.

« — Eh bien, bonne maman, lui demanda-t-il, êtes-vous contente de me voir ? »

« — Si je suis contente !... Oh ! j'ai tant prié ! Tous les jours, je demandais à la bonne Mère Marie de m'envoyer un missionnaire à mes derniers moments : *Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* J'étais sûre que vous viendriez ! »



Le prêtre entendit sa confession qui ne fut pas longue et lui donna le saint viatique et l'extrême-onction.

Elle était radieuse et comme transfigurée par le bonheur : « Oh ! maintenant, disait-elle, je puis mourir. Oui, j'irai voir le bon Dieu ! »

Le missionnaire avait peine à cacher son émotion. Il avait là, devant lui, une âme simple, droite, comme le divin Maître les aime, une âme dont la foi, l'espérance et la charité sont vraiment l'unique trésor. Chère belle âme, dont le chapelet — un chapelet vieux et vénéré comme une relique — résumait toute la théologie et qui avait une absolue confiance en Dieu, tout comme un petit enfant se confie absolument à sa mère aimante et aimée.

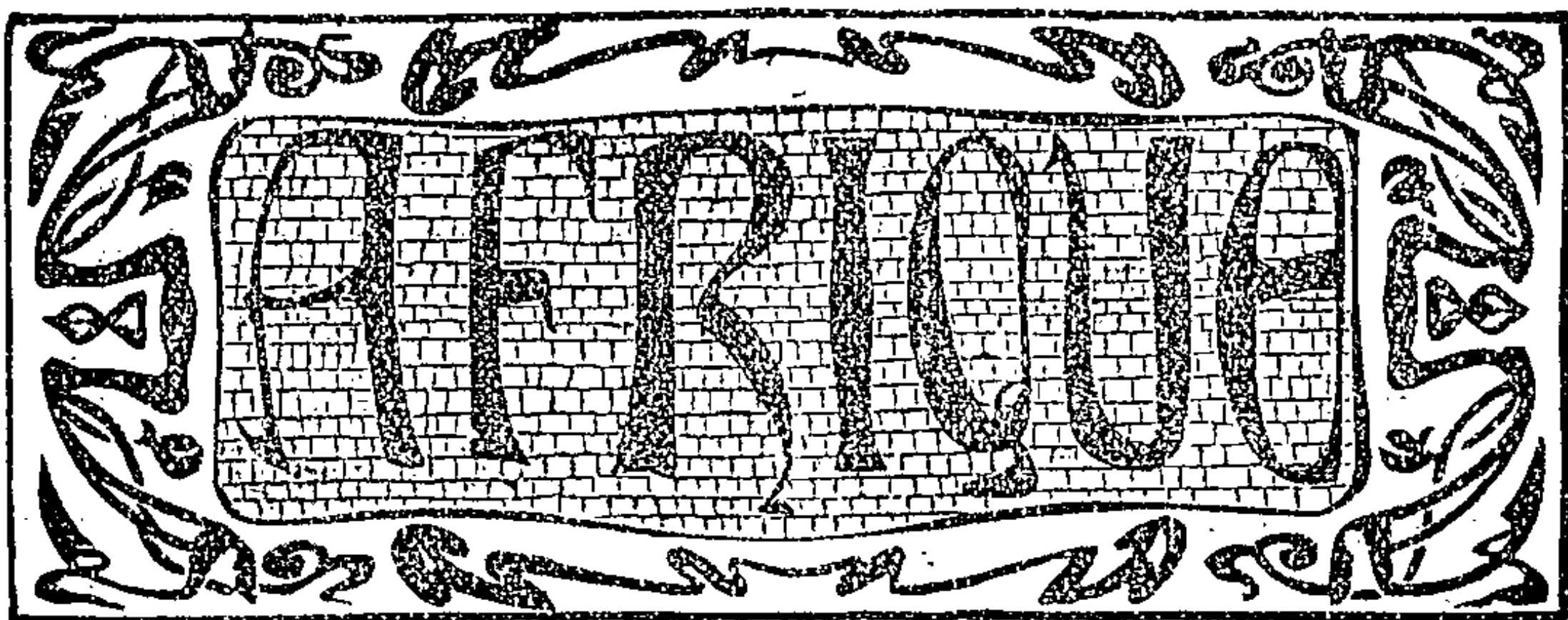


Pour remercier le missionnaire de la peine qu'il s'était donnée en venant jusqu'à elle, la mourante lui dit d'un ton pénétré :

« — Quand je serai près du Bon Dieu, je le prierai souvent pour vous. Et maintenant, Père, bénissez-moi encore ! Au revoir au Ciel !... »

Oui, bonne petite vieille, au revoir au Ciel !





Les premiers prêtres indigènes du Nyanza

Le 15 août 1917, avait lieu, dans la mission de Rubya, où sont installés les deux séminaires du vicariat apostolique du Nyanza, l'ordination des quatre premiers prêtres de cette mission. Après une quinzaine de jours de recueillement, les heureux élus allèrent chanter leur première grand'messe aux lieux où s'était écoulée leur enfance et où le premier appel de Dieu s'était fait entendre à leur cœur. La communication suivante nous apporte pour deux d'entre eux, les Pères Oscar et Willibald, les détails de cette fête, que l'on s'efforça de rendre magnifique, afin de faire mieux comprendre aux néophytes la sublime grandeur du caractère sacerdotal.

Lettre du R. P. BIENTZ

DES PÈRES BLANCS



La fête était fixée au dimanche 2 septembre. Mais, dès le milieu du mois d'août, on se mit à travailler très activement à embellir les abords de la mission. Ici, les gens aplanaissent les sentiers et les ratissaient fiévreusement de leurs dix doigts; là, d'autres plantaient des mâts avec

banderolles, construisaient des arcs de triomphe, pavoyaient à outrance.

Les préparatifs matériels ne faisaient pas perdre de vue les préparatifs spirituels. Pendant quatre jours, mes confrères et moi, nous passâmes des heures et des heures au confessionnal. C'est que notre district compte près de 3.000 fidèles et tous, à l'occasion de cette solennelle circonstance, voulaient s'approcher des sacrements.



Le 1^{er} septembre, à partir de midi, des multitudes de curieux s'échelonnèrent sur la route de Kiziba, par où devaient arriver les nouveaux prêtres, accompagnés de nombreux chrétiens de Mugana.

Lorsque le cortège qui les amenait déboucha sur la place de l'église, ils se trouvèrent entourés d'au moins quinze cents personnes, qui n'avaient pas assez d'yeux pour les admirer et de bouches pour les acclamer.

Le lendemain était le grand jour!

Le ciel a voulu être de la fête. Le firmament est d'une transparence idéale; sur le lac, pas de nuée qui fasse craindre une de ces pluies si fréquentes en nos parages. Il semble que la Providence ait tout disposé pour que l'assistance soit nombreuse. Et, de fait, tous nos chrétiens sont là.

Deux rois, nos voisins, se sont annoncés.

Le premier, Lwajumba, sultan du Kyamtwala, arrive vers huit heures, précédé et entouré d'une centaine de ses hommes. Comme Sa Majesté noire est inscrite depuis un certain temps au catéchuménat, elle sera autorisée à pénétrer dans le lieu saint, derrière les néophytes et, conformément à l'antique discipline de l'Eglise, à assister à la première partie de la messe, jusqu'au *Credo*.

Le second, Nsonga, n'est encore que postulant; aussi ne viendra-t-il qu'après l'office.



A huit heures et demie, cloches et tambours annoncent la grand'messe. L'officiant (P. Oscar), le diacre et le sous-diacre, revêtent leurs ornements dans une salle de la maison de communauté.

Le Père supérieur, en chape, va les chercher en procession, précédé des enfants de chœur et suivi de la troupe de nos écoliers en habits de gala.

C'est alors une poussée formidable des païens restés dehors, pour voir passer leur compatriote devenu prêtre comme les missionnaires d'Europe, et se disposant à offrir, comme eux, le divin sacrifice.

Le cortège a du mal à se frayer un passage. Dans l'église, toute la surface occupable est occupée.

Pendant que se déroule dans la pompe liturgique la première messe solennelle du premier prêtre noir du Nyanza, on sent que les assistants, dont les yeux sont constamment braqués sur lui, sont unis avec lui de cœur, et, lorsque éclate un chant à l'unisson, leurs voix le redisent avec une sonorité triomphante.

Après l'évangile, le Père Samson monte en chaire. Il rappelle l'éminente dignité du sacerdoce et les devoirs des fidèles envers les ministres de Jésus-Christ.

Après que l'office se fut achevé dans le recueillement, l'on entendait voler sur toutes les lèvres des réflexions dans le genre de celles-ci :

« — Eh quoi ! nos enfants font exactement comme les Pères venus d'Europe : mêmes prières, mêmes gestes et génuflexions ; rien de changé ! C'est donc qu'ils sont devenus vraiment *blancs* ! »

Quant à Lwajumba, le royal catéchumène, il traduisait équivalement sa pensée en ces termes :

« — Comment ne rendrions-nous pas à nos Pères Noirs tout honneur et tout respect ? Comment ne point nous abaisser devant eux, quand nous voyons nos missionnaires les élever jusqu'à eux ? »



A une heure du soir, le roi Nsonga arriva.

Quatre clairons et un tambour le précédaient, suivis eux-mêmes d'un orchestre original. Les instruments qui le composaient étaient des cornes d'antilopes percées vers la pointe d'un trou rectangulaire, par où l'artiste pousse, à grand renfort de poumons, une sorte de mugissement prolongé. Deux autres trous percés plus bas permettent des tonalités supplémentaires; mais, comme les cornes ne sont pas de mêmes dimensions, les sons varient à l'infini et produisent tout autre chose qu'un concours d'harmonie. Un tambour major était muni d'un tambourin en bois léger, qu'il frappait de la main, ou avec lequel il jonglait en faisant mille gambades.

Puis une douzaine de guerriers, dont les fusils, plus ou moins hors d'usage, ne figuraient que pour la parade, encadraient le roi Nsongo, porté sur une civière tendue d'étoffes voyantes et abrité sous un vaste parasol jaune. Derrière le palanquin, suivait pacifiquement la mule royale; pour terminer, se déroulait une caravane de porteurs chargés de présents.

Nous nous rendons à la *baraza* (portique qui sert de salle de réception) au-devant de notre hôte et le remercions chaleureusement de l'honneur qu'il nous fait.

Alors défilent en bon ordre les cadeaux du potentat et le « ministre de la plume » les détaille avec une complaisance marquée : vingt sept régimes de bananes, trente-deux cannes à sucre, six douzaines d'œufs, sept cruches de bière, une caisse de pommes de terre.

A chaque lot, nous nous écrivons avec conviction : « — O roi, c'est bien beau!... Tu es victorieux!... Tu fais grandement les choses! »

Et la foule souligne nos remerciements de ses vigoureuses approbations.

En retour de tant de munificence, nous invitons Leurs Majestés à un « thé d'honneur ».

Sous le charme de ce qu'ils viennent de voir et l'esprit reimpli de pensées nouvelles qui, avec la grâce de Dieu, en amèneront un bon nombre dans nos filets, les païens retournent à leurs foyers. Les chrétiens, eux, restent pour l'office du soir; ils ne rentreront chez eux que fort tard, la plupart encore à jeun. « — N'importe! disent-ils! le cœur étant rassasié, l'estomac peut attendre. »



Pas de beau jour sans lendemain. Donc, les vivants ayant eu leur fête, le dimanche 2 septembre, le lundi, ce fut le tour de nos chers morts.

Le Père Willibald eut ainsi l'occasion de célébrer, lui aussi, sa première messe solennelle.

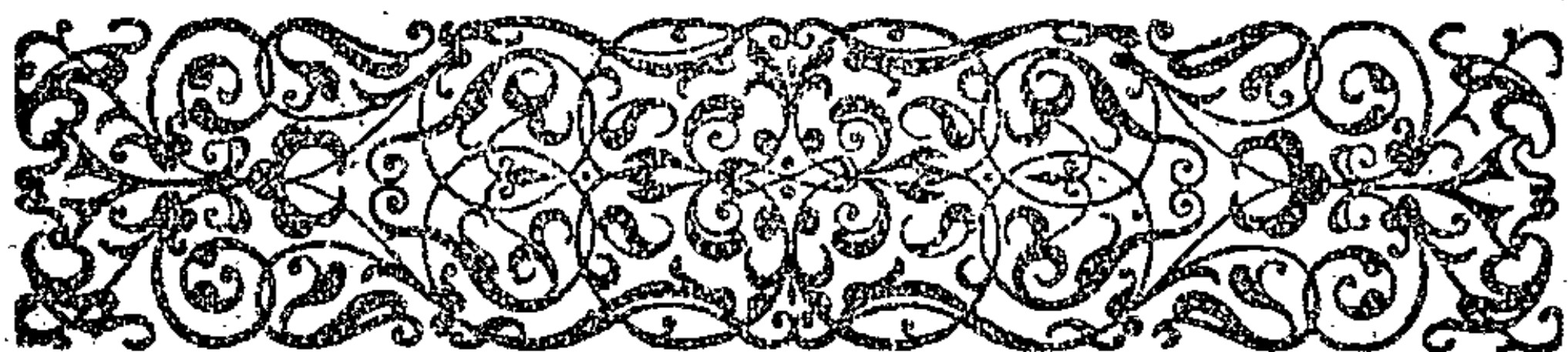
Bonne assistance de chrétiens et nombreuses communions. Les âmes du Purgatoire ont dû ressentir une douce joie de la ferveur avec laquelle on leur venait en aide. Puissent-elles, aussitôt introduites aux célestes parvis, intercéder puissamment pour la conversion de nos pauvres infidèles!

Le même jour, les Pères Oscar et Willibald visitèrent leurs bourgades natales. Une réception pompeuse les y attendait : huttes paternelles rebâties à neuf et garnies de fleurs; chemins d'accès proprement astiqués et tout enguirlandés; compliments et cadeaux des chefs; marmites de victuailles fumantes et toutes prêtes à répondre à l'appétit des visiteurs toujours en éveil; bruyants et indispensables tambours : rien ne manquait.

L'heureuse conclusion de tout cela, c'est que, partout, de nombreux catéchumènes se font inscrire.

Puisse le concours de ces nouveaux ouvriers être fructueux pour l'extension et l'affermissement du règne de Dieu en ces régions infortunées qui ne connurent durant de longs siècles d'autre maître que l'ennemi de tout bien!





SCÈNES DE LA VIE DE MISSION

LA MÉDAILLE

Par le R. P. TRILLES

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT,
ANCIEN MISSIONNAIRE AU GABON

Cet émouvant épisode est signé d'un nom bien connu. Son auteur a, pendant de longues années, travaillé à l'évangélisation des Pahouins de l'Ogooué. Engagé volontaire dès le début de la guerre, blessé deux fois, il s'est fait remarquer si brillamment sur les champs de bataille que de magnifiques distinctions ont récompensé sa bravoure : trois citations à l'ordre de l'armée et la croix de la Légion d'honneur.

I

« — A droite ? »

« — Non, à gauche ! »

« — Vous n'y entendez rien ! c'est au milieu qu'il faut prendre ! »

Et en face des trois chemins, la caravane s'était arrêtée, missionnaire en tête, perplexe..... Où aller ?

Partis le matin pour nous rendre au populeux village d'Abal, avec l'avantage d'avoir une boussole et notre flair pour tout guide, nous étions tout simplement égarés.

A droite, à gauche ou au milieu ?

« — Allons, tirons la solution à la courte paille... ou plutôt, non, une idée me vient. »

Et, de ma poche, je sors une médaille, fidèle compagne de mes excursions. D'un côté, la Sainte Vierge, de l'autre saint Joseph, y montrent leur douce image.

« — Attention : à droite pour la Sainte Vierge ; à gauche pour saint Joseph ; au milieu pour un cas douteux. »

Je jette sur le sol la médaille. Elle virevolte, tourne et retourne, descend, et finalement, sur la mousse verte, s'incline et se couche : la Sainte Vierge a gagné.

« — En avant, à droite !... et du lest ! »



Deux heures après, devant nous, salués par nos cris joyeux, émergeaient, aux flancs d'une verdoyante colline, de gais bananiers, indices certains d'un village.

Hâtant le pas, nous entrions bientôt à... Abal ?

Eh bien, non, nous lui tournions le dos. Nous étions à Mfungu !

Il était trop tard pour rebrousser chemin. Tant pis pour nous.

II

Mfungu n'est pas une capitale, tant s'en faut !

Deux cases, d'un côté ; trois de l'autre. Une vieille femme et de la marmaille, un homme (absent pour le moment), un chien et trois poules, voilà, monuments, bêtes et gens, tout ce que l'on trouve à Mfungu, pour occuper le cadastre et les registres de l'état civil.

L'accueil fut cependant cordial... pour un pays sauvage. La vieille nous regarda de travers — et le chien aussi — mais sans nous mordre. Les poules se sauvèrent, grand train. Les enfants firent de même. Les cases restèrent là, heureusement ! mais elles se firent aussi sales que possible. Pas de chance !

Peu à peu, néanmoins, grâce à notre bonne mine (j'aime à le croire), la confiance revint. Un coin pour dormir fut déblayé. Un os amadoua le chien ; médailles et caresses eurent raison des enfants, et une pipe bien bourrée amena un sourire sur les lèvres d'Ethu, notre charmante, mais rebelle hôtesse. Elle nous offrit du feu et unealebasse ébréchée pour aller chercher de l'eau, et même une antique marmite pour cuire nos bananes.

Cinq minutes après, sur les tisons, la marmite aux bananes, dûment récurée, bouillait gaiement. Nous devisions avec les enfants, assis près du foyer, et la vieille nous écoutait, fumant béatement sa courte pipe, dont le fourneau usé et noirci témoignait de longs et glorieux états de service. Tel, retour des grandes guerres, un vétéran...



Le soir était venu.

Après un souper vite expédié, groupés autour des quelques tisons qui achevaient en ce monde leur fumeuse carrière, nous récitons doucement le Rosaire.

« *Ma shume we, Maria* (Je vous salue, Marie) »..., redisons-nous ensemble. Entre nos doigts glissaient tour à tour les grains du chapelet ; et dans un coin, accroupie, les coudes sur ses genoux, dodelinant sa tête chauve, la septuagénaire regardait, écoutait, le regard perdu dans le vague... *Ma shume we, Maria*.

III

Septuagénaire... oh ! oui, au moins. Pour sculpter à fond son visage osseux et parcheminé, blanchir ses cheveux, décharner ses membres, bien des jours avaient dû passer !

Lorsque nous eûmes fini d'épeler les syllabes bénies, soudain, se relevant toute tremblante, elle vint à nous.

Sa main osseuse se posa sur mon épaule :

« — *Ma shume we, Maria*, disais-tu tout à l'heure, n'est-ce pas ? *Ma shume we, Maria* ? »

« — Mais oui, grand'mère, connais-tu ces paroles ? Serais-tu par hasard chrétienne ? »



Elle ne comprit pas. Mais, désignant du doigt la médaille de mon chapelet :

« — Montre-moi ceci ! » dit-elle.

Elle la prit, la compara un instant avec un objet qu'elle venait d'arracher de son cou, puis brusquement :

« — Ah ! mon enfant, cria-t-elle, mon pauvre enfant ! »

Elle éclata en sanglots. Des spasmes convulsifs secouaient son vieux corps : « Ah ! mon enfant, mon pauvre enfant ! »

Et des larmes, de grosses larmes, ruisselaient sur ses joues, tombaient pressées, de ces larmes qui font mal à voir chez un vieillard : « Ah ! mon pauvre enfant ! » répétait-elle.

Je la laissai pleurer d'abord. Puis, discrètement, j'essayai de la consoler.



Peu à peu, elle se calma et réussit enfin, en l'entre-coupant de ses pleurs, à me faire le récit suivant :

« — Il y a vingt ans de cela, j'étais à cette même place, là, dans cette case. Mais, près de moi, il y avait mon fils, mon orgueil, ma joie, qui depuis longtemps m'avait quittée pour s'en aller au pays des Blancs. Il était revenu de la veille ; mais c'était pour mourir, et il était là, là, couché, près de moi, impuissante à retenir sa vie qui s'échappait. Il était là ; mais il était bien malade.

« — Mère, écoute, me dit-il alors, je vais mourir ; je vais m'en aller dans un pays que tu ne connais

« pas, bien loin. Mais, un jour, je veux, m'entends-tu ?
« je veux que tu viennes m'y rejoindre, et, cette fois,
« ce sera pour toujours. Au pays des Blancs, j'ai appris
« le chemin du pays où l'on vit toujours heureux, tou-
« jours ! Tu y viendras un jour avec moi. Je n'ai pas le
« temps de t'instruire ; mais prends cette médaille à
« mon cou. Tous les jours, tu la regarderas en disant :
« *Ma shume we, Maria !* Me le promets-tu ? »

« — Oui ! lui répondis-je... je te le promets. Mais
« *qui ça, Maria ?* »

« Et mon enfant me regarda avec de grands yeux fixes... oh ! je ne les oublierai jamais... il se dressa sur sa couche :

« — *Ma shume...* » murmura-t-il, et il retomba en arrière.

Il était mort ! Il était mort, mort en me regardant. C'était fini ! mon fils, mon fils unique... là, où tu es maintenant... Et tiens, la voilà, sa médaille qui a reçu son dernier souffle ! »



Elle s'arrêta quelques instants, puis continua :

« — Depuis vingt ans, il ne m'a pas quittée, ce dernier souvenir de mon fils... Lui, je l'ai enseveli là, derrière ma case ; il m'attend, et chaque jour, en souvenir de lui, oh ! bien des fois, j'ai redit ses dernières paroles : « *Ma shume we, Maria.* » Et, tout à l'heure, en vous écoutant, sur vos lèvres j'ai surpris les paroles de mon fils : *Ma shume we, Maria.* Je t'en prie, dis-moi, *qui ça, Maria ?* »

IV

L'explication ne se fit pas attendre.

Pendant de longues heures, elle écouta, ravie, croyante, mes explications sur les vérités, les ensei-

gnements, les espérances de notre foi. Ni elle, ni moi, n'avions sommeil !...

Enfin, nous primes un peu de repos.



Le lendemain matin, dans sa pauvre case, perdue au fond des bois, Jésus daigna descendre, et c'est de tout cœur qu'avec nous, une fois de plus, elle redit : « *Ma shume we, Maria.* »

Le soir venu, après l'avoir longuement préparée, je fis couler sur son front l'eau régénératrice.

En mémoire de sa miséricordieuse patronne, je lui donnai le nom de Marie. N'était-ce pas juste ?

Bien avant dans la nuit, nous l'entendîmes répéter, prosternée sur la tombe de son fils, les saintes paroles qui l'avaient sauvée...



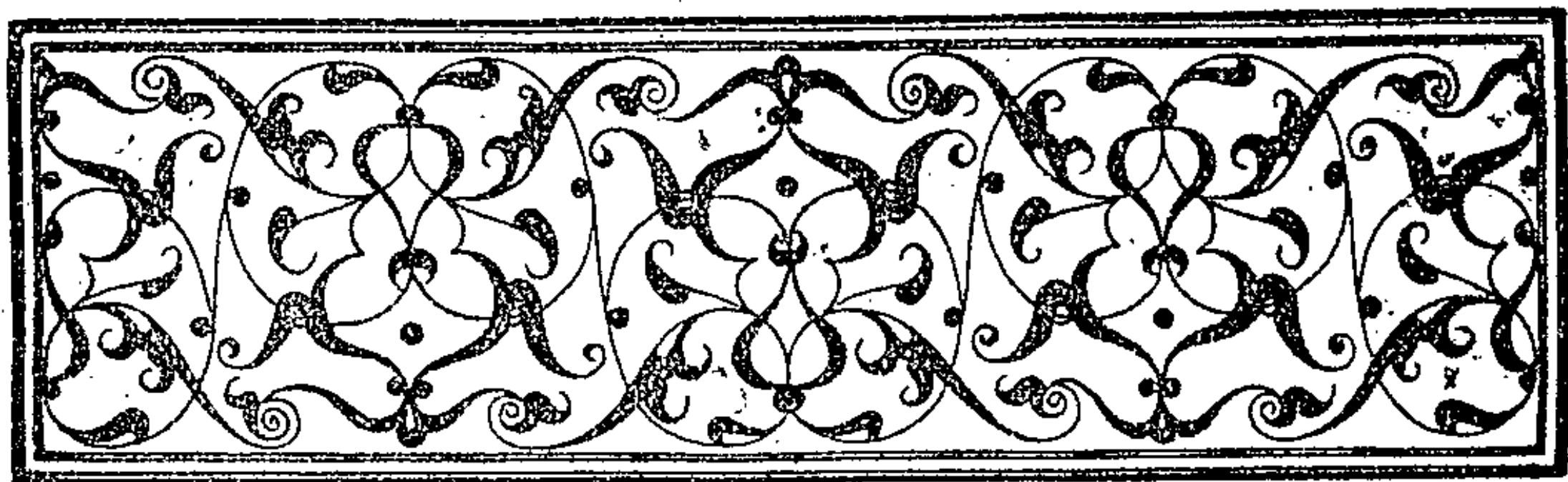
Et, quand vint le jour, silencieux, les catéchistes m'entraînèrent en dehors. Derrière la case, étendue sur la tombe de son enfant, déjà raide, mais un doux sourire sur les lèvres et serrant dans ses doigts la médaille bénie, Ethu dormait son dernier sommeil.

Elle s'en était allée, la pauvre vieille, dans toute la blancheur de son innocence baptismale et de son naïf amour. Elle s'en était allée là-haut, rejoindre le fils tant aimé et saluer pour l'éternité Celle à qui tant de fois, sans la connaître, elle avait dit et redit : « *Ma shume we, Maria.* »



Bonne vieille grand'maman, c'est pour vous conférer la grâce du baptême que, providentiellement, nous nous étions trompés de chemin.






CHEZ LES ZOULOUS

Nos associés savent que le Zoulouland est une des trois régions constituant le vicariat apostolique dont Mgr Delalle est évêque depuis quinze ans. Les autres sont la province de Natal et le district cafrarien du Cap. Cette immense circonscription, peuplée de deux millions et demi d'habitants, est évangélisée par les Oblats de Marie-Immaculée et l'un d'eux, particulièrement documenté sur les indigènes, va, dans les pages suivantes, exposer quelques-unes des aberrations et superstitions qui ont cours parmi eux et que l'apostolat catholique travaille et réussit à faire disparaître.

Lettre du R. P. J.-L. LE TEXIER

OBLAT DE MARIE-IMMACULÉE, MISSIONNAIRE AU NATAL

I. — Caractère des Zoulous.

ES Zoulous ne sont pas sauvages, ce sont des barbares. Nous n'avons pas affaire à une race usée qui tend à disparaître; elle est forte, féconde et pleine de vigueur.

Avant l'arrivée des Blancs dans le pays, la moralité de la jeunesse était sauvegardée, ou du moins préservée d'excès par une surveillance continuelle et des châtiements terribles pour les délinquants. La loi du respect

filial était observée. Le mensonge était rare et le vol inconnu.

Dans ses relations sociales, le Zoulou est bon, sympathique, compatissant, hospitalier. Ces natures incultes ont quelque chose de mâle et de noble.

Ces barbares ont été domptés par la force; néanmoins ils aiment toujours la liberté et ils gémissent sous le joug de l'esclavage: « Les Blancs nous ennuiant, nous font souffrir », disent-ils continuellement.

Autrefois, quand il était libre, le Zoulou aimait passionnément la chasse dans les forêts giboyeuses, dans les prairies. Son idéal était la guerre, et il savait conquérir la gloire au prix de l'effusion de son sang. Il chantait ses héros en des strophes épiques, où palpitait son âme belliqueuse et fière.



Ne pouvons-nous pas espérer que ces qualités humaines d'honnêteté, de loyauté, de bravoure et d'honneur se transformeront en belles vertus chrétiennes sous l'influence de l'Evangile? Et cette idolâtrie, ces superstitions, dont nous avons parlé, montrent que les Zoulous sont un peuple religieux.

Nous n'avons pas affaire à des païens opiniâtres. Nos 6 millions d'indigènes veulent se donner au christianisme. Les conversions seront solides, faciles et nombreuses. Les dernières statistiques publiées par Mgr Delalle, notre vaillant évêque, le prouvent éloquentement. Au Natal, nous avons plus de 2.000 conversions par an. C'est un beau chiffre. La moisson est mûre.

II. — Superstitions.

Chez un peuple aussi ignorant que les Zoulous, nous devons nous attendre à trouver les superstitions les plus variées, les plus étranges, les plus grossières et les plus ridicules. Leurs croyances religieuses ne sont

qu'un tissu d'absurdités. Privés de la vraie science et de la vraie foi, ils croient à tout, excepté à Dieu et à la vérité. Le résultat est que les Cafres ne craignent ni le mal, ni le péché. Néanmoins, leur imagination est pleine de craintes superstitieuses qui torturent le cœur et font de la vie une sorte de martyre. Ne sachant pas les propriétés réelles des éléments, ni leurs vertus médicinales, ils leur attribuent une efficacité chimérique.

Comme toutes les nations païennes, les Zoulous ont leurs augures. Entrons un peu dans les détails, et nous pourrons juger à quel point les intelligences ont été aveuglées et les cœurs pervertis.



Parmi les principaux augures, nous citerons le coq, le furet, les guêpes et les crabes, sans parler d'autres insectes et oiseaux de toute espèce. Le grillon annonce les chaleurs, tandis que l'apparition d'une salamandre prédit la pluie. La visite d'un certain serpent est un heureux présage. Une nuée de blattes, s'abattant dans l'intérieur d'une hutte, prédit la visite d'un parent ou d'un ami.

Voici, maintenant, une liste intéressante de pratiques superstitieuses :

Laissez-vous mordre la langue par un mille-pieds, qui se promène sur l'eau, et vous aurez le don de siffler à merveille. Quand vous vous êtes fait arracher une dent, portez-la dans un nid de fourmis, qu'une vache aura remué avec sa corne, et vous ne souffrirez plus de ce mal terrible. Voulez-vous trouver du travail et gagner les bonnes grâces des Européens? voici une bonne recette : Frottez-vous le corps avec la graisse d'un Blanc, faites-un peu de tatouage sur votre front et vous êtes sûr de réussir. Avez-vous peur de la foudre? Brûlez une peau de lapin, plantez un os dans l'intérieur de votre maison, et vous n'aurez plus rien à craindre.

Vos maris sont à la guerre et vous tremblez pour leur vie, vous n'avez qu'à prendre deux grosses pierres, à les battre l'une contre l'autre, et vous épouvanterez la mort, qui n'osera plus s'approcher de vos époux. Les vers qui dévorent le blé sont redoutables; mais, pour les tenir à l'écart, il suffit que les jeunes filles parcourent les champs ensemencés en chantant des paroles cabalistiques.



Par une crainte puérile de châtiments imaginaires, les Zoulous s'abstiennent d'une foule d'actions innocentes et légitimes. Le paganisme a ses abstinences et ses jeûnes, ses ascètes et ses martyrs. On se garde de prononcer certaines paroles, de regarder et de toucher certains objets, de manger des aliments défendus par une tradition stupide. Les fruits interdits sont nombreux, et les lois d'abstinence imposées par la coutume sont strictes et sévères. En vérité, il est plus commode de vivre en bon chrétien qu'en païen, et le joug de Satan est plus lourd que celui de Jésus-Christ.

III. — Médecins et guérisseurs.

Le Père Bryant, qui est aujourd'hui au Zouloulouland la plus haute autorité sur toutes les questions de langue, d'histoire et d'ethnologie, assure que tous les médecins et tous les guérisseurs du pays sont cousins germains. Il y a dans leur science beaucoup de charlatanisme.

Ces prétendus docteurs connaissent, sans doute, la propriété de certaines herbes et possèdent pour certaines maladies des remèdes efficaces. Le Gouvernement leur octroie des patentes et leur permet de vendre leurs médicaments. Mais leur science est si courte, leur diagnostic des différentes maladies si incertain et leur maladresse dans le dosage de leurs remèdes si manifeste, qu'ils perdent de plus en plus leur clientèle.

De fait, il n'est pas besoin de beaucoup de jugement et

de bon sens pour comprendre que des incisions sur la peau ne guériront pas une fracture de la jambe ou une entérite.



Ces charlatans ou demi-savants font plus de mal que de bien et tuent plus de malades qu'ils n'en guérissent. Il est probable que le Gouvernement qui les a tolérés jusqu'ici ne tardera pas à les supprimer. Personne ne s'en plaindra. En attendant, ils continuent, comme par le passé, à broyer leurs poudres, à confectionner leurs médicaments infects avec des graines, des écorces, des chairs et des graisses de toute sorte, et ils les appliquent par voie de fumigation, d'infusion, etc.

Nombre de gens les consultent et sont pleins de confiance dans leur pouvoir. On suit scrupuleusement leurs ordonnances et leurs prescriptions. Le voyageur, avant de se mettre en route, fera provision de certaines feuilles et racines d'arbres; le soldat, avant de partir pour la guerre, mettra à son cou l'amulette protectrice; les parents d'un nouveau-né auront soin, pour qu'il vive et grandisse, de le faire passer par la fumée d'un feu bénit, quelques jours après sa naissance; les cultivateurs feront des feux dans les champs, et cette fumée magique, à coup sûr, préservera la récolte.



Si la sécheresse est trop grande et la chaleur trop forte, les sacrifices, suivis d'un festin, où les épices magiques ne manquent pas, sont offerts aux dieux. On peut être assuré d'une pluie abondante. Foi de docteur cafre, ce sont là autant de moyens infaillibles d'obtenir une saison favorable et de voir les grandes corbeilles de jonc bien remplies de céréales pour l'hiver.



Concluons en disant qu'il y a, dans cette profession de médecin, surtout du charlatanisme et de l'escro-

querie, quelque légère connaissance de remèdes utiles et efficaces, une prétention généralement fausse et vaine à la science de la magie et de l'occultisme.

IV. — Fêtes et coutumes.

Toutes les nations ont des fêtes publiques, tous les peuples célèbrent les grands événements de la vie par des réjouissances ou des deuils solennels. Chez les païens, ces fêtes sont des bacchanales, la plupart du temps entachées de superstitions et d'immoralité. La vraie joie saine et pure, la paix du cœur douce et profonde, ne se trouvent que dans nos belles fêtes chrétiennes.



Un mot sur certains usages typiques de nos sauvages :

Les Zoulous n'ont ni *Almanach* ni *Calendrier* et ils ne connaissent pas la semaine de sept jours. C'est la lune qui divise le temps et qui dirige les travaux des champs. Aussi, tous les mois, sa fête est célébrée par un jour de repos.

On ne travaille pas non plus les jours de grêle et de tempête.

La fête du roi était jadis la principale fête de l'année. Elle avait lieu en décembre, qui est le printemps pour l'hémisphère sud. Tous les hommes libres se rendaient en grande tenue au kraal royal. L'officiant, dans cette fête solennelle, était le roi lui-même. Il commençait par se purifier et s'administrer des fortifiants magiques ; puis tout le monde chantait les louanges des dieux ancestraux. Le peuple renouvelait son serment de fidélité.

Alors le chef prenait solennellement une bouchée de fruits nouveaux et la rejetait dans la direction de ses ennemis visibles et invisibles. La saison était ainsi

ouverte ; il était permis de manger les fruits de la nouvelle année.



Les grands événements de la vie sont la naissance, la puberté, le mariage et la mort. Autour d'eux se groupent des cérémonies et des rites intéressants à étudier.

A l'époque du mariage, il y a entre les deux fiancés de nombreux échanges de politesses et de présents. Il faut travailler dur et longtemps pour gagner les 40 livres sterling (1.000 francs) en écus d'or ou en nature que coûte l'achat d'une femme.

La jeune fiancée, portant sur sa tête une corbeille d'épis de maïs, de melons et de bière, et sous son bras un paquet de cannes à sucre, s'en va, fière et joyeuse, faire sa première visite officielle au kraal de son futur. Son beau-père tue une chèvre en son honneur et ensuite tous ensemble prennent part à un repas de famille. Sa mère, à son tour, renouvelle ces politesses, reçoit la même hospitalité et les mêmes égards.

Les noces se font, comme partout, avec grande solennité. Les invités sont nombreux. On fait bombance ; les chants et les danses durent toute la journée et toute la nuit. Désormais, la jeune mariée devra, par respect, se couvrir la tête devant ses nouveaux parents, ses oncles et ses beaux-frères.



Les décès sont accompagnés de cérémonies nombreuses.

Le lendemain de la mort, on tue une bête pour nourrir tous les membres de la famille qui ont assisté aux funérailles. Ce n'est qu'après avoir pris part à ce banquet, saupoudré de médicaments magiques, que chacun est libre de retourner à ses occupations journalières.

Dans la maison du défunt, on garde le deuil pendant

un mois. Les enfants ne doivent pas chanter de chansons; les jeunes gens et les jeunes filles s'abstiennent d'aller aux noces; les parties de chasse sont défendues.

A la mort du roi ou du chef de la tribu, tous les hommes devaient autrefois faire acte de présence. Au petit jour, on chantait des hymnes de guerre et l'on s'acheminait au rendez-vous fixé. Au lever du soleil, chaque capitaine rassemblait sa troupe dans le grand enclos des bœufs et la faisait asseoir par terre. Alors, le premier dignitaire du royaume, debout près du prince héritier, entonnait d'une voix grave le chant national, puis un autre où étaient célébrées les prouesses de l'héritier présomptif.

Le premier intendant du royaume, après avoir rappelé les devoirs des sujets envers leurs chefs, présentait alors l'héritier du souverain défunt. Il était intronisé. C'est à lui que tous devaient désormais obéir.



Il faudrait toute une vie pour étudier complètement l'ethnologie des Cafres. La pratique de la circoncision et la loi du lévirat, qu'ils ont gardées, nous portent à conclure qu'ils ont connu les temps des patriarches et même de Moïse. Une étude approfondie de leurs traditions serait éminemment intéressante et instructive. Des savants la feront un jour et je suis persuadé qu'elle jettera un nouveau jour sur bien des questions de l'histoire des Hébreux et de la *Genèse*.





COMMENT SE FONDE UNE STATION EN NOUVELLE-GUINÉE

La lettre suivante, qui nous arrive de la plus grande des missions confiées à la Congrégation du Sacré-Cœur d'Issoudun, montre que les progrès du catholicisme parmi les Papous ne subissent pas d'interruption. Les missionnaires gagnent peu à peu du terrain et fondent de nouveaux postes d'où la foi rayonne de plus en plus dans l'intérieur de l'île immense.

Au dernier recensement, 6.000 catholiques et 3.000 catéchumènes étaient évangélisés par 24 prêtres, 21 Frères, 38 Sœurs, 15 catéchistes. 30 stations étaient pourvues d'églises et d'écoles; 78 villages étaient régulièrement visités et instruits.

Lettre du Frère PAUL

DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN

DEPUIS 1912, nous sommes fixés dans le grand district d'Ononghe, consacré à la Bienheureuse Jeanne d'Arc. Vive donc la Bienheureuse Patronne et Protectrice de ce nouveau peuple, perdu au cœur même de la Nouvelle-Guinée

et éparpillé sur les sommets et les pentes des montagnes ! Je veux vous parler aujourd'hui des travaux et des difficultés du début.



En compagnie des RR. PP. Clauser et Dubuy et d'une troupe de Canaques, je quittai Mafulu, où j'avais passé trois heureuses années. Le Père Clauser, connaissant à fond ce nouveau district, était l'introducteur.

Le voyage, à travers un pays très pittoresque, dura trois jours. Tantôt le chemin canaque côtoyait les précipices : nous n'avancions alors qu'avec une foule de précautions ; tantôt il zigzaguait au fond des vallées, dont nous passions les rivières en sautant de roche en roche ou sur le dos des indigènes ; tantôt il remontait à des altitudes variant de 4 à 8.000 pieds. Le soir, nous nous arrêtions dans un village : une *maréa* enfumée nous servait d'asile pour la nuit.

Enfin, nous arrivâmes aux premiers villages d'Ononghe.

L'accueil qui nous fut fait fut très satisfaisant. Quelques hommes, reconnaissant le Père Clauser, s'empresèrent de venir à notre rencontre, et nous souhaitèrent la bienvenue par des cris étourdissants.

Cependant, notre peau blanche semblait inspirer quelque crainte : des femmes et des enfants se sauvent à notre approche. Aux yeux de ces sauvages, qui n'ont eu jusqu'ici que très peu de relations avec les Blancs, nous étions des hommes extraordinaires, des hommes d'un tout autre monde et capables de tout.

Maintenant ils nous connaissent et savent qui nous sommes : *Deo a Mitsinari* (les Missionnaires du Bon Dieu). Nous leur avons dit que nous avons quitté notre famille et notre pays pour leur apprendre le *menamena* (la prière) et à travailler.

Nous sommes installés au centre de huit tribus qui forment une population d'au moins 6.000 habitants,

disséminés sur les différentes crêtes des montagnes. Nous en comptons à peu près 800 dans les six villages groupés autour de nous et dont le plus éloigné est à une demi-heure de marche. Bambins et bambines, espoir et avenir de la race, y fourmillent.



Le début de la nouvelle fondation a eu bien des difficultés et l'approvisionnement, fait à dos d'hommes et par de mauvais chemins, n'a pas été des moindres.

Malgré tout, avec la protection de la Bienheureuse Jeanne d'Arc et la grâce du Bon Dieu, nous nous sommes très bien tirés d'affaire, et maintenant la station est en pleine prospérité.

Elle est située à une altitude de 6.000 pieds, sur un plateau dominant toute la contrée; au fond de la vallée coule la Vanapa, dont le bruit tinte jour et nuit à nos oreilles. Elle comprend la maison d'habitation, la chapelle, la cuisine, l'école pour les enfants et la menuiserie; le tout fait en bois brut et recouvert de feuilles de pandanus.

Le Père Norin nous est arrivé après le retour du Père Clauser à Mafulu. Quelques solides gaillards nous prêtant main forte, nous avons défriché le terrain placé au-dessous des villages de Lolofi et de Kanname, jusqu'à une demi-heure de la station. En deux mois et demi, nous avons construit notre maison et une petite chapelle où, chaque matin, le Père Norin célèbre la sainte messe.



Le seul point noir, c'est que nous avons des voisins redoutables.

Un de nos élèves a été massacré dans la tribu de Juv-el-Oge, à huit heures de marche d'Ononghe. Quatre enfants, chargés de nos provisions, traversaient un des villages de la tribu lorsqu'ils furent attaqués et

l'un d'eux, Asi Imbado, fut percé de part en part par une lance, puis coupé en petits morceaux, tandis que les autres réussissaient à s'échapper. Dans son agonie le pauvre petit appelait le missionnaire à son aide. Hélas ! ce dernier était trop loin.



Il nous reste à faire un chemin de 60 kilomètres pour relier Ononghe à Mafulu et féliciter les caravanes. Prochainement, je m'occuperai du tracé, pour lequel quelques centaines d'indigènes nous seront nécessaires.

Je me porte bien et je me plais sur ces hauteurs. Le climat est sec et froid. Nous avons beaucoup de travail et peu de personnel. Daigne Jeanne d'Arc nous envoyer quelques bons Frères pour nous aider à tracer des routes, à bâtir des maisons et des chapelles, afin d'ouvrir le pays à l'évangélisation et à la civilisation !

Hélas ! un grand malheur est survenu à Ononghe depuis que le Frère Paul a écrit cette lettre. Au moment même où l'œuvre, fondée au prix de tant de sacrifices, commençait à donner de magnifiques résultats, une terrible épreuve l'a anéantie.

Des Canaques qui travaillaient dans leurs jardins, à une distance de trois quarts d'heure de la mission, ayant allumé un grand feu, le pays, entièrement couvert de roseaux, fut en peu de temps tout en flammes. L'immense incendie, poussé par le vent, dévora la résidence des Pères, l'école des enfants, la chapelle.

Les missionnaires pleurèrent ce jour-là. Mais leur confiance en la Providence était plus forte que leur douleur.

« — C'est quatre ans de travail perdu, s'écria le Frère Paul. Heureusement, c'est pour le Bon Dieu que nous accomplissons notre tâche. Il n'y a qu'à s'y remettre. »

Et tous s'y sont remis et la station Jeanne d'Arc est de nouveau debout... fondée une deuxième fois.



CHRONIQUE DE L'ŒUVRE

**Lettre de Mgr Hubert Otto, de la Congrégation
belge du Cœur Immaculé de Marie,
vicaire apostolique du Kan-sou septentrional**

Des confins extrêmes de la Chine septentrionale, nous arrivent ces lignes délicates que nous sommes heureux de publier.

Nous voilà en pleine moisson. Au chant du coq, nous entendons nos laboureurs s'appeler pour commencer leur rude labeur. Les machines agricoles sont inconnues dans ce pays de Confucius. Tout s'y fait à force de bras avec des instruments datant d'avant le déluge. A diverses heures de la journée, on voit s'acheminer vers les champs des porteurs de vivres pour ravitailler ceux qui peinent.



C'est bien là l'image de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Notre-Seigneur s'en est servi lui-même pour encourager les Apôtres : « Voyez, disait-il, ces moissons qui attendent la faucille. Priez le père de famille d'envoyer des ouvriers à son champ. »

Voilà le travail qui pousse les missionnaires vers tous les pays infidèles, en Chine, aux Indes, en Afrique, en Océanie.

L'Œuvre du Christ, c'est bien la définition de l'association de la Propagation de la Foi.



Tout homme baptisé devrait tenir à honneur d'être associé à cette institution bénie, et de même qu'il dit dans son *Pater* : « Que votre règne arrive ! » il devrait la patronner en lui versant exactement sa cotisation annuelle, dans laquelle, comme dans les cheveux de Samson, réside la force de l'Œuvre.



Née à Lyon et soutenue dans ses premiers débuts uniquement par l'obole d'humbles ouvrières, elle semble s'accli-

mater de préférence dans le cœur des pauvres, et préférer aux dons des Vanderbilt et des Rockefeller la cotisation de l'ouvrier et de l'indigent. Dans les libéralités qui lui sont faites, Notre-Seigneur aime à rencontrer l'alliage du sacrifice et de la charité. Levez les yeux sur la touchante image du premier Missionnaire à Betléem. Il y reçoit les dons des bergers. Voilà la douce pluie qui tombe sur la terre que Dieu veut rendre féconde, tandis que le déluge s'abat sur la semence que Dieu veut noyer.

Louis Veuillot a fait la remarque que les grands bienfaiteurs du Christ sont généralement des pauvres ou le sont devenus volontairement.

Témoin ce petit commerçant qui, après avoir, durant des années, cédé ses gains annuels à la Propagation de la Foi, s'en fut mourir à l'hôpital en instituant votre Œuvre son légataire universel.

Témoin encore cet ouvrier de Bruxelles arrivant à notre maison mère de Scheut avec sa femme un dimanche et déposant sur la table du parloir les épargnes de vingt ans. Et, quand on lui demanda son nom, il répondit : « J'apprends que vous fondez une Société de Missionnaires. Mes économies ne sauraient être mieux employées qu'en contributions à un but si louable. Quant à mon nom, Dieu le connaît. »



Que vos traditions donc se continuent ! Un ministère des finances représenté par deux Conseils centraux, sans autres publications que vos *Annales* et vos *Missions Catholiques* ; pour percepteurs, vos dizainiers ; pour but, l'entretien matériel des missionnaires et la construction des églises en pays païen avec le multiple outillage qu'elles exigent.

J'expliquais, il y a quelques jours, aux élèves de notre collège les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles et, pour les montrer en pratique, je développais l'action de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

« — C'est grâce à ces deux associations, leur disais-je, que vous avez votre chapelle, votre collège, vos chrétientés, vos hospices, vos orphelinats. L'obole des membres qui en font partie couvre les frais de la prédication et de l'instruction que vous recevez chaque jour pour le voyage des mis-

sionnaires et leur donne les moyens de faire le bien au milieu de vous. »



Sous différentes formes, ces œuvres nourricières de l'apostolat ont toujours existé, depuis les pieuses femmes qui accompagnaient Notre-Seigneur et les Apôtres dans leurs pérégrinations, les hébergeaient et leur procuraient le nécessaire.

Ami lecteur, ces œuvres existent encore aujourd'hui et vous en faites partie; soutenez-les sans défaillance malgré le malheur des temps. Ce sont elles qui fécondent toutes les autres œuvres chrétiennes.

Pensez aux missions lorsque vous voulez témoigner à Dieu votre gratitude pour quelque faveur extraordinaire.

Je lisais dernièrement, dans une gazette arrivée par hasard jusqu'au fond de notre Tartarie, le trait suivant : Un capitaine, en observation aux avant-postes du front de la Champagne, avait suspendu une image du Sacré-Cœur bien en face de ses yeux, sur le rebord du talus derrière lequel il se trouvait. L'artillerie ennemie faisait rage. Un obus arrive comme la foudre. L'explosion saccage la tranchée qui abritait le pieux officier. La sainte image est projetée au loin, mais intacte. Et lui, il est à moitié enseveli sous l'éboulement, mais sans une égratignure. En reconnaissance de cette préservation, sa famille fait aux Missions Etrangères un don de 100 francs.



NOUVELLES DES MISSIONS

Les catholiques dans l'Empire britannique.

On estime à 13 millions le nombre des catholiques de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des Colonies anglaises. Or, quelle est la place de ces 13 millions de catholiques, dans un empire de 400 millions d'habitants? On se les imagine volontiers submergés dans cette masse énorme et, à cause de leur petit nombre, presque incapables d'y jouer un rôle et d'exercer une influence sur les destinées du pays.

La vérité est autre. En fait, il faut considérer d'abord que l'Eglise catholique possède, dans une grande partie du Canada et dans l'île de Malte, une réelle prépondérance. Dans ces deux pays, elle est, comme en Espagne ou en Autriche, l'Eglise officielle de l'Etat. Elle tient, en Irlande, la première place et elle est loin de ne compter pour rien en Angleterre.

Il y a des catholiques dans toutes les assemblées anglaises. Au début de 1915, 33 catholiques avaient des pairies leur donnant le droit de siéger à la Chambre des lords : il y avait 86 députés catholiques à la Chambre des communes et 7 au Conseil privé du roi.

Les catholiques anglais n'ont pas peu contribué à la vie civique et politique de l'Empire britannique, au cours des dernières années. Ce n'est pas, certes, un témoignage méprisable de leur valeur politique que d'avoir fourni à leur pays, en un laps de temps relativement court, un vice-roi des Indes, un premier amiral, un premier juge, un président de Conseil colonial, plusieurs lords-maires de Londres et d'autres grandes cités, des ambassadeurs et des généraux distingués.

ASIE

L'évêque de Pékin reçu par le Président de la République chinoise.

Le dernier numéro des *Annales de la Congrégation de la Mission (Lazaristes)* donne les détails de l'audience ac-

cordée par son Excellence le président Foung-kou-tchang à Mgr Jarlin, qui, accompagné par M. Vanhersecke, vicaire général, et Planchet, procureur, était allé présenter ses félicitations, au nouveau chef de l'Etat. L'audience a eu le caractère des réceptions solennelles. Le Président, debout, ayant à sa droite le maréchal Yng-tchang et entouré de son escorte, a reçu les vénérables missionnaires avec une sympathique et respectueuse déférence.

AFRIQUE

L'esclavagisme à la Côte d'Ivoire.

Le R. P. Kernivinen, préfet apostolique de Korhogo écrit au R. P. Lebouvier, procureur des Missions Africaines de Lyon :

« Vous m'avez demandé s'il y a encore des esclaves en Afrique. Je puis vous répondre affirmativement pour la Côte d'Ivoire.

« Officiellement, l'esclavage est aboli et il est certain que les malheureux, encore en servage, qui s'adresseraient à l'administration pour faire rompre leurs chaînes, seraient immédiatement mis en liberté. Mais, soit ignorance, soit plutôt indifférence, ils restent dans leur situation.

« Des marabouts, des Sénégalais, des Soudanais surtout, venant du nord commercer sur la Côte, achètent des enfants dans les villages où ils passent. Quand je dis « achètent », je m'exprime mal. Les chefs noirs craignent terriblement les marabouts et leur donnent tout ce qu'ils exigent : riz, poules, enfants.

« La plupart de ces enfants, qu'ils soient cédés à d'autres propriétaires sur la Côte, ou qu'ils suivent leur maître dans ses pérégrinations, ne revoient plus leur village, ni leurs parents.

« Parfois, le marabout achète à beaux deniers l'enfant qu'il convoite. Quand il paie le « prix fort », cela peut monter à 40 ou 50 *doromés* (pièces de 5 francs), et même davantage. En d'autres circonstances, surtout à l'époque de l'impôt, il déboursa 30 ou 40 francs et peut-être moins.

« Le Noir est apathique et, s'il est nourri, s'il n'est pas

trop maltraité, ne désire point changer son sort. Il vit de la vie de son maître, mange à saalebasse et fait « salam » comme lui; il se trouve souvent plus heureux que dans son village, libre, mais obligé de peiner pour vivre.

« Aussi longtemps que les mahométans viendront commercer à la Côte (et hélas! ils deviennent de plus en plus nombreux, malgré le *veto* officiel), il y aura de vrais esclaves, pas très malheureux, il faut l'avouer, mais, en toute certitude, perdus pour la civilisation et surtout pour le christianisme... »

Une florissante mission congolaise.

Le R. P. Van Houtte, de la Congrégation belge du Cœur Immaculé de Marie, écrit d'Ibeke :

« Le chiffre total des chrétiens de ma mission est actuellement de 3.346, répartis entre 758 familles.

« Pour être admis au baptême, les catéchumènes doivent fréquenter régulièrement le catéchisme dans leur village pendant deux ans et demi et même ils passent les derniers mois de leur épreuve à la Mission; l'assistance aux offices divins, dont ils étaient nécessairement privés chez eux, leur donne une impression plus profonde de notre sainte religion.

« Quant aux baptêmes administrés à l'article de la mort, le chiffre en est très consolant. En somme, dans la région qui dépend de la mission d'Ibeke, et qui contient environ 70.000 habitants, très peu de païens s'en vont dans l'autre vie sans avoir reçu le sacrement régénérateur. Il est probable que, pour un certain nombre, ce passeport n'est pas toujours en due forme, tous n'ayant pas toutes les dispositions requises : la mentalité noire est si différente de la nôtre! mais la grâce de Dieu est infinie.

« Les fidèles qui habitent la Mission sont très fidèles à la communion fréquente. Mais ceux qui demeurent à plusieurs journées de distance (et c'est le plus grand nombre) ne peuvent, vu les difficultés de communications (manque d'embarcations, surtout), venir qu'aux principales fêtes. Nous y suppléons en visitant régulièrement les chrétientés éloignées... »

NÉCROLOGIE

Mgr Gramigna, capucin, évêque d'Allahabad (Hindoustan).

Nous avons le regret d'apprendre la mort de Mgr Petronio-Francesco Gramigna, évêque d'Allahabad, décédé le 18 décembre dernier, après une courte maladie.

Né à Castel Bolognese (diocèse d'Imola), le 13 décembre 1844, le vénéré défunt était entré à l'âge de dix-neuf ans dans la famille du patriarche d'Assise et il était parti pour les Indes au mois de mars 1871 : il comptait donc près d'un demi-siècle de vie apostolique.

D'abord vicaire général d'Allahabad, il fut chargé, au décès de Mgr Sinibaldi, de gouverner le diocèse. Elu évêque le 25 août 1904, il fut sacré le 18 octobre suivant.

Couvrant une superficie de 400.000 kilomètres carrés où vivent près de 50 millions d'habitants, le diocèse d'Allahabad offre cette particularité d'être le plus peuplé de tous les diocèses du monde. Depuis deux ans, pour l'aider à desservir cet immense domaine, Mgr Gramigna avait demandé au Saint-Siège et obtenu un coadjuteur en la personne de son compatriote, Mgr Poli, né à Casola le 13 septembre 1878.

R. P. Steeneman, supérieur de la mission d'Illi (Turkestan chinois).

Le R. P. Steeneman, qui était depuis de longues années à la tête de la mission d'Illi, est décédé le 20 février.

Né à Bois-le-Duc (Pays-Bas), le 5 février 1853, le R. P. Jean-Baptiste Steeneman avait été ordonné prêtre le 10 juin 1876. Admis au noviciat de Scheut-lez-Bruxelles le 4 mars 1878, il était parti le jour même pour les missions d'Asie.

La mission que dirigeait le regretté défunt comprend la plus vaste et la plus arriérée des dix-neuf provinces chinoises, le Sin-kiang (1.500.000 kilomètres carrés; 1 million d'habitants). Kouldja en est la ville principale.

Nous recommandons encore aux prières des missionnaires et de nos associés :

M. Alfred Louwyck, vicaire général de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité, décédé à Paris, le 17 février 1918.

Le R. P. Moyse, procureur général des missions des RR. PP. Capucins, décédé à Lyon, le 19 janvier 1918.

M. Hubert Mathon, directeur au séminaire des Missions Etrangères de Paris.

Le R. P. Mazoyer, de la Compagnie de Jésus.

Et les défunts et défuntés dont les noms suivent :

DIOCÈSE DE LYON. — R. P. Joseph de Rosière, S. J., fils du secrétaire général du Conseil central de Lyon de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, mort au champ d'honneur. — Frères Publius et Odobert, de l'Institut des Ecoles chrétiennes. — M. Pagnon. — M. l'abbé Paluy. — M. Soviche. — M. Essard. — M. Cornet. — M. le Dr Louis Géraud. — M. François Jost. — Mlle Yvonne Roux de Bézieux. — Mme veuve Millet. — Mlle Marie de la Batie. — Mme Vve Crozet. — Mlle Marie Giraud. — Mme Marc Assada.

DIOCÈSE DE PARIS. — Sœur Marie de Saint-Patrice Dunn et Sœur Marie du Saint-Sacrement Peacock, décédées au monastère de Notre-Dame de Charité à Chevilly. — M. Hébert Delsart, tombé au champ d'honneur.

Albi. — Mlle Louise Honlès.

Alger. — Sœur Saint-Paulin, des Sœurs Blanches.

Angers. — Mlle Joséphine Hardy.

Auch. — M. le vicaire général Somabère, directeur diocésain de l'Œuvre. — M. Campistron.

Autun. — M. le chanoine Ducret. — M. l'abbé Monneret.

Avignon. — Mlle Lucie Combe.

Bordeaux. — M. Georges Gillet.

Clermont. — Mme de Gans. — M. Georges Nohen.

Dijon. — M. Carrelet, de Loisy. — M. Maurice Tisserand.

Evreux. — Mlle Emilie Deschamps. — M. Chennevière.

Gap. — M. l'abbé Serre.

Grenoble. — M. le chanoine Royer, curé de Villeurbanne, insigne bienfaiteur de l'Œuvre. — Mme Tardy.

Lille. — M. Henri Forceville. — Mme Désiré Andouche.

Marseille. — M. Célestin Nicolas. — Mme Rathelot.

Mende. — M. le chanoine Faure. — MM. les abbés Balmès et Testud. — Mlle Roux.

Nancy. — M. Tisserant.

Rouen. — M. Paul Huré. — M. J.-M. Antoine, tombé au champ d'honneur.

Sées. — M. le chanoine Bisson. — Une bienfaitrice de Cerisy-Belle-Etoile.

Vannes. — M. Emile Dreano.

Viviers. — Mme E. de Mongolfier.

ANGLETERRE. — Frère Sandoz, S. J.

ETATS-UNIS. — Mme Bruno Lebel et Mme Léonard Parent, à Van Buren (Maine).

Le Gérant, TH. MOREL

SOMMAIRE DU NUMÉRO 539

TEXTES

LE NOUVEAU PRÉFET DE LA PROPAGANDE, SON ÉMINENCE LE CARDINAL VAN ROSSUM	162
HINDOUSTAN. — <i>Scènes de la vie de mission.</i> — Tous tes péchés confesseras..., par le R. P. ROSSILLON.	164
INDO-CHINE. — <i>Un pèlerinage annamite</i> , par M. LEMASLE	172
STANLEY FALLS (Congo belge). — <i>Le catholicisme dans le Centre africain</i> , par Mgr GRISON	180
NOUVELLE-GUINÉE. — <i>Singe-Pleureur, l'aîné de ma famille adoptive</i> , par le R. P. FASTRÉ	190
CHRONIQUE DE L'ŒUVRE.	200
NOUVELLES DES MISSIONS	201
NÉCROLOGIE.	206

Le nouveau Préfet de la Propagande

Son Eminence le Cardinal VAN ROSSUM

Le deuil ouvert par la mort de l'Eminentissime Serafini n'a duré qu'une semaine. Dès le 12 mars, un décret de Sa Sainteté le Pape Benoît XV donnait un chef à la Congrégation préposée au gouvernement des missions étrangères.

Le Saint Père a choisi pour successeur du défunt cardinal bénédictin le prince de l'Eglise qui représente dans le Sacré Collège l'ordre du Très Saint-Rédempteur, Son Eminence le cardinal Guillaume Van Rossum.



Le nouveau Préfet de la Propagande est Néerlandais de naissance et — touchante particularité à signaler — originaire de la ville où a été composée l'*Invitation de Jésus-Christ*. En effet, Zwolle, sa patrie, se glorifie de posséder le monastère qu'habita durant les soixante-quatre dernières années de sa vie le grand écrivain mystique Thomas a Kempis (1379-1471).

Né le 3 septembre 1854, le futur cardinal fit ses premières études au séminaire de Kuilenburg, près d'Utrecht; puis il entra au noviciat des Rédemptoristes de Ruremonde (16 juin 1873) et fut admis à la profession religieuse en 1874. Il suivit ensuite les cours de philosophie et de théologie du scolasticat de Wittem, reçut l'ordina-

tion sacerdotale en 1879 et passa les quinze années suivantes, soit comme professeur, soit comme recteur, dans les couvents liguoriens des pays bataves.

Appelé à Rome en 1895, élu consultant général de son Ordre, auteur d'ouvrages appréciés, il fut créé cardinal diacre par Sa Sainteté Pie X, le 27 novembre 1911.

Deux mois plus tard (19 janvier 1912), il était nommé membre de la Congrégation de la Propagande pour le rite latin et le rite oriental. Depuis plus de six ans, le cardinal Van Rossum a donc pris très activement part aux délibérations concernant les affaires des missions du monde entier. Le magistère suprême de l'apostolat ne pouvait échoir à de meilleures mains.

Son Eminence, jusque-là simple prêtre, a reçu la consécration épiscopale dans la Chapelle Sixtine, le 19 mai, saint jour de la Pentecôte, des mains de Sa Sainteté le Pape Benoît XV.



Nous nous faisons un devoir d'envoyer le respectueux tribut de nos hommages et de nos vœux au digne successeur des vénérés Préfets de la Propagande qui, depuis près d'un siècle, ont témoigné tant de paternelle bienveillance à notre Œuvre, LL. EE. les cardinaux Consalvi, Capellari (S. S. le pape Grégoire XVI), Frasoni, Barnabo, Franchi, Simeoni, Ledochowski, Gotti, Serafini, dont nous gardons pieusement le cher souvenir.



HINDOUSTAN

SCÈNES DE LA VIE DE MISSION

Tous tes péchés confesseras...

Par le R. P. ROSSILLON

DE LA CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES
DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES D'ANNECY, VICAIRE GÉNÉRAL
DE VIZAGAPATAM

Voici, peinte d'après nature et de main de maître, une scène singulièrement suggestive de la vie de mission en pays païen. Avec quelle vigueur elle fait ressortir, pour notre édification, l'héroïque esprit de sacrifice dont doivent être constamment animés les véritables ouvriers évangéliques ! Ceux surtout qui ont reçu en partage les sauvages régions courbées sous le joug de Satan depuis l'origine du Monde ont à dépenser une énergie, une patience, une résignation et une confiance en Dieu extraordinaires. Que de fois — comme dans l'épisode d'aujourd'hui — ne leur faut-il pas répéter la plainte douloureuse du pêcheur de Bethsaïde : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus !* (Depuis bien longtemps, nous travaillons sans rien prendre !)

I



UELLE chaleur ! soupira-t-il en arrivant.

Après s'être épongé copieusement — il était trempé de la tête aux pieds — il dénoua les bords de sa soutane fixés à la ceinture, suspendit son chapelet de liège à un bambou du toit, frappa cinq ou six fois du pied le sol pour secouer la poussière rouge collée à ses souliers, puis il se dirigea vers la porte d'où sortait un domestique tout heureux de le revoir.

« — N'est-il rien venu pour moi aujourd'hui ? interrogea-t-il.

« — Seulement ce petit billet... regardez. »

Le P. Alexis prit le carré de papier. Il contenait ce message :

Ce soir, à 9 heures, on vous attend pour le catéchisme au village de Salgan.

Le catéchiste, CHINAPA.



Après avoir froissé nerveusement le grimoire télougou entre ses doigts, le missionnaire se mit à arpenter sa chambre, se parlant tout bas : « Salgan... Salgan... là-bas au pied de la montagne... une heure de marche... par un sentier de purgatoire, hanté par le tigre... à 9 heures du soir... Vraiment, ces gens ne sont pas raisonnables... Dans l'état où je suis, n'ai-je pas droit à un peu de repos ? »

Ce droit, il semble bien, en effet, qu'il l'avait... Une campagne de quinze jours dans un village où, par une chaleur de 40 degrés, il s'était dépensé sans compter, l'avait épuisé.

Tout à l'heure, sur la route, alors que les vents chauds, de leurs lames de feu, lui coupaient la figure et que la poussière rouge lui séchait la gorge, il s'encou-

rageait en pensant qu'il allait trouver enfin un peu de fraîcheur et de repos dans l'intimité de sa modeste chambre. On a de ces hantises-là sous le feu de l'Orient :

... *Quis me gelidis in vallibus Hæmi*
Sistet !...



Ah ! bien oui ! Ce soir-là même, on l'invitait à reprendre sa lourde tâche. Aussi hésitait-il fortement, quand l'ange de son district lui versa dans l'âme une pelletée de charbons ardents, sous la forme des réflexions suivantes :

« — Te reposer?... Mais est-ce donc pour cela que tu as mis 12.000 kilomètres entre ta mère et toi?... Est-ce pour cela que tu t'es fiancé aux âmes païennes?... Ne les entends-tu pas pleurer dans les ténèbres et marcher à la mort éternelle ? Et tu pourrais te reposer, t'étendre sur une chaise à la brise du soir?... Va donc, galérien de l'amour divin ; laisse tes jambes se plaindre et ton cœur saigner, et cours au sacrifice !... Tu es le cierge vivant sur l'autel du Christ ; or, pour éclairer, le cierge doit nécessairement se consumer. »

Ce commentaire lui fut comme un coup de fouet dans la figure.

Il sentit soudainement en lui de nouveaux ressorts se tendre ; l'hésitation avait disparu.

« — Jean, appela-t-il d'un air décidé, je dois être à Salgan ce soir à 9 heures ; hâte-toi de servir le riz ! »

II

Au flanc d'une montagne, deux trainées de huttes grises s'écrasant les unes les autres, c'est Salgan.

La lune — œil de Dieu ouvert à l'horizon — jette sur toutes choses sa lumière bleuâtre.

Le long de la ruelle, les buffles attachés pour la nuit

mangent dans de larges paniers. De foyer à foyer, des voix d'enfants s'appellent les unes les autres, et des chiens aux oreilles droites et pointues, assis sur leur train de derrière, hurlent aux chacals.

A l'intérieur des maisons, après avoir pris leur bain — quelques gobelets d'eau versés sur les épaules et les pieds — les pères de famille ont mangé leur bouillie de millet dans les plats de terre ou de laiton que sont en train de rincer les ménagères.

Les braves femmes mangeront plus tard, les dernières, tandis que « leurs seigneurs », étendus sous les vérandas, traiteront les grands problèmes de la politique locale, tout en fumant leurs feuilles de tabac roulées en forme de cigares.



A peine ont-ils tiré quelques bouffées d'un goût très âcre qu'une mélodie d'accordéon caresse l'air de sa voix frêle.

Assis sous l'arbre antique, c'est le Père Alexis qui annonce sa venue.

Il commence par les *Souvenirs du peuple* :

— Il s'est assis là, grand'mère,
Grand'mère, il s'est assis là !

Puis, c'est la série des cantiques de Noël et du mois de mai.

Par cette nuit claire, le brave Père Alexis chante et joue comme s'il avait tout le bleu du ciel dans l'âme... Il y met du brio.

En un clin d'œil, le village entier est autour de lui. C'est si merveilleux de voir ce « petit ventre en cuir » débiter tant de chansons !



Lorsque l'auditoire est au complet, l'accordéon est déposé.

« — Ce soir, le catéchisme est pour les hommes au-dessus de quarante ans, s'écrie le missionnaire; que les autres se retirent! »

L'ordre est exécuté — un peu à contre-cœur, il y aura encore de l'accordéon peut-être. — Seule, la *vieille garde* prend position.

Pauvres vieux païens! depuis que Dieu les aime et que les missionnaires essayent de les convertir, en ont-ils fait verser de la sueur et pratiquer de la patience! Ils sont tellement imprégnés de paganisme qu'il semble impossible de les purifier complètement.

Ils l'avouent eux-mêmes en riant :

« — Père, à quoi bon! frottez tant que vous voudrez un bidon de pétrole, il sentira toujours le pétrole. »

Et puis, il est si difficile de les avoir! Le seul moment favorable pour les catéchiser est précisément celui de « la politique au coin du feu », le soir, de 9 heures à minuit.

III

Cette année-ci, les vieux de Salgan, pour la première fois, doivent se confesser, et c'est un travail d'Hercule que de les préparer.

« — Père, ça ne vient pas! » disent-ils sans cesse.

Et ça ne vient toujours pas fort, vous allez en juger.

« — Bimandora, voyons, lève-toi! » commande le Père.

Sa toile sur l'épaule, un gros diable, passablement charbonné, se met lourdement sur ses pieds.

« — Qu'est-ce que j'ai dit la dernière fois?

« — *Swami* (Père), vous avez certainement bien parlé...

« — Oui, mais enfin sur quoi ai-je prêché? »

Bimandora regarde autour de lui. Il sourit comme pour dire : que le tigre me mange si je le sais!

« — Toi, Chinandora, t'en souviens-tu?

« — Comment le pourrais-je, *swami*? les temps sont si mauvais, les impôts sont si lourds...

« — Allons, c'est encore Sivandora qui va vous le rappeler.

« — *Swami*, quand vous parlez, vous parlez très bien; c'est tout ce que je puis retenir. Quand j'ai beaucoup travaillé, ma tête ressemble à un coco vide.

« — Je ne le vois que trop, hélas! »

Trois, quatre, cinq autres sont ainsi interrogés sans plus de résultat.

« — Asseyez-vous tous! finit par dire le Père Alexis, je m'aperçois que vous faites comme les vieux manguiers; vous vous évidez à mesure que vous vieillissez.

« — *Han! han!* (branlement de tête général d'approbation).

« — Allons, écoutez-moi bien, je m'en vais reprendre. »

Et pour la vingtième fois le missionnaire se met à expliquer le sacrement de pénitence.



En soi, l'idée du pardon des péchés n'est pas neuve pour les Hindous; elle leur est même familière.

C'est une chose surprenante que le paganisme brahmanique ait songé à calmer les consciences par des pratiques purificatrices sans nombre. On retrouve l'innocence en se baignant dans les rivières sacrées — il y en a sept — dans les étangs de certains temples, dans la mer au temps des éclipses. Certaines oraisons jaculatoires, des noms de divinités répétés à satiété, produisent le même effet. La crémation elle-même n'est, en somme, dans leur esprit que le dernier sacrifice expiatoire, le passage par le feu avant d'entrer dans l'autre monde... Pratiques purement extérieures que l'esprit ne vivifie point et où la contrition ne joue aucun rôle. Elles opèrent à la manière d'un charme

sans que la divinité ait à intervenir parce que la faute n'est que la transgression d'une observance légale, d'une loi de la caste instituée par les ancêtres.



Avant tout, le Père Alexis s'efforce donc de donner à ces natures frustes une idée exacte du péché, de leur refaire la conscience, pour en venir au baptême et à la pénitence, les deux grands moyens établis par le Sauveur pour purifier les âmes.

Vingt fois, il rebrasse les mêmes idées, en les illuminant, en les vivifiant au moyen de comparaisons variées.

Puis, il interroge à nouveau ses auditeurs pour les empêcher de trop bâiller et de s'endormir.

« — Avez-vous compris cette fois?

« — *Chitam, swami* (votre volonté, Père).

« — Samedi, vous vous confesserez comme il faut?

« — *Han! han!* (branlement général de tête, de gauche à droite).

« — Le catéchiste, d'ailleurs, vous aidera à faire une bonne préparation; vous n'aurez qu'à suivre ses avis. Mais surtout, surtout, vous n'aurez pas peur...

« — Comment aurions-nous peur! n'êtes-vous pas notre père et notre mère? assure l'un d'eux.

« — ... et vous n'oublierez aucun de vos péchés. Quand on a avalé dix cobras, combien faut-il en cracher pour ne pas en mourir?

« — Mais dix, Père, c'est évident. Un seul ne suffit-il pas pour tuer un homme?

« — Très bien! je vois que vous avez enfin saisi. Je ne croirai plus désormais que le diable vous a volé votre mémoire. »

Rire général, claquements de langue d'approbation. Le Père continue :

« — Maintenant, mes enfants, il se fait tard. La grande ombre qui se projette là-bas au coin du val nous dit

que c'est 11 heures; il faut donc que je rentre. A samedi, je vous attends tous pour votre confession.

« — Nous viendrons tous! » promet le chef.

Tout le groupe s'est levé, on se salue mutuellement.

« — Bonsoir, Père, allez vite, la lune va « mourir »

« — Bonsoir, mes enfants!... que Dieu vous bénisse! »

IV

La lune allait mourir, en effet. Son coucher se faisait derrière un amoncellement de nuages blancs dont elle ourlait les bords de guipures merveilleuses.

Le Père hâta le pas afin de n'être pas surpris par les ténèbres aimées des fauves. L'air était sillonné de lucioles qui dardaient dans la nuit leurs petits éclairs, images de ces pauvres âmes qui, un instant, se meuvent dans la lumière pour retomber incessamment dans l'obscurité.



Le Père Alexis ne se faisait pas illusion sur la première confession de la *vieille garde* de Salgan.

Dix ans d'expérience lui ont appris qu'on ne descend pas impunément de quarante générations païennes.

« — Mon Dieu, pria-t-il en se couchant sur son lit de camp, mon Dieu, vous trouverez quand même une place dans vos miséricordes pour mes pauvres vieux. Après tout, ils sont moins coupables que les chrétiens saturés de vos bienfaits qui vous rejettent... »

V

Nous sommes au samedi soir.

Assise près de la porte de la chapelle, la phalange héroïque est au complet. Après un examen de conscience, le catéchiste a fait réciter l'acte de contrition.

Auprès de l'autel, le Père Alexis est assis derrière la planche trouée qui lui sert de confessionnal. Il attend que ses grands enfants se présentent. Il demande à Dieu de leur donner du courage, car il sent que ce sera dur à démarrer... C'est si dur que rien ne bouge.

« — Vous pouvez venir; c'est le moment! » invite de loin le confesseur.

Toujours rien. Cependant si... on s'agite, on chuchote, sans se lever bien entendu.

Dix minutes se passent.

« — Le diable les a repris, » pense le Père.

Il se lève et va vers le groupe de héros.

« — Qu'y a-t-il donc, mes enfants? »

Timidement, le plus brave répond pour les autres :

« — Père, ne vous fâchez pas; mais nous voulons nous confesser tous en bloc...

« — Tous en bloc? trente à la fois?

« — Oui, Père...

« — Mais non, c'est l'un après l'autre qu'il faut venir.

« — Cela ne nous est pas possible.

« — Pourquoi donc?

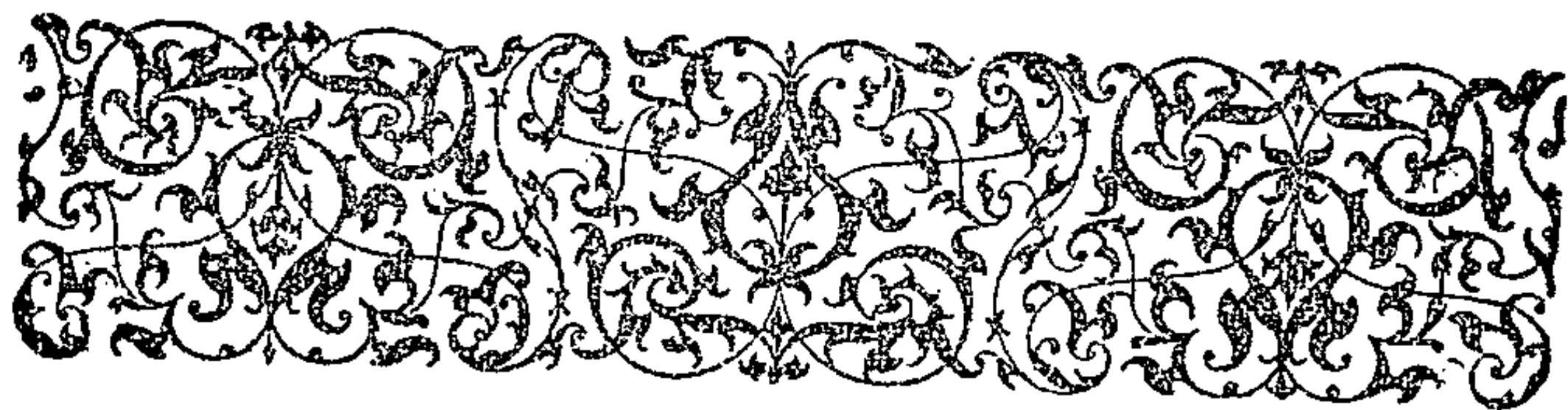
« — Parce que nous avons peur!... »



Le grand mot était lâché. Et de fait, ce soir-là, il n'y eut pas moyen de faire marcher la *vieille garde*.

Le Père Alexis dut tout bonnement reprendre une fois encore ses explications sous le banyan antique. Il le fit sans se fâcher. Est-ce leur faute, à ces pauvres vicieux, si le démon du paganisme a planté profondément ses ongles dans leurs âmes?

Le Père ne se fâcha point; mais il se rappela la parole d'un missionnaire expérimenté du sud de l'Inde : « Pour les vieux, voici ma tactique : je m'arc-boute de toutes mes forces contre la porte de l'enfer pour l'empêcher de s'ouvrir et je les pousse en purgatoire. »



INDO-CHINE

UN PÈLERINAGE ANNAMITE

Même parmi nos meilleurs associés, certains, parfois, sont tentés de croire que les populations arrachées au paganisme par les missionnaires n'ont qu'une apparence de religion, qu'un christianisme de façade et tout superficiel. Lisez les pages suivantes et vous serez détrompés : vous verrez quelle profonde et solide piété anime les fidèles que le zèle des apôtres du séminaire parisien de la rue du Bac a recrutés sur les plages lointaines de l'Extrême Sud-Est asiatique plongées depuis deux mille ans dans les ténèbres du bouddhisme. Trouve-t-on plus de ferveur et un plus admirable esprit de foi parmi les pèlerins des célèbres sanctuaires marials de France et d'Italie !

Lettre de M. LEMASLE

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE
EN COCHINCHINE SEPTENTRIONALE

Un des plus célèbres pèlerinages de l'Indo-Chine est celui de La Vang.
La Vang est un petit hameau, situé à quelques kilomètres de Quâng-Tri, au pied des premiers contreforts de la chaîne de montagnes qui sépare

l'Annam du Laos. Le sol est loin d'être fertile; les 150 habitants ne sont guère favorisés des dons de la fortune. Ils vivent tant bien que mal de quelques lopins de rizières médiocres et des produits de la forêt. Mais ce sont d'excellents chrétiens.

Ils ont été constitués les gardiens de l'illustre sanctuaire dédié à Notre-Dame Auxiliatrice. A La Vang, la Sainte Vierge est tout à fait chez elle. Elle y reçoit chaque année les hommages, les prières, les confidences de milliers de pèlerins; elle y prodigue ses bienfaits.



Quelles sont les origines du pèlerinage à Notre-Dame de La Vang, si populaire aujourd'hui en Annam?

Le Père Trang, prêtre indigène de la Mission et fervent propagateur de cette dévotion, les expose dans une charmante poésie, dont voici la traduction faite par un grand mandarin chrétien, qui occupait il y a dix ans une haute situation à la Cour d'Annam.

Salut, ô mère de Dieu, vous dont les regards se sont abaissés avec amour sur l'Annam en ce siècle de calamités, vous avez choisi La Vang au sol montagneux pour répandre à flots vos bienfaits sur nos populations.

Jadis, au temps des persécutions, les chrétiens de Quáng-Tri ont imploré votre assistance et crié vers vous. Sous le poids de l'inquiétude qui les accablait, ils abandonnaient leurs foyers et se réfugiaient à La Vang. Le jour les voyait peiner pour assurer leur subsistance; la nuit les trouvait réunis pour vous invoquer, ô céleste Mère des miséricordes.

La tradition rapporte qu'une nuit, ô merveille! vous apparûtes sous un décor imposant et majestueux.

A vos côtés se tenaient à genoux deux enfants dont le visage brillait d'une beauté comparable à celle des anges. Pour leur faire connaître votre puissance, vous leur dites :

« Mes enfants, j'exauce aujourd'hui vos vœux; désormais que tous ceux qui sont accablés par les tribulations viennent me prier et ils en seront délivrés. »

On rapporte encore qu'au temps où l'église de La Vang

n'était qu'une pauvre et simple paillette, dénuée de tout, une marchande d'étoffes s'entendit appeler un jour par une belle Dame qui lui acheta tous ses tissus pour en orner l'autel de l'église et disparut sans laisser de trace.

Tout le monde attribua ce fait miraculeux à la bonté de Notre-Dame.

Autre fait extraordinaire : une femme atteinte d'une si grave maladie que les médecins renonçaient à la soigner pria son mari d'aller à La Vang implorer la divine Mère pour en obtenir sa guérison. Après avoir prié la Sainte Vierge, le mari arracha quelques herbes autour du modeste sanctuaire et en composa une potion que but la mourante en invoquant avec de grands sentiments de foi Notre-Dame Auxiliatrice et elle se trouva complètement guérie.

La renommée de ces faits s'est perpétuée jusqu'à nos jours pour attester la puissance de Marie. Tous ceux qui ont en elle une confiance inébranlable sont exaucés. Elle console les affligés, délivre les malheureux de leurs tribulations, comble les vœux de ceux qui l'invoquent, rend la santé aux infirmes. Aussi, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, s'empresse-t-on de venir la prier dans son sanctuaire.

Les autorités ecclésiastiques, voyant l'efficacité de sa protection, ont institué à La Vang un pèlerinage qui est devenu célèbre. Son église en briques, superbement ornée, est fréquentée par des milliers de pèlerins.

Grâce vous soient rendues, ô Mère très miséricordieuse ! Vous êtes une source de félicité pour tous ceux qui vous honorent. Du haut de votre trône glorieux vous répandez chaque jour avec effusion vos bienfaits salutaires aux corps et aux âmes. Accueillez, ô Mère, ces soupirs de votre pauvre enfant ; ne dédaignez pas son ignorance, sa misère. Servez-lui de guide, activez ses progrès dans la voie de la vertu, afin qu'il puisse chanter vos louanges au séjour des Bienheureux.



Les faits relatés ci-dessus ont-ils réellement donné naissance au culte de Notre-Dame de La Vang ? Je n'oserais me prononcer d'une façon catégorique. Mais un fait indiscutable c'est que, dès le commencement du

xix^e siècle, et peut-être même à la fin du xviii^e, la Sainte Vierge était honorée, spécialement à La Vang.

Sous le pontificat de Mgr La Bartette, qui avait établi sa résidence à Cô-Vuu, village catholique auquel est rattaché le hameau de La Vang, et qui y mourut le 6 août 1823, après avoir gouverné les missions de Cochinchine, d'abord comme coadjuteur du grand évêque d'Adran, Pigneau de Béhaine (de 1792 à 1799), puis comme vicaire apostolique (de 1799 à 1823), les chrétiens de Cô-Vuu allaient souvent prier la Madone de La Vang. Des personnes âgées et dignes de foi me l'ont affirmé en s'appuyant sur les témoignages de leurs parents, voire même de leurs aïeux. Est-ce à cette époque qu'il faudrait faire remonter les faits rapportés plus haut? On n'a pu me renseigner à ce sujet.

Une chose certaine, c'est que, à l'instigation de mes vénérés prédécesseurs à Cô-Vuu comme chefs de district du Dinh Cát et curés de la paroisse dans laquelle est compris La Vang, les Pères Patissier, Bonnaud, Bonin et Cadière, le culte de Notre-Dame de La Vang se développa rapidement et aujourd'hui il dépasse les limites du vicariat apostolique de la Cochinchine septentrionale.



Chaque année, dans les premiers jours du premier mois, a lieu une procession à laquelle sont spécialement conviées toutes les chrétientés du Dinh Cát, mais qui attire aussi de nombreux fidèles des autres districts de la Mission.

De temps en temps, une paroisse, une communauté, viennent également en pèlerinage à La Vang. Presque toutes les semaines, de pieux pèlerins viennent offrir leurs vœux et leurs prières à la bonne Mère. J'en ai rencontré qui n'avaient pas reculé devant les fatigues d'un voyage de plusieurs centaines de kilomètres, pour la remercier, à La Vang même, d'une grâce insigne attri-

buée à son intercession ou lui demander une faveur.

Toutes ces manifestations d'affectueuse confiance réjouissent son cœur; mais, sans doute, celles qui ont lieu à l'occasion du grand pèlerinage triennal lui sont plus agréables encore.



Ecoutez ce qu'en dit le Père Càn, professeur au petit séminaire d'An-Ninh, témoin des fêtes splendides du dernier qui a eu lieu.

« Bien des fois, écrit-il, j'ai assisté au grand pèlerinage; mais je n'y ai jamais vu une foule aussi nombreuse qu'en 1917. Depuis le 20 août jusqu'au 22, les chemins conduisant à Vang étaient continuellement remplis de piétons, les cours d'eau sillonnés par de nombreux *sampans*, les trains littéralement bondés.

« Ce n'étaient pas seulement des gens habitant tout près du sanctuaire béni qui s'y rendaient, mais des pèlerins qui avaient à faire à pied trois à quatre jours de voyage. Ils n'avaient pas redouté les fatigues d'une aussi longue distance à parcourir. Munis d'une boule de riz et de quelques poissons salés, ils s'étaient mis en route. Pourvu qu'ils puissent arriver à l'église de Notre-Dame, ils seront au comble de leurs vœux. Ils n'y trouveront pas facilement où s'abriter; peut-être, durant la nuit, n'auront-ils que la terre nue pour couchette et la voûte du ciel pour hôtellerie. Mais peu importe : ils seront si heureux d'être auprès de leur Mère!

« L'église est assez vaste. De plus, pour la circonstance, on l'a allongée en ajoutant au portail un immense hangar. Mais comme tout cela est insuffisant pour contenir les multitudes accourues de tous côtés! Du 20 au 22 août, La Vang avait l'aspect d'une grande ville et, si l'on écoutait les conversations, à l'accent particulier des divers interlocuteurs, on s'apercevait que, dans cette foule pieuse, la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin étaient représentés.

« Le sanctuaire était superbement décoré, l'autel brillamment illuminé et jour et nuit entouré de fidèles. Mais, comme ils ne pouvaient tous pénétrer dans le lieu saint, un grand nombre formaient des groupes tout autour : ici, l'on récitait le chapelet, là on chantait des cantiques ; bref, incessamment on entendait le gracieux salut de l'Ange à Marie.

« Depuis l'aurore jusqu'à une heure avancée de la nuit, les confessionaux étaient assiégés, car chacun voulait communier.

« C'est surtout le 22 août que le spectacle fut particulièrement touchant.

« Les chrétientés qui devaient assister à la procession s'étaient réunis à Cô-Vuu dans la soirée du 21.

« Le 22, dès l'aurore, le son de la cloche et le roulement du tambour de l'église de Cô-Vuu donnent le signal du départ. Chaque paroisse s'avance en bon ordre, avec ses oriflammes qui volent au vent. Celle de Cô-Vuu, à qui est réservé l'honneur de porter la statue de Notre-Dame jusqu'à La Vang, ferme la marche.

« Vers 6 heures et demie, la procession arrive au passage à niveau de la ligne du chemin de fer. Juste à ce moment, le train spécial arrive de Hué avec vingt et un wagons transportant deux mille pèlerins. Quarante minutes plus tard, un autre convoi, le train régulier, amène encore des recrues qui se joignent à la pieuse assistance. Quel spectacle magnifique ! Du haut des collines, on aperçoit la procession se dérouler sur une longueur de 4 kilomètres. Voici les missionnaires et les prêtres indigènes au nombre de cinquante ; voilà les élèves des deux séminaires de la Mission, puis les religieuses, puis la foule des jeunes gens, des jeunes filles, des grandes personnes et des enfants marchant sur deux rangs dans un ordre parfait. Environ dix mille individus prennent part à la cérémonie. Les fidèles restés à La Vang et les païens venus en curieux jouir du spectacle ne sont pas moins nombreux.

« Mgr Allys, le ministre de l'Intérieur Nguyễn Lueu-Bâi, les deux grands mandarins civils et le grand mandarin militaire de Quảng-Tri sont présents.

« A 8 heures et demie, la statue arrive aux abords de La Vang et, lorsqu'elle est déposée sous le hangar, la foule se précipite afin de pouvoir contempler Celle qu'on n'invoque jamais en vain. Mais la grande majorité des pèlerins est obligée d'attendre au dehors avant de pouvoir entrer eux-mêmes.

« A 9 heures, on chante la messe solennelle de l'Octave de l'Assomption, puis Mgr Allys donne la bénédiction du Saint Sacrement.

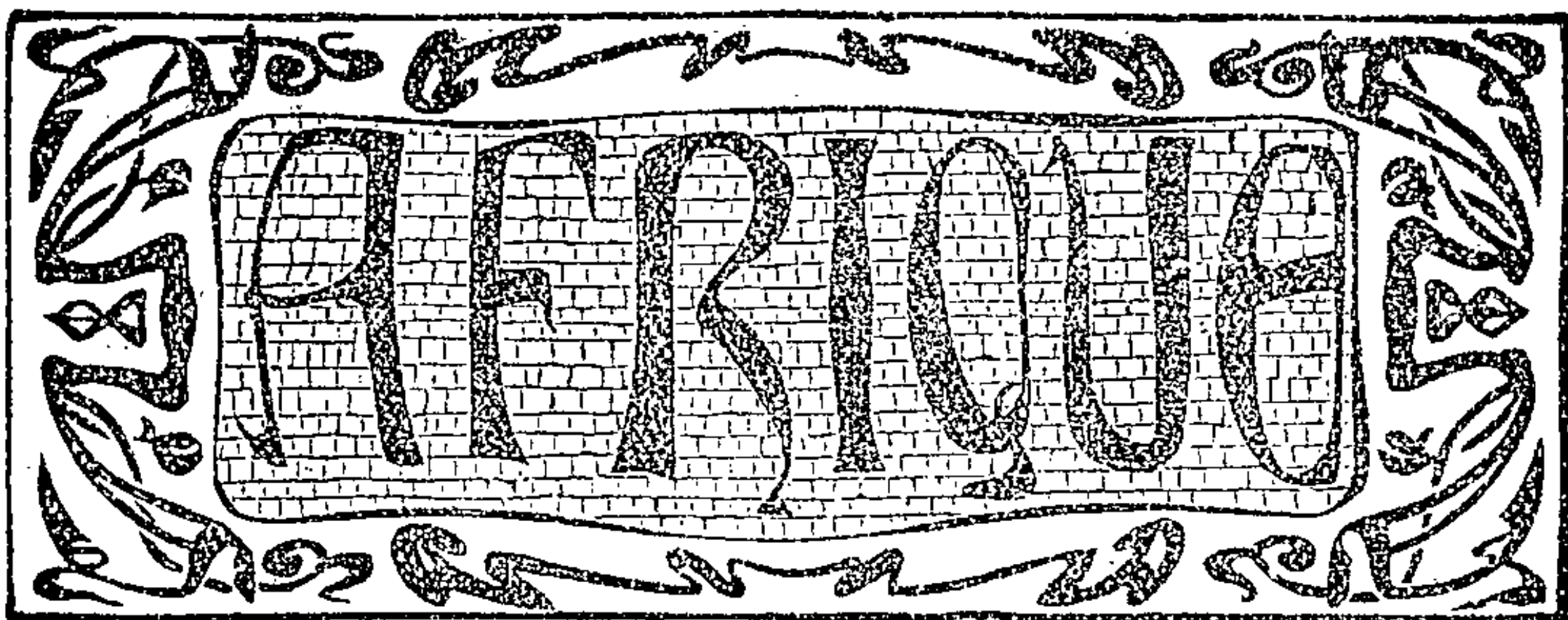
« Les pèlerins se retirent peu à peu. Les uns s'en retournent en pousse-pousse, d'autres à cheval; mais combien de milliers doivent s'en aller à pied, par la grosse chaleur de midi ! Qu'importe ? Tous les cœurs sont remplis de consolations. »



Chers associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, en composant cet article, mon but a été de vous édifier sur la dévotion de nos chrétiens, et même des païens, envers la Madone. Puissé-je avoir réussi à vous intéresser et provoquer ainsi de votre part de ferventes actions de grâces à notre bonne Mère !

Maintenant, il me reste encore à formuler un vœu et une demande. Que Notre-Dame de La Vang bénisse vos familles, qu'elle soit la consolatrice de vos peines et de vos afflictions, qu'elle entretienne sans cesse votre zèle pour la propagation de notre sainte religion ! En retour de ce souhait, accordez-moi l'aumône d'une prière ; aidez-moi ainsi à travailler à la grande œuvre qui, depuis longtemps déjà, absorbe toute ma vie.

Notre-Dame de La Vang, priez pour nous !



STANLEY-FALLS (Congo belge)

LE CATHOLICISME

Au centre du Noir Continent

La mission Saint-Gabriel, d'où provient l'intéressante communication que l'on va lire, est l'une des chrétientés les plus avancées au cœur de l'immense et massif pays de Cham. Elle est située près de Stanleyville, c'est-à-dire presque à l'endroit où le fleuve Congo, remontant vers le nord, coupe pour la première fois la ligne équatoriale. C'est la résidence épiscopale d'un vicariat apostolique, érigé le 10 mars 1908, et qui s'étend sur un territoire grand comme la moitié de la France, les Stanley-Falls, dont Mgr Gabriel Grison (des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin) est évêque. Le vénéré prélat va nous exposer brièvement quelques-unes des péripéties de sa dernière tournée apostolique et l'état satisfaisant de ses œuvres.

Lettre de Mgr Gabriel GRISON

VICAIRE APOSTOLIQUE DES STANLEY-FALLS

A MM. LES PRÉSIDENTS ET MEMBRES DES CONSEILS CENTRAUX
DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Saint-Gabriel, le 30 août 1917.

Je n'ai pas reçu, cette année, les lettres que vous avez coutume de m'envoyer et cela n'est pas étonnant dans les circonstances malheureuses où nous nous trouvons. Mais je sais qu'en novembre vous avez remis à notre Procureur général, le R. P. Dessons, la somme de 10.046 fr. 50 et en plus 2.400 francs au mois de janvier, tout cela, sans compter les intentions de messes que nous avons reçues de votre Comité de New-York et dont j'ai accusé réception chaque fois à Mgr Freri.

Comment vous exprimer ma reconnaissance et n'est-ce pas un vrai miracle de la Providence que vous puissiez nous donner un si grand secours au milieu de l'épouvantable cataclysme qui ébranle le monde?



Toutes nos stations sont en souffrance faute de personnel. Les missionnaires restés à leur poste sont surchargés, fatigués et quelques-uns épuisés. Malgré tout, nous avons conservé tous nos centres d'apostolat et les résultats obtenus sont bons, étant donné les difficultés de la situation présente.

Le Gouvernement français ayant consenti à me rendre l'un de nos trois missionnaires mobilisés, j'ai pu visiter une grande partie de mon vicariat.



Je me suis mis en route au mois d'octobre et je suis

rentré à la mission Saint-Gabriel dans les derniers jours de mars pour les cérémonies de la Semaine Sainte et après avoir parcouru plus de 2.000 kilomètres.

Il y a 21 jours de marche de Stanley-Ville à Avakubi, 16 d'Avakubi à Irumu, 10 d'Irumu à Beni, 31 de Beni à Bafwabaka, 5 de Bafwabaka à Bosobangi.

De Bosobangi, je suis descendu par l'Aruwimi en pirogue jusqu'à Basoko; c'est un parcours de 600 kilomètres. A Basoko, j'ai pris un bateau pour rentrer à Stanley-Ville. C'est une longue et terrible randonnée pour un sexagénaire, surtout quand il faut l'effectuer en pleine saison des pluies. Aussi ai-je trouvé partout des chemins affreux et de nombreuses rivières dont les eaux grossies avaient emporté les pauvres ponts indigènes. Mes souliers, neufs au départ, n'étaient plus que de lamentables loques au retour.



Un jour, nous arrivons à Lisimu. Autrefois, c'était un grand village d'Arabisés où, dans mes précédents voyages, j'avais coutume de m'arrêter. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un endroit désert où la brousse africaine a reconquis son empire. Toutes les maisons ont disparu à l'exception d'un misérable gîte d'étape.

Nous pensions y loger; mais, après examen sommaire, mes petits serviteurs viennent me dire que les chiques y pululent.

La chique est une puce qui aime les endroits sablonneux, mais plus encore la peau des pauvres humains; elle affectionne particulièrement la plante des pieds, les articulations des doigts et l'abri des ongles; elle s'installe sournoisement au bon endroit, y construit un nid bien doux et très solide où elle dépose ses œufs; elle grossit à vue d'œil et s'arrondit à vos frais. Dans les commencements, un badigeonnage de teinture d'iode ou d'ammoniaque liquide suffit pour l'obliger à sortir plus morte que vive. Mais malheur à ceux

qui ont la peau dure et ne s'aperçoivent de la présence de l'intruse qu'à la suite de ses ravages!

Le gîte de Lisimu était donc infesté de ces dangereuses bestioles, auxquelles d'autres insectes plus ou moins malfaisants tenaient compagnie, et mes *boys* insistent pour que nous allions dormir ailleurs.

Bref, malgré la fatigue de l'étape du matin, nous nous décidons à continuer notre route. Quelques minutes plus tard, nous étions sur les bords d'une grande rivière débordée (l'Inano). Nous la passons en radeau.

Mais, de l'autre côté, plus de chemin; le sentier pratiqué dans la forêt disparaît sous de hautes herbes, qu'il faut écarter des deux mains pour avancer. En ce moment-là, précisément, la pluie commence à tomber. Je crois à une simple averse, oubliant qu'ici les tempêtes les plus redoutables sont les plus soudaines.

Nous poursuivons notre course. Mais bientôt l'ondée se transforme en déluge. Mon casque de liège devient une coiffure de plomb et mon imperméable un embarras de plus. Deux heures et demie, nous cheminons ainsi au milieu de la forêt inondée dans la demi-obscurité des grands bois si pleine de tristesse. Deux ou trois fois, j'eus la tentation de me jeter sous un arbre et d'y mourir, car je n'en pouvais plus.

Enfin, une éclaircie dans les arbres nous laisse apercevoir un village, Bongena. Nous y arrivons transis, brisés et trempés jusqu'aux os.

Les gens sont dans leurs huttes auprès des foyers. J'appelle le chef.

« — Allons, Kalonda, mon garçon, vite, fais-nous du feu. As-tu une bonne couverture? »

Grâces à Dieu, il en avait une, ce qui est un grand luxe, même chez un chef. Enroulé dans ses chauds replis, pendant que mes vêtements sèchent près de l'âtre, j'attends jusqu'à 5 heures du soir l'arrivée de mes porteurs.

Un autre jour, — un dimanche, — je voulais faire profiter mes gens du repos dominical. Après une heure de marche, nous nous arrêtons au premier village rencontré. Là pas de gîte d'étape, mais peu importe; ici, au milieu de tous les villages, un hangar ouvert sert de maison commune. C'est là que les hommes se réunissent pour discuter leurs affaires, ou même simplement pour fumer ensemble.

Je m'y installai; quatre piquets, reliés par des lianes auxquelles je fis suspendre de grandes feuilles de bananiers, formèrent une tente où je plaçai mon lit de camp. Hélas! j'avais compté sans l'ouragan. Une tornade terrible m'en chassa pendant la nuit; je dus me réfugier dans la hutte où mes *boys* étaient logés et où nous récitâmes avec ferveur le chapelet pour que Dieu nous préservât de la foudre qui tombait de tous les côtés.



Voilà un double aperçu des inconvénients auxquels expose un voyage à travers la forêt équatoriale pendant la saison des pluies. Mais combien sont utiles ces déplacements et que d'observations précieuses ils permettent d'enregistrer! Le missionnaire trouve ses néophytes dans leurs rudimentaires demeures: il achève leur instruction, encourage les uns, relève les autres, se rend compte des besoins de chaque groupe de fidèles. J'ai rencontré des chrétiens disséminés un peu partout. C'est un malheur en ce sens que, étant trop éloignés de nos centres de missions, leur foi naissante est exposée aux dangers d'un milieu délétère; mais, d'un autre côté, c'est un levain pour la masse. Le missionnaire n'est inconnu nulle part et partout il est reçu avec respect.

Que de fois de pauvres Noirs sont venus au-devant de moi avec des palmes et des fleurs, me suppliant à genoux de leur donner un prêtre ou au moins un catéchiste! Hélas! que leur répondre quand je n'ai plus

qu'un personnel épuisé et que je tremble pour l'avenir? Mais nous sommes entre les mains de la divine Providence qui sait mieux que nous ce qui nous convient et qui s'intéresse infiniment plus que nous au salut des âmes.



J'avais formé le dessein de supprimer notre mission de Beni qui est trop éloignée, et de fonder un nouveau poste entre Stanley-Ville et Avakubi, où les populations sont admirablement bien disposées; mais, lorsque j'ai vu la foule qui m'attendait là-bas, je n'ai pas eu le courage d'exécuter ma résolution.

Irumu et Beni sont hors de la forêt équatoriale, Irumu en deça, Beni au delà des monts Mitumba, qui séparent le bassin du Nil de celui du Congo, en sorte que l'on franchit la ligne de faite délimitant le domaine drainé par ces deux grands fleuves africains, lorsque l'on va d'une station à l'autre.



J'avais un *boy* nommé Caroli, qui n'était jamais sorti de chez lui et qui n'avait pas encore vu de montagnes. Quand nous arrivâmes aux premiers contreforts des monts Mitumba, et que, du haut de leurs crêtes, nous dominâmes l'océan de forêts vierges que nous venions de traverser, il poussa un long cri d'admiration :

« — Ah! c'est donc cela qu'on appelle les montagnes! Quel horizon! mais le ciel est aussi haut que dans la plaine.

« — Attends, mon petit, lui dis-je, ceci n'est rien; bientôt nous en verrons une autre qui est l'une des plus belles du monde. »

En effet, un mois plus tard, le Ruwenzori nous apparaissait dans un ciel merveilleux, avec ses dômes, ses pics, ses gorges profondes, ses glaciers et sa couronne de neiges éternelles.

Mon pauvre Caroli ouvrait de grands yeux; puis ce furent des exclamations d'enthousiasme et des questions sans fin :

« — Est-ce la montagne qu'on appelle *montagne de feu* ? (au sud du Ruwenzori, en face de Kivu, il y a trois volcans). Se trouve-t-il des hommes là-haut? Peut-on y aller? Qu'est-ce que ces pierres blanches qui étincellent au soleil? »

Il est assez difficile d'expliquer à un Noir ce que c'est que la neige.

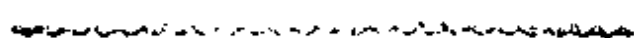


En descendant l'Arwimi, qui est traversée d'innombrables rapides, je faillis bien périr. Ma pirogue chavira, deux de mes pagayeurs se noyèrent; les autres, heureusement, me soutinrent au-dessus de l'eau et m'amènèrent à un rocher sur lequel j'attendis que l'on vînt à notre secours...

Mais je commence à m'habituer à ces accidents, car c'est la troisième fois que cela m'arrive... *ter naufragium feci*...



Que n'aurais-je pas encore à vous raconter? Il faudrait un livre pour rendre compte d'un pareil voyage, et, en ce moment, l'absence de nos « poilus » double notre travail. A vous parler des nombreuses tribus qui peuplent le pays, à vous décrire leurs mœurs curieuses, à vous narrer par le menu mes longues entrevues avec ces braves gens, etc., je n'en finirais pas... et je m'arrête.





AU PAYS PAPOU

L'Aîné de ma Famille adoptive

Par le R. P. FASTRÉ

DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN
MISSIONNAIRE A MAFULU-POPOLE

De la Nouvelle-Guinée anglaise, où le zèle des missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun a déjà arraché à la barbarie et prosterné aux pieds du Christ des milliers d'indigènes, nous arrive ce pittoresque et touchant récit. C'est l'histoire du premier des trente jeunes Canaques élevés à la mission de Mafulu-Popole. Elle montre dans quelles conditions le R. P. Fastré les a retirés de leur fange natale pour faire d'eux de bons chrétiens. « Je m'efforce, nous écrit-il, de leur apprendre un peu ce que c'est que la reconnaissance — vertu complètement inconnue des païens — reconnaissance envers leur vrai père (le bon Dieu, qui est au ciel); reconnaissance ensuite envers leurs pères de la terre, qui sont les missionnaires; reconnaissance enfin envers ceux qui les nourrissent et qui sont en grande partie de la famille des associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. »

Histoire de Singe Pleureur.

L y avait autrefois, — il y a dix ans de cela, — un tout petit Canaquillon perdu dans le village d'Asida au milieu de la brousse. Maigre comme un clou, il n'avait que les os et la peau, comme un chien affamé. Sa mère était morte en le mettant au monde et il avait perdu son père à l'âge de deux ans. Une de ses tantes l'avait adopté, empêché de mourir et laissé végéter tout doucement dans la boue et la fumée.

I

Environ cinq ans plus tard, un nouveau missionnaire, arrivé tout frais d'Europe, manifesta le désir de voir un village canaque authentique.

Un beau dimanche, donc, nous prenons notre canne et notre chapeau et, sans aucun but spécial, nous nous dirigeons sur Asida.

Après avoir bien admiré l'originale architecture des cases, nous repartions pour Popole, quand j'aperçois un tout petit corps qui essayait de se dissimuler derrière un tronc de bananier.

« — Qui est-ce qui se cache derrière ce bananier ? » demandai-je à une femme qui se trouvait tout près de moi.

« — C'est mon neveu... un orphelin.

« — Arrive donc, petit, qu'on voie un peu comment tu es fait. »

Il arrive tout tremblant.

Le voyant si misérable, je le caresse doucement et je sens que la confiance commence à naître à mesure que ma main lui chatouille le bout du nez.

« — Es-tu malade ? »

Il fait signe que non.

« — Alors tu as faim ? »

« — Oui, j'ai faim.

« — Mais c'est très simple. Passe devant. Monte chez moi; je te donnerai à manger et, ce soir ou demain matin, quand tu auras encore faim, tu reviendras... »

Tout en marchant, je lui demande son nom. Il déclare fièrement qu'il s'appelle Nomai. — Tout le monde n'a pas l'honneur de s'appeler Nomai. — Nous causons...

Il a bonne langue, ce petit, maintenant que nous sommes seuls, et il ne semble pas sot. Il n'a que cinq ans; il connaît bien mieux que moi tous les chemins qui se croisent dans les herbes.

Arrivé à la maison, je cherche quelques vieux croûtons, les restes de mon dîner. Il y avait encore une bonne heure avant le souper; mais je ne pouvais faire attendre ce pauvre affamé. Il mangea de bon appétit.

Une heure après, lorsque arriva le moment réglementaire du souper, il se trouva avoir encore faim et il remangea. Sans doute, il n'avait jamais autant mangé de sa vie.

La nuit venue, il ne voulut pas s'en aller. Le lendemain, pas davantage.

Je me décidai donc à le garder et je lui donnai le nom de « Petit Garçon », en attendant le jour où je pourrais lui administrer le baptême et lui conférer un autre nom, un nom de saint.



Il ne tarda pas à devenir excessivement pleurnicheur. Jusqu'à l'âge de huit ans et sans aucune raison, il pleurait du matin au soir. Pourtant, je vous prie de croire qu'il n'avait pas le cœur sensible. Je crois qu'on ne l'avait pas laissé pleurer quand il était petit. Et c'étaient toutes ces larmes, fabriquées lentement, qui avaient, j'imagine, besoin de s'écouler.

Faisant un jour de l'histoire naturelle, nous tombons sur la page des singes. Un singe l'ayant frappé d'une manière spéciale, il me demanda :

« — Et ce singe, comment s'appelle-t-il ? »

« — Ce singe, Petit Garçon, te ressemble énormément. D'abord, c'est un jeune singe comme toi, et comme toi il pleure continuellement. Il s'appelle Singe Pleureur. »

Le nom de Singe Pleureur resta quelque temps à notre petit bonhomme.

Ce nom lui plaisait tout juste. On le lui laissa tout de même avec promesse de l'appeler simplement « Petit Garçon », le jour où il ne serait plus Singe Pleureur.



A cette époque-là, nous avions une école. Elle était composée de Canaquillons, âgés de quatorze à seize ans. C'était la seconde du genre.

La première avait disparu un jour que j'avais interdit à mes élèves d'aller voir une danse et qu'ils avaient voulu y aller quand même.

En pays canaque, la danse perd tout le monde, hommes et femmes. Un son de tam-tam dans le lointain et il n'est plus question ni de ciel ni d'enfer. Tout est à la danse ou plutôt tout *était* à la danse. Je dis : « tout *était* à la danse », parce que, grâce à Dieu, parmi nos paroissiens, quelques-uns actuellement ont bien saisi ce qu'il y a de mal dans ce divertissement et s'en éloignent.



A ce moment-là donc, nous avions une école. Une dizaine de jeunes gens, auxquels — seul en bas âge — le Petit Garçon avait été mêlé, la formaient et c'était là notre espoir pour l'avenir.

Or, un beau jour, mourut un enfant de qui je ne connus pas assez tôt la maladie pour pouvoir le guérir. Naturellement ce fut, parmi les éphèbes de l'école, une débandade générale, à laquelle, du reste, je m'attendais.

Le lendemain de l'enterrement, ma résolution était prise : recommencer à n'importe quel prix.

Je me rappelle avoir lu que, dans je ne sais plus quelle mission, l'école ne réussit qu'au onzième essai.

II

Petit Garçon avait disparu comme les autres, et je ne pensais plus à lui.

Je crois bien qu'au fond je n'étais pas fâché qu'il fût parti. Sa place n'était pas là parmi ces grands. C'était bien dommage pour lui; mais il ne pouvait que me gêner.



Le soir même de la débandade, j'étais en train de penser à vide quand Petit Garçon arrive tout penaud.

« — Tiens! te voilà, toi?... Je parie que tu as faim?... Va vite manger et demain matin, si tu as encore faim, tu mangeras; puis tu t'en iras. Comme tu es seul, tu coucheras dans ma chambre; mais sois bien sage!... Je suis triste; tous mes fils m'ont quitté pour s'en aller voir le diable.

« — Donne-moi à manger et je serai bien sage! »

Il mangea tant qu'il voulut. Je crois bien qu'il mangea sa part et la mienne. Je ne devais pas avoir grand appétit.

J'étais seul à la maison. Je lui préparai un bon lit dans ma chambre et, à peine couché, il s'endormit profondément.



En le voyant si gentiment couché, la couverture tirée jusqu'au menton et les mains croisées sous sa tête comme était le petit Jésus des images qu'il avait vues, je me sentis pris d'une grande pitié pour lui.

« — Pauvre petit païen, me disais-je, rien que

de l'avoir fait coucher à côté de moi et de lui avoir dit qu'en s'endormant il fallait faire comme le petit Jésus, le voilà qui, de lui-même, avait pris une pose d'ange au repos... Je t'aime ainsi, petit... Et, demain matin, sois bien assuré que je ne te renverrai pas si tu ne veux pas t'en aller. Et peut-être bien que, si tu veux t'en aller, je tâcherai de t'en empêcher...

« Mais, si j'essayais de former un groupe avec des petits comme celui-ci?... Je leur servirais de père. Ce serait bien, certes, de la peine supplémentaire pendant quelque temps; mais, après tout, je ne suis pas ici pour ne pas avoir de peine. A l'âge où nous prenons nos élèves jusqu'ici, ils sont déjà pourris par le milieu canaque... »

Tout en faisant des soliloques, je m'endormis, moi aussi.



Le matin, — l'instinct paternel et maternel m'avait poussé pendant la nuit, — le matin donc, je me lève le plus doucement possible pour ne pas réveiller le petit qui dormait encore et je m'en vais dire la messe, non sans avoir fermé la porte à clef, dans la crainte que l'oiseau ne se réveille et ne s'envole pendant mon absence.

Tant que je le savais là, tout était bien; mais, si, par malheur, il venait à disparaître, aurais-je le courage d'aller le rattraper?



Après la messe, je rentre dans ma chambre. Il s'était réveillé et, assis en tailleur sur son lit, il pleurait doucement.

« — Qu'est-ce que tu as à pleurer ainsi? Es-tu malade?

« — Non! je ne suis pas malade.

« — As-tu faim?

« — Non! pas encore.

« — Est-ce que tu trouves que ton lit n'est pas bon?

« — Non! je n'ai jamais vu un si joli lit.

« — Est-ce en pensant à ta mère que tu pleures?

« — Non! je ne pense pas à ma mère. Au reste, tu es mon père.

« — Mais alors pourquoi donc pleures-tu, petit nigaud?

« — Je ne sais pas pourquoi je pleure. Je suis très content. J'ai fait comme l'enfant prodigue. Et toi, tu ne m'as pas chassé, tu ne m'as même pas grondé, tu m'as donné à manger, tu m'as fait un joli lit dans ta chambre, et, ce matin, je t'ai vu, quand tu sortais... tu avais peur de me réveiller. Dès que tu as été dehors, je me suis assis sur mon joli petit lit et j'ai commencé à pleurer. »



Ce gamin-là avait six ans et il y avait près de neuf mois qu'il était avec nous. Qui donc aurait eu le cœur de renvoyer un tout petit comme cela qui était capable de vous faire de ces réponses?

Je sortis pour qu'il ne me vit pas pleurer et, dès ce moment, je résolus de ne plus jamais prendre de grands garçons, mais seulement de tout petits.

III

Mon premier fils adoptif devait, cependant, me donner encore du souci.

Un beau matin, il redisparut. Je ne m'en troublai pas plus qu'il ne convient. De fait, le soir, il me revint sale, sans pagne. Il s'était payé une promenade dans la brousse et avait fait cadeau de son habit à quelqu'un qui le lui avait demandé.

A la tombée de la nuit, ayant senti la faim, il était rentré, ne se rendant pas bien compte de ce qui l'attendait au logis. Il se sentait en faute cependant.

Il se montra d'abord bien comme il faut; puis, voyant que je l'avais remarqué, il disparut. Il était si petit, si petit, que la moindre touffe d'herbe lui faisait un bel abri!

Dès qu'il s'apercevait que j'avais l'air de ne pas m'occuper de lui, il se levait si haut qu'il pouvait sur ses deux petits pieds, et, après avoir constaté que je l'avais vu, il redisparaissait.

Je compris son manège aussitôt et je fis semblant de ne pas penser à lui, tout en le suivant du coin de l'œil. Il en fut abominablement vexé.



Au moment de souper, il me suivit à pas de loup dans l'obscurité, mais en s'arrangeant de façon à faire toujours assez de bruit pour que je l'entendisse.

Je ne l'appelai pas pour partager mon repas. Alors, il se réfugia sous la maison, vaguement dissimulé derrière un pilotis.

Au moment du coucher, il se mit à geindre. Moi, je faisais semblant de ne pas entendre.

Je rentrai dans ma chambre. Il me suivait doucement. Je lui fermai ma porte au nez. Il fallait bien lui former un peu le caractère.

J'éteignis ma lampe. Oh! alors, il se mit à pleurer bruyamment de peur et de faim.

« — Qui est-ce qui est là, en train de geindre? »

« — C'est moi. »

« — Qui ça, toi? »

« — C'est moi, ton Petit Garçon. »

Je lui ouvris, je lui donnai à manger et, après un petit sermon bien senti, il se couche et dort comme une pierre.

Mais l'envie de retourner dans la brousse aurait pu régner bien vite en sa cervelle enfantine. Il fallait qu'il sût qu'il nous appartenait.

IV

Dès le lendemain matin, je fis appeler son oncle. Il répond au nom d'Amo Kau.

« — Amo Kau, lui dis-je, j'ai là Nomai qui ne veut pas retourner dans ta maison. Je le garde.

« — Mon cœur est bien triste!... Et qu'est-ce que tu vas me donner?

« — Fixe toi-même le prix... Si je te donne quelque chose, ce n'est pas que je prétende acheter ton garçon comme on achète une bête. C'est pour que tu sois content, et que l'on sache partout que tu es mon ami, que tu m'as donné ton fils et qu'il n'est plus ton fils, mais le mien. »

Il pose ses conditions auxquelles je souscris sans marchander.

Et voilà comment Nomai devint le premier enfant d'une famille qui compte maintenant trente garçons dont je suis le père adoptif et nourricier.

V

Au début, j'avais décidé qu'en principe, je ne prendrais que deux enfants par an, deux, pas plus. Mon but était de faire non une école ou un pensionnat, ou un orphelinat, mais une famille, une vraie famille, principe d'autres familles. La famille, c'est ce qui manque le plus en ce pays. Mais les circonstances m'obligèrent à déroger bien vite au principe que je m'étais assigné. C'est par fournées annuelles de quatre, cinq, six recrues, que s'est constitué mon « phalanstère ».

Tant qu'ils furent peu nombreux, je logeai avec mes fils adoptifs, dans la même chambre, et nous faisions des causeries interminables... Car, du jour où je m'étais dit que je devais faire une famille principe d'autres familles, je pris la chose au sérieux et voulus les traiter comme ferait un vrai père de famille avec

ses enfants. Je déménageai immédiatement et leur maison devint ma maison, leur vie devint ma vie.

Je fus tout de même obligé de remporter les articles de ménage fragiles et délicats. Il me fallut très peu de temps pour m'apercevoir que ces petites mains étaient fortes. Moi, je n'aurais jamais réussi à briser les ressorts d'un réveille-matin : André eut bien vite fait de briser le mien. J'eus beau lui faire la morale, cela ne raccommoda pas mon réveil et je jugeai prudent de bien enfermer tout ce qui était cassable.

Le soir, je berçais les plus petits sur leurs petits lits. Il est tout de même bon d'avouer que ce n'était pas pour les endormir que je leur chantais des berceuses. Ils n'en avaient pas besoin pour s'endormir. Mais cela les amusait et cela m'amusait encore davantage et je crois bien que mes berceuses produisaient l'effet contraire à celui pour lequel on les dit faites. Peut-être bien qu'en réalité elles ont été faites pour amuser les mamans et empêcher les enfants de dormir. En tous cas, les miennes les endormaient si peu que, souvent, ils se levaient tous pour les reprendre en chœur, tandis que celui que j'étais censé devoir endormir riait tant qu'il pouvait, roulé dans sa couverture, lorsqu'il ne se levait pas, lui aussi, pour battre la mesure avec ses petits pieds...



Depuis trois ans, l'arrivée des religieuses a permis d'établir, parallèlement à la famille des garçons, la famille des petites filles. Une autre fois, si cela peut vous intéresser, je vous raconterai les débuts de celle-ci.

En attendant, puissent ces quelques détails vous avoir été agréables. Si vous avez trouvé à les lire le même plaisir que j'ai éprouvé à les écrire, je me tiendrai pour doublement satisfait, très satisfait!

CHRONIQUE DE L'ŒUVRE

96^e anniversaire de la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Cet anniversaire, cher à tous les amis de l'apostolat, a été célébré cette année avec la solennité habituelle dans toutes les églises du monde où l'Œuvre est établie.

A Lyon, la cérémonie a eu lieu à 8 heures du matin dans la basilique de Fourvière en présence des membres du Conseil central et du Comité diocésain et d'un grand nombre d'associés. Le saint sacrifice a été offert par Son Eminence le cardinal Maurin. Après le dernier évangile, une éloquente allocution fut prononcée par M. l'abbé Vernet, missionnaire apostolique et curé de Saint-Just à Lyon. La pieuse cérémonie, rehaussée par les chants de l'excellent chœur de la basilique, fut couronnée par la bénédiction du Saint Sacrement.

A Paris, la messe traditionnelle fut célébrée, en présence des membres du Conseil central et d'un nombreux concours de fidèles, dans l'église Saint-Sulpice. Elle a été dite par Sa Grandeur Mgr Lemaître, des Pères Blancs, évêque titulaire de Sétif, vicaire apostolique du Soudan français, qui prononça ensuite une très touchante allocution, où il se fit l'interprète de tous les missionnaires en exprimant leur reconnaissance pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Il a dit aussi celle des Noirs qu'il évangélise, pour les fidèles qui, si généreusement, permettent, par leurs offrandes, aux messagers de l'Evangile, de leur apporter les bienfaits de la Foi. Ces Noirs déclarent que, s'ils sont pauvres des biens matériels, ils sont riches des autres, et ils avaient fait promettre à Mgr Lemaître qu'il dirait à leurs frères de France les richesses qu'ils mettent à leur disposition. Ces richesses sont des communions et ces communions sont au nombre de 1.600 par semaine. Le vénéré vicaire apostolique assura qu'il s'acquittait avec une grande joie de cette commission.

NOUVELLES DES MISSIONS

EUROPE

Le « mouvement vers Rome » en Grande-Bretagne.

Parmi les conversions récentes en Angleterre, nous devons signaler celle d'un fils de l'évêque anglican de Manchester. Il a abjuré dans l'abbaye bénédictine de Farnborough, entre les mains de Dom Cabrol. Après la guerre, il se préparera au sacerdoce. Le *Daily News* en a parlé et conclut ainsi son article : « Depuis Newman, c'est le plus gros poisson qui ait été pris dans les filets de l'Eglise catholique. »

Ce qui contribue, avec la grâce de Dieu, à provoquer des conversions, c'est la grande liberté religieuse dont les Anglais jouissent. Celle-ci est peut-être la conséquence d'une certaine indifférence dans le domaine des croyances; en tout cas, elle facilite et encourage l'apostolat destiné à réveiller, éclairer et guider les âmes. A la faveur de cette loyale tolérance, les messagers de la Bonne Nouvelle ont pu se multiplier. A côté du clergé séculier, les Congrégations religieuses ont réussi à fonder de nombreuses maisons et à s'occuper de beaucoup d'œuvres. Actuellement la Grande-Bretagne (Angleterre, Ecosse et Pays de Galles) compte 1.200 établissements d'importance diverse. Sur ce nombre, il y a 300 maisons d'hommes et 900 de femmes.

On trouve des Bénédictins dans une centaine de localités. Sont très nombreux aussi les Cisterciens, les Chartreux, les Dominicains, les Franciscains, les Jésuites, etc. Ces derniers publient *the Month* (le Mois), la principale Revue populaire en Angleterre. Ces divers Ordres déploient une grande activité pour le bien du pays et la sanctification des âmes.

Les religieuses circulent librement, avec leur costume distinctif, et sont partout respectées. Beaucoup dirigent des écoles primaires et sont traitées par le Gouvernement de la même manière que les institutrices laïques, en ce qui concerne les salaires et autres accessoires. D'autres se dévouent dans les orphelinats et les hôpitaux ou bien s'en vont soigner les malades à domicile. Bref, les services que rendent ces

milliers de serviteurs et de servantes de Dieu ne manqueront pas d'attirer, sur l'Angleterre tolérante, de particulières bénédictions divines.

A propos des conversions qui se produisent en Grande-Bretagne, on s'est demandé si elles seraient plus nombreuses dans le cas où Léon XIII aurait reconnu, il y a une vingtaine d'années, la validité des ordinations anglicanes. Ce n'est pas probable. Dans les milieux qui réfléchissent, quand on a vu Rome placer au-dessus de tout la pureté du dogme, l'impression a été excellente. On a dû constater que le Siège apostolique aimait mieux conserver intact le dépôt sacré de la Révélation que d'acquérir d'un coup des milliers d'adeptes aux dépens de l'intégrité de la doctrine.

ASIE

La communion quotidienne en Chine.

Un missionnaire jésuite nouvellement arrivé au Tché-li-Sud-Est, le R. P. Mertens, nous envoie ces édifiants détails sur la ferveur des néophytes chinois :

« On sait dans quel désarroi la guerre européenne a jeté les Missions de Chine, desservies surtout par des missionnaires français et belges. Les plus valides étant sous les armes, les morts restant non remplacés, le recrutement ne se faisant point, on utilise au plus tôt les rares nouveaux venus. C'est ce qui me valut la bonne fortune — après moins de six mois d'étude du chinois, — d'aller, à Fan-Kia-Kata, village en pleine brousse, aider un Père-curé pour les fêtes de Pâques.

« Le samedi veille du dimanche des Rameaux, la prière du matin finie, le Père-curé et moi, nous commençâmes nos messes simultanément. Quand je vis, après l'*Agnus Dei*, toute la foule se mobiliser vers les deux bancs de communion, je compris pourquoi le Père m'avait demandé si j'allais assez vite en distribuant la sainte eucharistie. Longue cérémonie en effet, et combien édifiante !

« Ce sont d'abord les tout-petits, naïfs et charmants, avec leurs grands yeux d'ange et leurs mains potelées. Il faut

qu'ils se mettent debout sur la marche pour ne point disparaître sous la nappe; et leur bouche est si mignonne que l'hôte divin, après s'être tant rapetissé pour leur amour, peut encore à peine s'introduire dans leur palais enfantin.

« Puis, viennent les garçons et les maîtres des écoles; la foi, le respect, transparaissent dans les visages ineffablement recueillis; la communion présente a été préparée par des milliers d'autres.

« Enfin, la foule des hommes se rue un peu sans ordre : on veut communier des premiers, car le soleil monte, le travail presse, et la multiplication des pains célestes a duré déjà longtemps.

« Cependant, le Père-curé a communiqué les filles et les femmes, et l'on peut dire que le village entier a mangé sa nourriture surnaturelle.

« Après l'action de grâces, je ne me tins pas de dire au Père-curé mon admiration.

« — Eh! fit-il avec un sourire de joie fière, c'est ainsi tous les jours! L'Eucharistie, à Fan-Kia-Kata, c'est le *pain* *quotidien*!

« — Et le pain de tous, je le vois bien; car je viens de communier de vrais bébés... Etes-vous sûr, Père, qu'ils distinguent assez le pain eucharistique de l'autre? Il y en a, me semble-t-il, qui n'ont même pas cinq ans!

« — N'ayez aucune crainte, le triage se fait soigneusement par les religieuses, et vous allez voir en visitant la crèche que nos bébés communians distinguent parfaitement le pain céleste du pain terrestre; dans leur petit langage, ils sauront vous dire que le prêtre leur donne Jésus, qui est le bon Dieu, le fils de la Sainte Vierge, et qui est mort sur la croix pour les empêcher d'aller en enfer. »

Les dîners chinois.

Un Lazariste, missionnaire au Tché-kiang oriental, écrit de Ning-po :

« Au cours d'une tournée pastorale où j'ai eu l'honneur d'accompagner récemment notre évêque, Mgr Reynaud, j'ai pris part à beaucoup de repas officiels. J'en ai gardé un souvenir très mêlé.

« Je revois, en y pensant, des figures intéressantes : des fonctionnaires, des notables, des commerçants, qui, d'abord réservés, devenaient peu à peu ouverts et sympathiques, grâce à la chaleur communicative des banquets.

« Je revois aussi la longue succession de plats, grands et petits, qui venaient à tour de rôle faire appel au dévouement de nos bâtonnets. Ils ne m'ont pas du tout laissé un souvenir désagréable et je serais très heureux d'en voir apparaître quelques-uns sur la table de la mission, à la place des inventions de nos cordons bleus. On calomnie la cuisine chinoise lorsque, par convention, on lui attribue des menus extravagants, incroyables, avec des noms impossibles. C'est le besoin de dénigrer et l'habitude reçue qui inspirent ces charges. De fait, il y a des chinoiseries délicates, succulentes, que je voudrais bien manger tous les jours, si ce n'était pas une gourmandise.

« Mais il y a encore mieux dans ces repas, il y a la compagnie. On se réunit moins pour boire et pour manger que pour se rencontrer, causer, lier des relations. Des convives qui ne se connaissaient pas auparavant se séparent amis avec le désir de se revoir.

« La table est un trait d'union. Elle peut devenir une « chaire apologétique » pour le missionnaire avisé.

« Si vous riez, je vous renvoie à l'Évangile. N'avez-vous pas remarqué combien souvent Notre-Seigneur a daigné s'asseoir à la table de ceux qui l'invitaient, même chez les pharisiens ? Ces repas ont été pour lui l'occasion d'une foule d'enseignements précieux. Que de leçons données aux convives ! C'est lui, en somme, qui les nourrissait du pain de la vérité. En dehors des deux grands repas de Cana et de la Cène, qui encadrent sa vie publique, comptez les invitations qu'il daigna accepter et vous serez frappé de leur nombre. Là, comme ailleurs, il était docteur et médecin, et passait en faisant du bien à tout le monde. Que de pêcheurs n'auraient pas eu d'autres occasions de l'entendre, de le voir de près, de lui parler, ceux surtout qui ne voulaient pas se mêler à la foule !

« Or, en Chine, nous avons pas mal de pharisiens qui, sans être juifs, sont infatués d'eux-mêmes : lettrés fastueux, fonctionnaires superbes, toute la clientèle du sanhédrin confucianiste, qui, en fait de vertu et de science, se con-

tentent de façades et de formules. Ils jugent mal les missionnaires qu'ils ne connaissent pas. Ménagez-leur donc un rendez-vous à une table commune : placez-les côte à côte afin qu'ils causent, ou vis-à-vis afin qu'ils se voient; la lumière jaillira de ce contact.

« Les invités feront des découvertes réciproques. Le missionnaire se dira : « Tout n'est pas mauvais dans ces « lettrés; ils sont meilleurs que leur réputation. » A leur tour, les lettrés penseront : « Tout de même, ce mission-
« naire est intéressant, aimable, sincère; il aime le Chinois
« et veut le bien de la Chine, et puis quelle vie de dévoue-
« ment, quel idéal! etc. » Croyez-vous qu'ils ne l'aimeront pas et que, l'aimant, ils pourront en dire du mal et ne seront pas, au contraire, heureux de le revoir encore? De cette rencontre fortuite, ils garderont certainement de bonnes impressions qui seront tour à tour des lumières ou des semailles »

Progrès du catholicisme en Mongolie.

Le R. P. Botty, des missionnaires belges de Scheut, écrit de Notre-Dame des Pins :

« L'immense Mongolie, encore indivise, comptait au maximum, il y a cinquante ans, 6.000 catholiques.

« Indifférence des natifs, atavisme pour leurs croyances religieuses, piété filiale mal comprise ou plutôt exploitée par le démon, tracasseries mandarinales, haine de l'étranger, tout concourait à entraver le travail des missionnaires.

« Ils ne moissonnaient pas, ils glanaient péniblement quelques épis, à telle enseigne que, durant les trente-cinq années qui précédèrent la persécution des Boxeurs, le nombre total des néophytes ne dépassa guère le chiffre de 30.000.

« Mais, depuis cette terrible épreuve, la Mongolie est devenue un « sol qui rapporte ». Les relevés suivants en font foi.

« On sait que, par décret du Saint-Siège du 21 décembre 1883, l'immense Mongolie a été divisée en trois grands vicariats apostoliques dont les néophytes réunis forment un magnifique total (100.000 âmes en chiffres ronds).

« La Mongolie centrale compte aujourd'hui 42.000 catholiques; la Mongolie orientale 31.000; la Mongolie sud-ouest (Ortos), 26.000.

« Grâces éternelles soient rendues au Sacré-Cœur de Jésus qui a daigné bénir les travaux des missionnaires du Cœur Immaculé de Marie et leur a permis d'étendre son règne! »

AFRIQUE

Jubilé apostolique d'une religieuse du Gabon.

La mission de Donghila a fêté, il y quelques mois, le cinquantième anniversaire de l'arrivée en Afrique de la Rév. Mère Edouard.

Ce fut l'ordinaire programme des fêtes religieuses jubilaires : messes d'actions de grâces, allocution du vicaire apostolique, chants et compliments. Sous toutes les latitudes, l'affection et le respect empruntent les mêmes formes. Ce qui en fait la valeur, c'est la sincérité des sentiments qu'ils expriment.

« Elle ne l'avait pas voulue, cette fête, la bonne Mère Edouard, écrit Mgr Martrou, vicaire apostolique du Gabon, et, quand il fallut dresser quelque chose comme un kiosque en branches de palmier, sous les grands manguiers de l'enclos des Sœurs, celui à qui échut cette tâche reçut comme encouragement ces mots : « Mon pauvre Frère, vous feriez « mieux d'aller soigner les cacaoyers de la plantation. » Et pourtant le kiosque se dressa, en grandes palmes vertes bordées d'étoffe tricolore...

« Elle dut s'asseoir sur l'estrade, écouter les chants des enfants de l'école, les cantates de ses filles pahouines.

« Elle dut même écouter les compliments. Ici, tout se passa d'après le cérémonial fang : les hommes parlent les premiers; seuls, ils en ont le droit... ce n'est que par pure condescendance qu'on laisse aux femmes la faculté d'émettre leur avis.

« Et ce fut le petit Michel Ndotumœ, fils d'une élève de Mère Edouard, qui, flanqué d'un autre petit bonhomme, portant un bouquet, prit la parole. Il lut son compliment en

français, sur son grand papier. Que de fois il avait lu et relu ces quelques phrases ! Hélas ! le français des livres est si difficile ! Et quand ce fut pour tout de bon qu'il fallut lire, on ânonna un peu, on fit quelques accords défectueux, on oublia les révérences aux endroits marqués. Mais, enfin, on arriva au bout...

« Puis ce fut le tour des fillettes : une d'elle débita son compliment de mémoire. Comme les garçons, elles parlèrent d'affection, de prières, de respect pour « ma Mère ».

« Et pendant ce temps — une petite demi-heure — sous le kiosque vert, au milieu de tous ces Noirs joyeux, quelques larmes perlaient dans les yeux de la bonne Mère Edouard ; car, dans ce rude pays de primitifs, on est peu gâté par les marques d'affection...

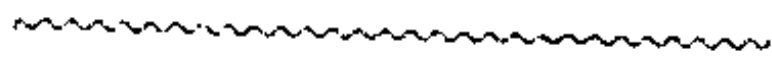
« Que Dieu donne encore de longs jours à notre vénérable jubilaire ! Qu'il la conserve pour l'œuvre qu'il lui a été donné de fonder et de vivifier de son esprit ! Que des âmes de cette trempe viennent créer des œuvres similaires chez les races encore inévangélisées du Gabon, préparant la famille chrétienne sans laquelle la plus intense évangélisation se heurte à un échec complet ou à un christianisme de surface ! C'est le vœu que nous faisons tous à Donghila et que j'exprime tout haut, en remerciant Dieu de nous avoir donné comme auxiliaires nos admirables Sœurs de l'Immaculée-Conception. »

Océanie

Progrès du catholicisme en Australie.

Notre sainte religion gagne de plus en plus du terrain dans le continent austral. Cette terre immense, où, il y a cent ans, se comptaient en tout trois prêtres, possède aujourd'hui 23 diocèses ou vicariats apostoliques, soit 6 archevêques et 17 évêques.

Les catholiques forment le quart de la population. Ils sont répartis dans toutes les classes de la Société. Le président de l'Etat de la Nouvelle-Galles du Sud (chef-lieu Sydney) est un fervent catholique.



NÉCROLOGIE

Mgr Cazet,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, ÉVÊQUE TITULAIRE DE SOZUSE,
ANCIEN VICAIRE APOSTOLIQUE DE MADAGASCAR

Le 6 mars 1918 a pris fin une des plus laborieuses et des plus fécondes carrières apostoliques contemporaines. Mgr Jean-Baptiste Cazet s'est éteint à Tananarive dans la quatre-vingt-onzième année de son âge.

Né à Jurançon (diocèse de Bayonne), le 31 juillet 1827, le regretté défunt était entré dans la Compagnie de Jésus en 1848. Ordonné prêtre le 23 mai 1861, il fut, sur sa demande, deux ans plus tard, envoyé à Madagascar.

Nommé supérieur général (en 1864), puis (en 1872) préfet apostolique et (en 1885) vicaire apostolique de la grande île, il doit être regardé comme le véritable fondateur de la mission malgache aujourd'hui partagée en quatre vicariats apostoliques.

Quelques mois après avoir célébré (1^{er} octobre 1910) ses noces d'argent épiscopales, usé par son demi-siècle de laborieux apostolat plus encore que par ses quatre-vingt-quatre ans, il remit son bâton pastoral aux mains vaillantes de son coadjuteur, Mgr de Saune (30 août 1911) et, depuis sept ans, ce noble doyen d'âge de tous les évêques missionnaires du monde se préparait dans la retraite et la prière à répondre à l'appel du Maître qu'il a si longtemps et si fidèlement servi.

Mgr Mladenoff,

LAZARISTE, ANCIEN VICAIRE APOSTOLIQUE DES BULGARES

Le 6 mars dernier est décédé à Rome, où il s'était retiré, après avoir fait agréer du Saint-Siège, en 1895, sa démission de vicaire apostolique des Bulgares, Mgr Lazare Mladenoff.

Le vénéré défunt était né à Bansko (Macédoine), le 11 juillet 1854. Il était entré dans la Congrégation de la Mission (Lazaristes), le 30 septembre 1874. Elu évêque titulaire de Satala et vicaire apostolique des Bulgares de Macédoine, le 12 juin 1883, il avait pendant douze années accompli son difficile ministère avec beaucoup de zèle. Il appartenait, comme ses diocésains, au rite grec-bulgare

Mgr Passerini.

VICAIRE APOSTOLIQUE DU CHEN-SI MÉRIDIONAL.

Né à Zinasco Vecchio (diocèse de Vigevano), le 7 janvier 1866, ce zélé prélat, décédé à la fin du mois d'avril, avait fait ses études au séminaire des Missions Etrangères des saints apôtres Pierre et Paul, à Rome.

Ordonné prêtre en 1883, il partit pour la Chine l'année suivante. Six ans plus tard, en 1895, soit à vingt-neuf ans, il était nommé évêque titulaire d'Acanthe et vicaire apostolique du Chen-si méridional.

M. Freynet,DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, ANCIEN MISSIONNAIRE
EN BIRMANIE ORIENTALE

Au sanatorium de Montbeton (Tarn-et-Garonne), a succombé, le 28 avril, aux souffrances d'une terrible maladie dont il avait contracté le germe dans son ministère de dévouement aux lépreux, un missionnaire des plus méritants, M. Etienne Freynet, du diocèse de Lyon.

Parti en 1879 pour la Birmanie, le regretté défunt avait, en effet, fondé à Rangoon et dirigé pendant de longues années une importante léproserie qui rend les plus grands services.

M. Paul de Rosière,SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU CONSEIL CENTRAL DE LYON
DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

L'Œuvre de la Propagation de la Foi a fait, le 26 avril dernier, une perte bien douloureuse dans la personne de M. Paul de Rosière, secrétaire général du Conseil central de Lyon.

M. de Rosière avait succédé au vénérable M. Meynis, décédé, presque nonagénaire, le 6 juillet 1887; il occupait donc les délicates fonctions qui lui avaient été confiées depuis près de trente et un ans. Au physique, il formait, avec son prédécesseur, un contraste complet, et, bâti en force, il sembla longtemps qu'il pourrait fournir une aussi longue carrière. Hélas! les soucis, les préoccupations et les douleurs inséparables de la guerre contribuèrent à précipiter

sa fin. Au début de la campagne, son gendre, grièvement blessé, fut longtemps prisonnier en Allemagne et, au mois de février 1918, son fils aîné, le R. P. Joseph de Rosière, de la Compagnie de Jésus, fut tué à l'ennemi. Ce fut une dure épreuve pour le pauvre père dont un autre fils est actuellement sur le front. M. de Rosière n'en continua pas moins à remplir sa tâche; mais, bientôt terrassé par une attaque, il ne reprit plus ses sens et sa mort, douce, a été sans agonie.

D'une grande piété, d'idées très fermes, de caractère ardent sous des apparences graves, M. Paul de Rosière était profondément attaché à l'Œuvre à laquelle il avait voué sa vie. Toutes les missions le connaissaient et la nouvelle de sa mort sera un deuil pour elles; on y priera pour le repos de son âme. Mais nous le recommandons aussi d'un cœur ému aux prières de tous les associés. Qu'il soit permis en même temps à son collègue du Conseil central de Paris qui, pendant tant d'années, a poursuivi le même but, d'avoir un souvenir spécial pour l'ami que Dieu vient de rappeler à lui.

A. GUASCO,

Secrétaire général du Conseil central de Paris.



Pour remplacer le regretté défunt, le Conseil central de Lyon a choisi un excellent chrétien réputé de longue date pour son dévouement aux œuvres catholiques lyonnaises, M. Adolphe Lacuria, qui, depuis vingt-cinq ans, secondait M. de Rosière en qualité de secrétaire-adjoint, et, par conséquent, était tout indiqué pour recueillir sa succession.



Nous recommandons encore aux prières des missionnaires et de nos associés :

DIOCÈSE DE LYON. — M. Pangaud, curé de Saint-Pierre. — R. P. Durand, S. J. — RR. PP. Jacob et Lenninger, S. M. — M. Jean Tavernier. — M. le Dr Reboul. — M. Henri Bouthier. — Fr. Olypius. — M. Henri Duveau. — M. Laurent-Rollandez. — M. le comte de Monspey. — M. Mège. — M. Francisque Châtelet. — M. Antonin Baron. — Mme Joseph Mathis, née Anne Dubouchet. — Mme Adrien Meaudre. — Mme Aimé Delaroche. — Mme Augustin Desvernay. — Mme Contamin-Ruest. — Mlle Victorine Biton. — Mme Marie Jourdan. — Mme Assada. — Mme Gabrielle Perrin. — Mlle Marie Négro. — Mlle Manche. — M. Jean-Louis Tardy. — M. Charles de Valence de Minardiére.

DIOCÈSE DE PARIS. — Mme Vve Emérance Duhoux. — M. René Rousselon. — Mme de Morlaincourt.

Aix. — M. Pison.

Albi. — Mgr André Mignot, archevêque.

Angers. — Mme Juliette Passe.

Annecy. — M. Furnion.

Arras. — Sœur Maria-Hyacinthe Chariot. — M. Courdent.

Bayonne. — M. Pierre de Vogué.

Besançon. — M. Lucien Taillard.

Chartres. — M. Henry de Boissieu.

Grenoble. — Sœur Marie-Elisabeth, à Villeurbanne.

Le Mans. — Mme Elisabeth Provost et son fils, M. Louis Provost.

Le Puy. — Mme la comtesse Malartie.

Nevers. — M. le chanoine Imbert.

Périgueux. — Mme Romanet du Caillaud

Soissons. — Mme la comtesse de Barral, décédée à Paris.

Tulle. — Mgr Métreau, évêque.

Vannes. — Mme Vve Sophie Muller. — Mlle Eugénie Sellier.

Viviers. — M. Benjamin Verny.

ITALIE. — M. l'abbé Conte Felice Gloria, chanoine honoraire de la Métropole de Turin. — M. l'abbé Vincent Nepote, très dévoué secrétaire du Comité diocésain de notre Œuvre. — M. le comte Callixte d'Agliano, conseiller à la Cour d'appel. — M. le commandeur François Cériana. — Mme Marianda Caterina. — Mme Giuganino Caterina, associée depuis 1847, sœur de M. Giuganino, très dévoué directeur diocésain. — A Rome, Frère Philibertien. — A San Remo, Mme Marguerite-Marie-Mathilde Chartron, religieuse du Sacré-Cœur.

ESPAGNE. — Dona Laure Dominguez de Hurtado, vice-présidente de Ciudad Rodrigo, et Dona Lorenza Muro de Calzado, secrétaire de Léon.

PORTUGAL. — Sœur Maria do Espirito Santo, religieuse franciscaine. — Mme Maria-Emilia Ribeiro de Carvalho et Mlle Maria-Therèza de Jesus, Rua d'Abreu.

CHINE. — Sœur Bordeaux, Fille de la Charité, à Pékin.

ILE MAURICE. — M. Keisler, à Port-Louis.

MEXIQUE. — Mmes Cornelia Silva V. de Gonzalez, à Mexico, Susana Macias, Amanda Calera, Felipa Ortiz, Mercedes Alba, Felipa Marquez et M. Epifanio de Léon, à Aguas Calientes ; Mmes Antonia, A. de Irigoyen et Concepcion Reynoso, à Celaza ; Mmes Dolores Guerrero, à Acambaro ; Dolores Ruiz, à Comonfort ; Mariana Flores, à Salamanca ; Adelaida Pedioza, à La Piedad ; Elena Parides, à Tehuacan, et Concepcion Olaz, à Puebla.

TH. MOREL, *Gérant.*

Lyon. — Imp. A. REX, 4, rue Gentil. — 75158

SOMMAIRE DU NUMÉRO 540

TEXTE

HINDOUSTAN. — <i>Glanes et glaneuses</i> , par le R. P. Rossillon	211
JAPON. — <i>Touchantes manifestations de gratitude et d'attachement</i> . — Lettre de M. Bois	215
AFRIQUE MÉRIDIONALE. — <i>Le catholicisme au Nyassa</i> , par M. Guillemé	222
CANADA. — <i>Chez les Esquimaux du Mackenzie</i> , par le R. P. Duchaussois	230
CHRONIQUE DE L'ŒUVRE.	244
NOUVELLES DES MISSIONS	245
NÉCROLOGIE.	255



HINDOUSTAN

GLANES ET GLANEUSES

Par le R. P. ROSSILLON

DE LA CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES

DE SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES D'ANNECY, VICAIRE GÉNÉRAL

DE VIZAGAPATAM

Lisez et admirez. Quels poétiques accents et quelles comparaisons gracieuses pour nous apprendre qu'en 1917 six mille petits Hindous du diocèse de Vizagapatam ont été baptisés *in articulo mortis* !



ES coutumes sont la vie de l'Orient. L'Inde païenne en a d'étranges et d'absurdes, mais elle en a aussi de délicieuses.

Qui n'aimerait — par exemple — l'offrande des épis ? Très simple, elle a un sens profond pour un peuple qui vit de rites et de symboles.

I

Dans les rizières, quand la moisson approche, certains épis précoces mûrissent avant les autres. Par-dessus leurs frères plus lents à se dorer, on les voit

jaunir, puis pencher sous le poids du grain leurs têtes lourdes.

Le maître du champ les a remarqués. Le moment venu, il les coupe soigneusement un à un pour en faire une glane, la glane des prémices. Il la caresse avec orgueil.



La glane est superbe. Dans la gaine d'or de ses épis, le villageois croit reconnaître les baisers du soleil et les sourires de quelque divinité.

Aussi l'emporte-t-il avec un religieux respect. Ces premiers épis — il en est persuadé — appartiennent de droit au pouvoir mystérieux qui a fait pousser ses tiges et qui a déposé dans leurs grains cette substance par le moyen de laquelle la vie se maintient et se développe.

Les lui offrir, c'est le reconnaître et le remercier.

Le lendemain, suspendue par une fibre de palmier, la glane aux beaux épis se balance dans le pagodin où réside la déesse protectrice du village. Dans mes pérégrinations à travers la campagne indienne, que j'en ai aperçu souvent de ces glanes d'épis de riz ou de millet !



Les chrétiens ont, avec raison, conservé cette coutume au parfum biblique, et je les ai toujours vus avec plaisir suspendre devant l'autel les premiers épis mûrs de la saison.

II

Glanes sacrées, glanes aimées !...

L'Indien avec fierté les suspend devant une idole grimaçante, grossier symbole de la divinité, telle que son esprit effrayé a su se la représenter. Il contemple avec joie leurs épis balançant devant ces grains où se cache la vie.

L'Indien a raison. N'ont-ils pas poussé dans son champ ? Ne les a-t-il pas cueillis de ses mains ? Ne

disent-ils pas, ces épis, sa reconnaissance, si humble soit-elle? Et puis, — je veux le croire — Dieu ne rejette point tout à fait l'offrande des pauvres âmes païennes qui, par elle, du fond de l'abîme ténébreux où elles se meuvent, font appel à sa miséricorde et proclament sa puissance...

A ce point de vue, elle est suggestive, cette pensée du plus grand de leurs poètes contemporains :

Comme un oiseau dans sa fuite éperdue à travers l'Océan, mon adoration étend ses ailes toutes grandes, et, de la fine pointe de ses ailes éployées, elle va toucher tes pieds; ô Dieu inconnu, tes pieds que je ne saurais atteindre autrement...



Glanes sacrées, glanes aimées...

En les offrant, l'Indien est persuadé qu'il n'en est pas de plus belles sous la coupole bleue de son ciel. Il a tort évidemment.

III

J'en sais de plus belles et de plus précieuses devant Dieu. Glanes vivantes, glanes immortelles!

Elles sont faites de petites âmes païennes, que de diligentes glaneuses cueillent, d'un bout de l'année à l'autre, sous les paillotes indiennes. Oh! ces glanes merveilleuses!...

Mais que de sacrifices elles coûtent aux infatigables ouvrières qui les recueillent! En les emportant pour les suspendre devant le trône de Dieu, les anges les tiennent toutes droites, parce qu'en les inclinant, en les secouant tant soit peu, il en roulerait des perles de sueur et de sang. C'est le prix que ces glanes d'enfants baptisés coûtent aux glaneuses en ce pays de mission.

Pendant l'année 1917, au diocèse de Vizagapatam, les bonnes glaneuses ont fait une glane de 6.166 épis, dépassant de plus d'un millier celle de 1916.

Six mille baptêmes d'enfants, quelle moisson conso-

lante ! Avec les anges, les bienfaiteurs de l'apostolat pourront s'en réjouir et continuer leurs sympathies aux religieuses de Saint-Joseph d'Annecy qui l'ont recueillie.

En me communiquant ce résultat, leur digne supérieure de l'Inde le fait suivre de cette courte phrase : « Voilà qui console de bien des déboires et de bien des impuissances ! »

Je le crois bien, surtout quand on pense au mot de saint François de Sales : « Le monde entier ne vaut pas une âme. »

IV

Six mille cent soixante-six baptêmes d'enfants en une année ! Est-il glane plus belle ?

En la suspendant devant le cœur de Dieu, les glaneuses se sont proclamées des servantes inutiles... Peut-être... Du moins, l'offrande avec « ses exhalaisons de paradis » a-t-elle sûrement dû réjouir le Cœur divin.

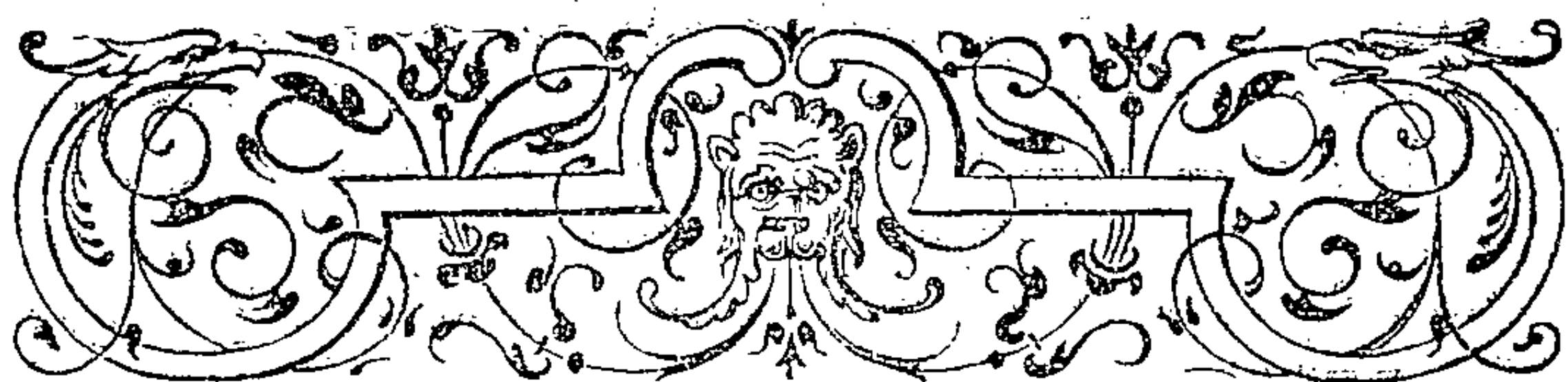
Ces petits enfants sont les prémices de sa Passion sur la terre païenne. En s'élevant des bas-fonds de l'idolâtrie jusqu'au ciel, ils ont tracé des sillons lumineux par où — espérons-le — les grâces de conversion descendront un jour jusqu'aux foyers qui les regrettent...



La glane est belle ; mais elle a coûté cher. Trois glaneuses, cette année, sont allées dans les champs éternels rejoindre leur patronne, Ruth la Moabite.

Leurs compagnes les ont pleurées comme saint François de Sales pleura Marie-Aimée de Chantal. Puis, courageuses, bien que moins nombreuses, elles sont reparties pour la campagne de 1918.

Que Dieu garde et multiplie les bonnes glaneuses !



JAPON

Touchantes manifestations de gratitude et d'attachement.

Diverses communications de missionnaires mobilisés nous ont permis d'apprécier les regrets que, soit en Abyssinie, soit dans l'Inde, soit en Corée, les ouvriers évangéliques momentanément séparés de leurs noirs ou jaunes paroissiens ont laissés derrière eux.

En voici deux preuves nouvelles qui viennent du Japon. Nous nous empressons de les placer sous les yeux de nos associés.

Lettre de M. Joseph BOIS

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE
DU DIOCÈSE DE NAGASAKY (JAPON)

I



mon arrivée au Japon, en 1900, j'eus le bonheur d'être placé dans l'île de Hirado, illustrée par les prédications de l'illustre patron de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Jusqu'à la mobilisation et à mon départ pour la France, je fus chargé des descendants de ces héroïques

fidèles qui, pendant deux cent cinquante ans, en cachette et en l'absence de tout prêtre, ont, par un miracle de la Providence, persévéré dans la pratique de leur religion. Parmi les âmes confiées à mes soins se trouvent des descendants de martyrs, des fils de chrétiens morts en exil, des vieillards qui ont eux-mêmes souffert persécution pour leur Dieu.

Il va sans dire que de pareils fidèles font la joie et sont l'honneur du prêtre chargé de leurs intérêts spirituels. Chez eux, le dimanche est religieusement observé; le devoir pascal ne connaît pas de réfractaires; la confession fréquente est en honneur. Le dernier exercice comptait plus de neuf mille communions de dévotion pour une population de moins de 800 âmes.

L'instruction religieuse ne laisse rien à désirer. A Hirado, tous les aspirants au mariage doivent passer préalablement un examen sur les prières du matin et du soir, ainsi que sur la lettre du Catéchisme. Or, il n'est pas rare de trouver des jeunes gens de vingt-cinq ans qui, même au retour de la caserne, peuvent répondre sans hésitation aux questions les plus difficiles sur le dogme et la morale chrétienne.



Chez nos anciens paroissiens, la foi est très vive, le respect et la reconnaissance envers le missionnaire sont admirables.

J'en ai eu des preuves bien touchantes au moment de la mobilisation. Depuis le petit enfant jusqu'à la vieille grand'mère, chacun m'apporta sa souscription. Parfois les offrandes représentaient le prix de plusieurs journées de travail, les économies de plusieurs mois ou même toute une petite fortune.

Un enfant de sept ans me remit une pièce de 5 *sen* (25 centimes), m'invitant à la partager avec mon frère, missionnaire mobilisé en même temps que moi.

Quand j'hésitais à accepter, les visages s'assombrissaient :

« — C'est peu de chose ! me disait-on ; mais faites-nous le plaisir de ne pas refuser. Nous serions heureux d'avoir quelque présent à envoyer à votre mère pour la remercier d'avoir fait le sacrifice de deux de ses fils en notre faveur. Mais, n'ayant rien qui puisse lui être offert, veuillez, avec ces quelques pièces de monnaie, acheter un souvenir qu'en notre nom vous lui donnerez. »



Depuis mon retour en France, les chrétiens de Hirado ont continué de penser à moi. J'ai reçu d'eux cent trente lettres. Toutes sont charmantes.

Un jeune homme m'écrit que, le jour anniversaire de mon départ, malgré le froid et la neige, il a fait, durant la nuit, une heure de chemin pour aller se confesser et communier à mon intention.

Une chrétienne, baptisée depuis peu et devenue ensuite membre d'une communauté de vierges indigènes dont elle fait l'édification, me supplie « à genoux et la tête inclinée jusqu'à terre » d'offrir à Dieu quelques-unes de mes souffrances pour la conversion de sa mère et pour sa persévérance dans notre sainte religion qu'elle a connue trop tard.

Un octogénaire me conjure de revenir bien vite, car « il souffre beaucoup de ne pouvoir plus entendre chaque matin la sainte messe et il craint de mourir sans l'assistance du prêtre ! »

Une vénérable catéchiste, qui a consacré toute sa vie à faire aimer le bon Dieu, me prie de remercier ma mère d'avoir envoyé deux de ses enfants évangéliser les « païens » du Japon, et la supplie instamment, malgré la peine d'une nouvelle séparation, de les renvoyer encore après la guerre.

Les enfants de la première communion m'écrivent

qu'ils ont fait dire pour moi une messe à laquelle ils ont tous communie.

Une fillette de treize ans me recommande de me dépenser pour l'honneur de mon pays et de bien offrir à « Monseigneur le bon Dieu » mes peines de chaque jour!

Je m'arrête, car je n'en finirais plus de citer, si je voulais placer sous vos yeux tous les sentiments de reconnaissance dignes d'être reproduits.

II

Une paroisse du diocèse d'Osaka qui réclame son missionnaire.

Voici maintenant une touchante supplique adressée par les néophytes du Père Bousquet, missionnaire mobilisé, aux habitants de sa paroisse natale. On ne verra pas sans émotion le profond attachement que les chrétiens ont voué à celui qui les a convertis à la vraie foi.

~~~~~

### LES CHRÉTIENS DE SHIMO-SAMBA (OSAKA) AUX FIDÈLES DE LA PAROISSE DE CABANÈS (AVEYRON).

Nous avons été douloureusement surpris d'apprendre que plusieurs des compatriotes de notre Père spirituel lui conseillent de rester dans son diocèse d'origine après la guerre, ajoutant qu'il manquerait beaucoup de prêtres pour les paroisses de France et que le climat du Japon était nuisible à sa santé. C'est une trop grande affection pour le Père Bousquet qui vous fait parler ainsi.



Permettez-nous, à ce sujet, de vous adresser quelques mots, au nom de tous les chrétiens de la mission de Shimo-Samba.

Nous savons que le retour de notre missionnaire,



qui sera pour nous la source d'une grande joie, deviendra pour vous, ses compatriotes, l'occasion d'une grande tristesse, puisque vous ne pourrez plus le revoir ici-bas. Mais, tant que nous sommes en ce monde, il est impossible que nous soyons tous satisfaits. C'est pourquoi, vous qui êtes plus fervents que nous, vous qui êtes nos aînés dans la foi, acceptez le sacrifice d'une longue séparation et ne retenez point notre missionnaire indéfiniment.



De retour au milieu de nous, il aura bien plus à souffrir qu'en France. Au lieu des joies de la famille et du plaisir de se trouver parmi ses compatriotes, il aura pour partage la pauvreté et des soucis de toute sorte pour le salut de nos âmes. Mais, comme c'est là la récompense promise ici-bas par Notre-Seigneur à ses apôtres, il sera sans doute heureux d'accepter tout cela et il doit même le désirer.

En effet, de même que les soldats qui se sont battus vaillamment et ont fait des actions d'éclat, après avoir reçu la croix de guerre, sont d'autant plus honorés et vénérés, qu'ils ont eu à lutter avec un adversaire plus fort et plus cruel, de même aussi notre missionnaire, qui, au Japon, doit lutter contre un ennemi plus fort et plus terrible que les puissances coalisées contre la France, à savoir le démon, la pauvreté, des peines de toute sorte, après avoir combattu vaillamment ici pour arracher à l'idolâtrie les âmes de nos compatriotes et nous conduire au ciel, recevra la gloire suprême, la gloire éternelle, avec une place au plus haut des cieux et une magnifique couronne d'un prix infini et bien supérieure à toutes les décorations d'ici-bas.



En ce jour de triomphe, combien seront grands le bonheur et la joie, non seulement du missionnaire,

mais aussi de son père et de sa mère bien-aimés qui sont au ciel, et de tous ses parents, amis, bienfaiteurs et bienfaitrices de France ! Quelle joie et quelle allégresse pour tous !

On nous a dit que la France était la fille aînée de l'Eglise ! Mais, dans une famille, n'est-ce pas la fille aînée qui a le plus de responsabilité et le plus grand pouvoir, et n'est-ce pas l'aînée qui, dans la mesure du possible, doit remplacer les parents en aimant ses petits frères et ses petites sœurs et en s'efforçant de les conduire dans le vrai chemin, celui qui conduit au ciel ! Or, nous autres, Japonais, nous sommes vos petits frères et vos petites sœurs et, comme il n'y a pas longtemps que nous avons été enfantés à la vraie foi et que nous sommes devenus enfants de Dieu, nous sommes encore bien espiègles et bien faibles.



Au Japon, il y a encore cinquante millions de pauvres païens qui ne connaissent pas la doctrine chrétienne et beaucoup se précipitent en enfer et perdent leur âme pour l'éternité, faute de missionnaire pour leur prêcher notre belle religion catholique. Le Père Bousquet a un million et demi de païens à évangéliser dans son district. Depuis six ans qu'il a fondé ce poste, il a eu la consolation d'offrir au divin Maître une gerbe de mille cinq cents baptêmes.

C'est pourquoi il faut à tout prix qu'il nous revienne. Comment, nous autres, pauvres petits Japonais, pourrions-nous, laissés à nos faibles forces, gravir le sentier escarpé du ciel ? De grâce, hâtez-vous de nous rendre notre missionnaire !

Les chrétiens et les enfants du poste de Shimo-Samba l'attendent en versant des larmes.



Soyez bénis, vous tous, qui, par vos prières, vos

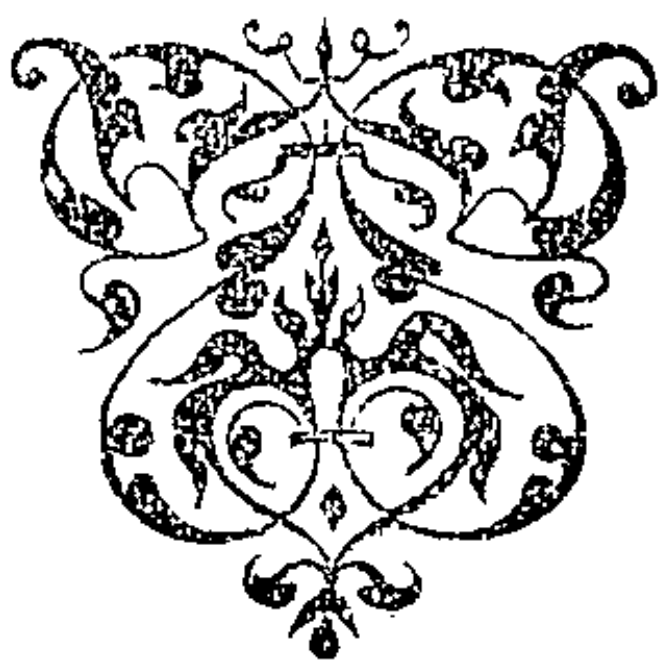
sacrifices et vos aumônes, contribuez à la conversion de nos chers compatriotes et arrachez à la damnation éternelle les âmes de vos petits frères et de vos petites sœurs d'Extrême-Orient. Un jour, au ciel, nous vous connaissons et, en compagnie des saints et des anges, nous vous dirons un éternel Merci !

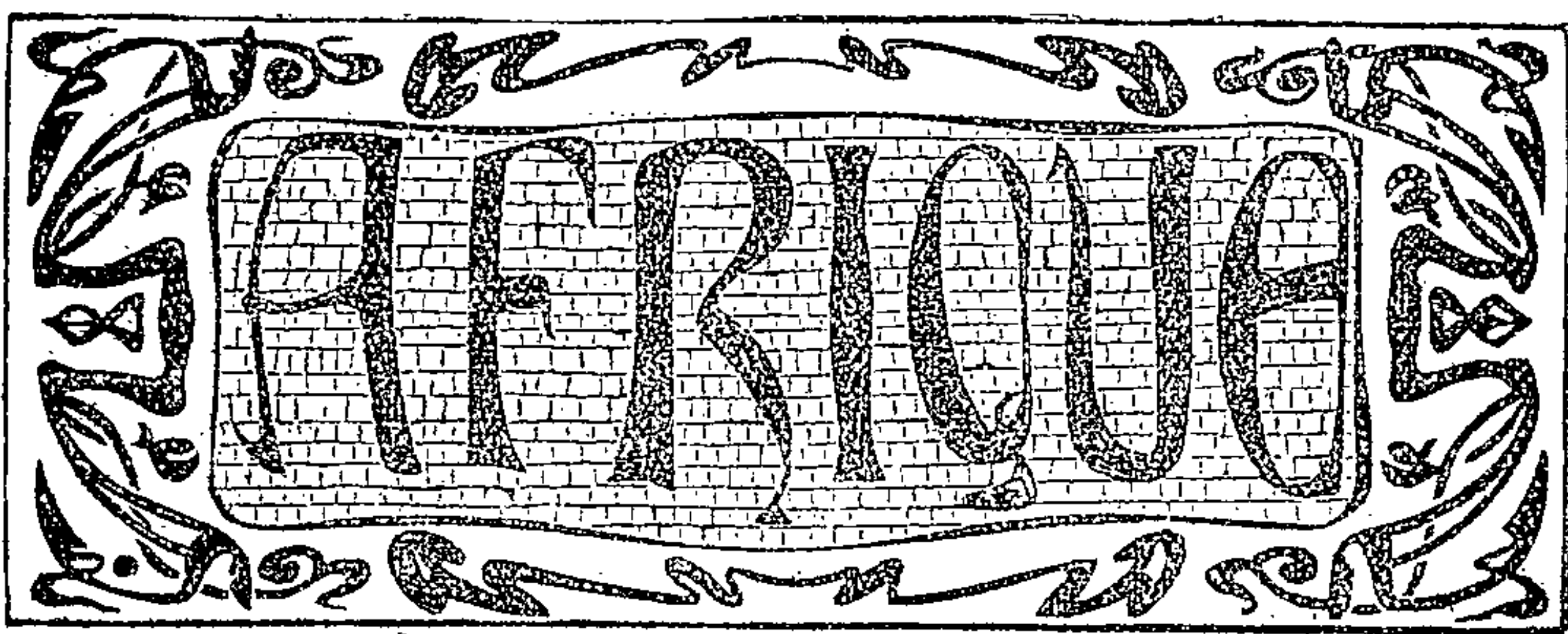
De grâce, n'oubliez pas dans vos prières tant de millions d'âmes encore plongées dans les ténèbres de la mort, nous vous en supplions, la face prosternée contre terre !



De notre côté, nous ne vous oublions pas un seul instant, car nous savons que beaucoup de nos bienfaiteurs sont plongés dans le deuil et souffrent de cette terrible guerre !

En attendant le jour où il sera permis à notre missionnaire de revenir au milieu de nous, nous vous prions d'agréer, bien chers bienfaiteurs et bien chères bienfaitrices, les sentiments les plus reconnaissants de vos indignes frères qui ne vous oublient pas, ainsi que vos chers soldats.





## LE CATHOLICISME AU NYASSA

---

Le vicariat apostolique de Nyassa, qui englobe tout le territoire compris entre le lac de ce nom et la rivière Loangwa, est la plus méridionale des missions évangélisées au cœur du Noir Continent par les fils du cardinal Lavignerie. D'après la dernière statistique, il compte 8.000 néophytes baptisés et 30.000 catéchumènes, 50 prêtres missionnaires, 127 catéchistes, 34 églises ou chapelles, 34 écoles et 4 orphelinats. La correspondance suivante, dont nous sommes redevables au vénéré prélat qui depuis sept ans est à sa tête va nous apprendre dans quelles conditions l'apostolat y continue sans découragement sa tâche divine au milieu des difficultés de l'heure actuelle.

---

### *Lettre de Mgr GUILLEMÉ*

DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS D'AFRIQUE (D'ALGER)  
(PÈRES BLANCS), VICAIRE APOSTOLIQUE DU NYASSA



DURANT l'année 1917, la plus dure depuis le commencement de l'immense calamité qui s'est abattue sur le monde, nous n'avons pas cessé de travailler avec courage.

En face des obligations d'un devoir souvent difficile



à remplir, les missionnaires ont puisé, pour s'en acquitter, une énergie presque surhumaine dans la pensée des souffrances et des deuils dont le cruel écho nous arrive jusqu'au Nyassa. Pour eux, comme pour nos héroïques soldats du front, la continuité dans l'effort s'est changée en jouissance, quand ils ont constaté que, non seulement, ils pouvaient garder leurs positions, mais encore les améliorer et les fortifier. Le champ d'honneur où nous luttons et où nous tomberons peut-être, n'est pas le même. Mais qu'importe le chemin qu'on prend pour arriver, puisque unique est le but ? Qu'importe la manière de sacrifier sa vie, puisque pareille est la récompense ? D'ailleurs, la lutte et l'esprit de sacrifice ont toujours été le lot du missionnaire comme du soldat.

Mais, quand on ne parle partout que de larmes et de ruines, il ne convient pas d'ajouter une note sombre à toutes les tristesses qui affligent le cœur de ceux qui, malgré tout, s'intéressent à nos travaux. C'est pourquoi nous gardons pour nous nos sujets de tribulations, et, les unissant à ceux de nos bienfaiteurs, nous les déposons dans la balance de la justice divine afin de la faire pencher du côté de la miséricorde et de la victoire.

Je me contente donc dans cette lettre de faire connaître les consolations que le bon Dieu a bien voulu nous ménager.

# I

Notre chrétienté s'est augmentée, en 1917, d'un millier de néophytes glanés sur tous les points du vicariat. Cependant, vu le manque de personnel et de ressources, les missionnaires n'ont pas visé à créer, mais à conserver et à fortifier les œuvres existantes. Pour cela, le petit nombre d'ouvriers qui restent ont dû *travailler* beaucoup plus et *dépenser* beaucoup moins que par le passé.

La visite des postes éloignés a imposé à mes chers



confrères de nombreux déplacements : il fallait bien ne pas laisser périr dans les âmes la semence déposée par ceux appelés à combattre sur d'autres champs de bataille. Ici, plus que partout ailleurs, le missionnaire ne peut attendre qu'on vienne à lui, comme un passeur qui demeure en expectative sur le rivage, en regardant couler l'eau, jusqu'à ce qu'un voyageur demande à monter dans sa barque. Il doit aller à la recherche des âmes, les appeler, les attirer, les pousser dans le bercail de l'Eglise.

Ces voyages, pénibles en tout temps, sont actuellement faits dans des conditions déplorables, car, depuis trois ans, nous n'avons reçu aucun ravitaillement.

Témoin ému du dénuement et du zèle de mes missionnaires, je ne peux m'empêcher de constater que leurs vêtements sont affreusement râpés, que leurs chapeaux si vieux, si déformés, prennent des teintes et des tournures lamentables; que leurs soutanes s'éliement d'une façon navrante; que leurs chaussures fatiguées absorbent l'eau et la boue par tous les bords; que les soucis et l'excèsif labeur pâlisent de plus en plus leurs chers visages, et que, chaque jour, ils laissent sur les sentiers arrosés de leurs sueurs un peu de leur santé et de leurs forces. Ils marchent quand même; il est si doux de faire plus que son devoir et de répandre autour de soi un peu de joie en faisant connaître la vérité qui sauve!

L'un de ces confrères qui s'était enfoncé une côte et sur lequel je m'apitoyais me fit, en riant, cette réponse digne d'un soldat des tranchées :

« Une côte de plus ou de moins, ce n'est rien, car j'en ai douze paires. Si je m'étais cassé une jambe, vous pourriez me plaindre, parce que je n'en ai que deux, et je serais le plus malheureux des hommes si je devais mener une vie sédentaire; je souffrirais, surtout, de ne plus pouvoir visiter nos chrétiens qui ont grand besoin de notre ministère. »

## II

Dans mes lettres précédentes, je vous ai dit que nos néophytes nous aident généreusement à construire des écoles et des églises, sans recevoir aucune rémunération.

Ce bon mouvement continue.

Nous l'encourageons fortement, car il est d'expérience que les Noirs — comme les Blancs d'ailleurs — n'apprécient à leur juste valeur que ce qui leur a coûté de l'argent ou du travail.



La chrétienté des Angoni ne possédait qu'une chapelle en torchis, couverte en paille et dévorée en maints endroits par les termites.

Un samedi, le Père chargé de faire le service du dimanche arriva à l'heure ordinaire et se mit en devoir d'entendre et d'absoudre les pénitents; mais les parois du confessionnal, composées de bois et de roseaux, étaient si rongées qu'elles s'effondrèrent au bout de quelque temps.

« — Si vous voulez que je confesse les femmes qui doivent avoir autant besoin que vous du sacrement de pénitence, dit-il aux hommes, hâtez-vous d'installer un autre meuble. En attendant, je vais réciter mon bréviaire. »

Dix minutes s'étaient à peine écoulées que le catéchiste l'abordait en disant :

« C'est fini; vous pourrez reprendre votre ministère quand vous voudrez et — ajouta-t-il en riant — je vous assure que les plus gros péchés passeront facilement à travers la grille! »

Le missionnaire, étonné de la rapidité avec laquelle la besogne avait été faite, s'empressa d'aller voir et il ne fut pas peu surpris de trouver sa bicyclette, habi-

lement disposée en guise de barrière de confessionnal.

Les Noirs ne sont pas des naïfs, comme on est trop porté à le croire; à l'occasion, ils savent être ingénieux et débrouillards à leur manière.



Actuellement, un bel édifice en briques cuites remplace la pauvre chapelle de jadis. Tous les matériaux, ainsi que la main-d'œuvre, ont été fournis par les chrétiens; les missionnaires n'eurent à s'occuper que de la direction des travaux.

J'allai bénir le nouveau sanctuaire et les trois jours que je passai alors au milieu de cette chrétienté furent pour moi remplis des plus douces consolations : plus de deux cent cinquante communions, huit baptêmes, deux mariages, examen des jeunes candidats à la confirmation.

De ces derniers, il y en avait toute une troupe à laquelle il était aussi difficile d'imposer silence que de faire se tenir tranquille une bande de diabolins dans un bénitier.



Dans cette excellente chrétienté, chacun se disputait l'honneur de pourvoir à ma nourriture. Non pas que l'on m'invitât à dîner. Ce n'est pas la mode au Nyassa.

Au lieu de recevoir chez soi les étrangers de distinction pour leur offrir un banquet, on leur envoie à domicile le repas tout confectionné.

Chaque soir, je ne recevais pas moins de sept paniers de bouillie de maïs accompagnée d'un même nombre de sauces destinées à faire passer la pâte. Parmi ces dernières, j'ai pu identifier les suivantes : sauce aux feuilles de digitale, aux feuilles de courge, de patates, de haricots, aux champignons desséchés. Pour varier, m'arriva même, un jour, un pigeon à la sauce d'arachides.



Au moment du départ, quelques chrétiens, députés par leurs compagnons, vinrent me trouver :

« — Seigneur et père, me dirent-ils, nous vous remercions de la visite que vous avez bien voulu nous faire et des bonnes paroles que vous nous avez dites. Vous nous avez félicités d'avoir construit une belle maison au bon Dieu. Vous nous avez recommandé de la tenir bien propre et de l'entretenir avec soin. Les femmes ont promis de s'acquitter fidèlement de ce devoir. Maintenant, permettez-nous de vous faire une demande. Nous voudrions avoir une cloche pour remplacer la corne d'antilope qui appelle les gens à la prière.

« — Hélas ! répondis-je, pareille largesse, dans les circonstances actuelles, est tout à fait au-dessus de mes moyens. Mais je ferai connaître votre désir à nos amis des pays civilisés et peut-être leur générosité voudra l'exaucer ! »

Dieu veuille que l'un des lecteurs de ma lettre ait l'inspiration d'acquitter ma promesse !



Il y a deux ans, le supérieur de la mission de Bem-béké s'adressait, en ces termes, aux indigènes encore païens accourus pour célébrer avec les néophytes la fête de Noël :

« Nous sommes venus résider au milieu de vous afin de vous faire connaître, aimer et servir le Sauveur de tous les hommes, Dieu fait homme, dont nous célébrons aujourd'hui la naissance.

« Nous sommes des pêcheurs d'âmes. Jusqu'à ce jour, nous avons capturé beaucoup de poissons moyens et petits : des hommes faits, des jeunes gens, des femmes et des jeunes filles. Maintenant, notre ambition s'étend

plus haut : nous voudrions pêcher de gros poissons, c'est-à-dire des chefs, des grands-pères et des grand-mères (ici, les convenances veulent qu'on évite de prononcer les mots *vieux* et *vieillards*, car ce serait laisser entendre à ceux qui vous écoutent qu'ils tardent trop à mourir). Dieu s'est fait homme pour sauver les grands aussi bien que les petits, les riches comme les pauvres. Eux aussi ont une éternité de bonheur à mériter et un châtiment éternel à éviter. Alléguer que les grands-papas et grand'mamans ont, désormais, la tête trop dure pour que nos enseignements puissent y entrer, est une raison qui ne vaut absolument rien. Nous, prêtres, leur dirons ce qu'ils doivent croire et pratiquer. Donc, que ceux qui désirent vraiment devenir les enfants du bon Dieu se fassent inscrire. »

Le dimanche suivant, soixante personnes, dont les plus jeunes avaient dépassé la cinquantaine, recevaient la croix des catéchumènes et dernièrement nous avons eu la joie d'administrer le baptême à ces vénérables vieillards qui ne seront, j'espère, ni les moins fervents, ni les moins dociles de nos néophytes.

### III

Pour terminer, laissez-moi vous raconter une petite scène dont j'ai été témoin et qui symbolise, ce me semble, d'une façon touchante, la coopération des bienfaiteurs des missions à l'œuvre évangélisatrice.

Dans chacune de nos églises, une chapelle est dédiée à Marie. Ce petit sanctuaire, orné d'une image ou statue de la Vierge Immaculée, qui, malheureusement, n'est pas toujours aussi belle que nous le désirerions, parle au cœur de nos chrétiens et, dans la journée, les visites y sont fréquentes.



Un jour que j'étais à dire mon bréviaire dans l'un



de ces oratoires, une jeune négresse, accompagnée de son petit frère, y vint en pèlerinage. Après avoir accompli ses dévotions, elle s'approcha de la Vierge de Lourdes et effleura de ses lèvres la rose qui en fleurit le pied.

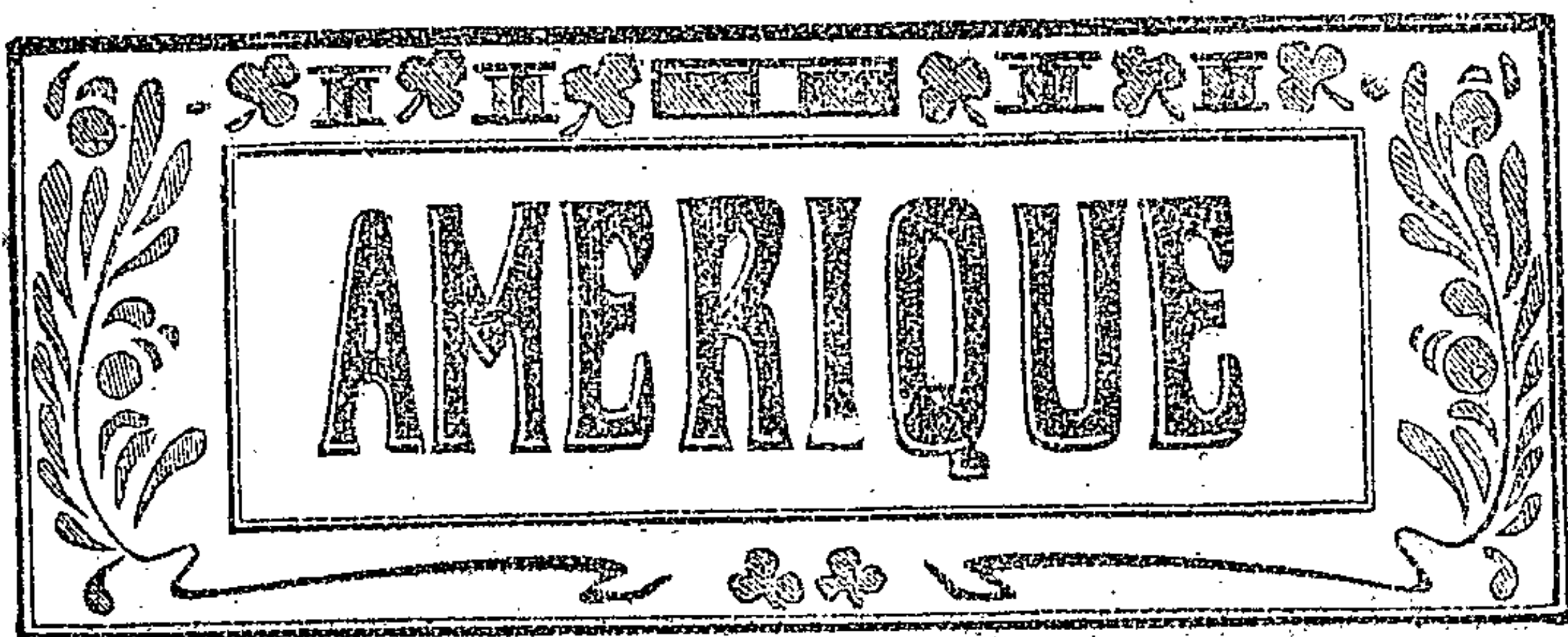
Cette cérémonie achevée, elle voulut se retirer; mais l'enfant, lui, ne bougea pas. Il restait debout, immobile, jetant des regards suppliants tour à tour vers la Madone et sur sa sœur. Celle-ci, alors, le prit dans ses bras, le souleva jusqu'à la hauteur de la statue sur le pied de laquelle il déposa un religieux baiser.

Satisfait, et le front rayonnant de joie, il trottina ensuite gaiement vers la porte de sortie.



Emu de cette scène charmante, je reportai ma pensée, naturellement, vers les chrétiens charitables qui prient pour que notre apostolat soit béni de Dieu. Nous, missionnaires, nous sommes les instruments dont le divin Maître se sert pour conduire les âmes; mais ce sont les aumônes, les prières et les sacrifices des amis de l'apostolat qui — comme la sœur du gentil négrillon dont je viens de parler — soulèvent ces âmes au-dessus de la terre et les élèvent jusqu'à Dieu, par Marie qui est pour nous tous le flambeau placé sur la route du Ciel.





CHEZ LES ESQUIMAUX DU MACKENZIE  
(Canada Septentrional)

*Par le R. P. DUCHAUSSOIS*

OBLAT DE MARIE IMMACULÉE

~~~~~

Enclavée entre la mission de Youkon et celle du Keewatin, la circonscription du Mackenzie embrasse presque en totalité le domaine immense drainé par le fleuve de ce nom. Elle est limitée, à l'est, par le 100° degré de longitude; à l'ouest, par les monts Rocheux; au sud, par le 60° degré de latitude; du côté nord, elle s'étend jusqu'au pôle. C'est aux RR. PP. Oblats de Marie Immaculée qu'en est confiée l'évangélisation, et ils ont déjà poussé fort avant leurs excursions apostoliques.

On se souvient peut-être que deux d'entre eux, les RR. PP. Rouvière et Le Roux, furent assassinés en octobre 1913 sur les confins de l'Océan Glacial boréal. Le rapport suivant expose les péripéties de ce tragique événement, à la suite duquel toute tentative d'apostolat auprès des Esquimaux du Mackenzie avait été abandonnée. En nous adressant cette relation, le vénéré vicaire apostolique, Mgr Brey-nat, l'accompagne des considérations suivantes :


« Nous avons à cœur de reprendre au plus tôt notre mission chez les Esquimaux. Je n'ai que l'embarras du choix parmi mes collaborateurs qui ont tous sollicité la faveur

d'y consacrer leur vie. La difficulté de les remplacer aux postes qu'ils occupent actuellement n'est pas absolument insurmontable. En nous dédoublant, nous pourrions peut-être suffire à tout. Mais comment faire face aux dépenses de voyages, de fondation, etc., car tout est à recommencer, tout ayant été détruit, maisons, chapelles, etc. Nous comptons sur la bonne Providence qui jusqu'ici nous est si fidèlement venue en aide.

« Je recommande cette œuvre aux prières des associés de la Propagation de la Foi. Si nos missionnaires se passent volontiers des douceurs de la civilisation et savent, au besoin, se contenter du produit de leur chasse et de leur pêche pour soutenir leurs forces physiques, au moral et au spirituel ils ont absolument besoin d'être réconfortés par des grâces de choix que seules des prières ferventes peuvent leur obtenir. »

~~~~~

#### I. — Premières tentatives d'évangélisation

u printemps de 1911, Mgr Breynat, ayant appris que deux cents Esquimaux devaient visiter le Grand Lac de l'Ours, cette année-là, décida de mettre à exécution, sans plus tarder, le projet qu'il avait tant à cœur : l'évangélisation des Esquimaux de la rivière Coppermine.



Son choix se porta immédiatement sur le Père Jean-Baptiste Rouvière, missionnaire âgé de trente ans et doué de toutes les qualités dont Dieu se plaît à munir ses grands ouvriers apostoliques. Un séjour de quatre années consécutives à la mission de Good-Hope avait rompu à la vie de l'Extrême-Nord ce Cévenol ardent et robuste. La connaissance approfondie qu'il y avait acquise de la langue des Peaux-de-Lièvre devait l'aider à lui faire trouver parmi les Indiens du Grand Lac de l'Ours des interprètes pour ses premiers rapports avec les Esquimaux.

Il partit joyeusement le 1<sup>er</sup> août 1911, remonta le fleuve Mackenzie depuis le Fort Good-Hope jusqu'au Fort Norman, s'engagea, avec sa chapelle de missionnaire et quelques provisions de bouche, dans la *Bear River* (Rivière de l'Ours) et, au bout de quinze jours, atteignit le Grand Lac de l'Ours, dont elle est le déversoir.



Traversant ensuite les 400 kilomètres du Grand Lac, le Père Rouvière aborda sur sa rive nord.



CARTE PARTIELLE DU VICARIAT APOSTOLIQUE DU MACKENZIE

Hélas! lorsqu'il y arriva, les Esquimaux avaient déjà levé leur camp et s'acheminaient à petites journées vers leurs quartiers d'hiver sur le littoral de l'Océan arctique.

Loin de se laisser abattre par ce contre-temps, il poursuivit sa route sur leurs traces et il eut enfin la joie de les atteindre.

Écoutons-le raconter lui-même, dans une lettre



crayonnée sous la tente et adressée à son évêque, dans quelles circonstances eut lieu sa première entrevue avec ses ouailles tant désirées.

18 août 1911.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Vous m'avez envoyé évangéliser les Esquimaux. La rencontre a eu lieu le 15 août, vers 7 heures du soir.

Depuis une semaine, je parcourais les steppes et commençais à désespérer de pouvoir les rejoindre lorsqu'après une longue journée de course, j'aperçus tout à coup, sur le sommet d'une colline, trois êtres vivants... Étaient-ce des caribous? Étaient-ce des hommes?... Pour m'en assurer, je hâtai le pas dans leur direction.

Au bout de dix minutes, j'aperçus une foule de gens sur le versant du monticule. Il n'y avait plus à douter : c'étaient des Esquimaux.

A ma vue ils accourent; mais, arrivés à une certaine distance, ils font halte. L'un d'eux prend les devants; mais bientôt il s'arrête, lève les bras au ciel, penche la tête à droite, puis incline tout son corps vers la terre. Il répète ces gestes à plusieurs reprises.

Je lui réponds en levant les bras. Alors il se rapproche de moi, et tous les autres se précipitent à sa suite.

C'était leur signe de salut.

Quand le premier Esquimau fut assez près pour me reconnaître, il se retourna en criant : « *Krablouma!* (C'est un blanc!) »

Il arriva alors vivement jusqu'à moi, tout souriant et me tendant la main.

Je la serrai entre les miennes. Aussitôt il me prit par le bras pour me présenter à tout le monde.

J'avais ma soutane et ma croix d'Oblat. Ce signe sacré les frappa vivement; ils ne se lassaient pas de le regarder.

Je leur donnai quelques médailles de la Sainte Vierge que je leur passai moi-même au cou. Ils étaient radieux.

Ensuite, j'allai à leur campement et je donnai la main à tous les gens qui étaient là.

Ils m'invitèrent à leur table. Je n'avais garde de refuser, car, marchant depuis le matin sans manger, j'étais affamé.



Après le repas, ils m'accablèrent de questions. Je m'efforçai de leur faire comprendre que j'étais venu pour rester parmi eux...

Joignant l'action à la parole, le Père Rouvière prit ses dispositions pour hiverner dans le voisinage du lac Imerenik. Habile charpentier, il eut vite fait d'équarrir et d'ajuster les troncs d'arbres qui devaient composer sa pauvre demeure. Il y célébra le saint sacrifice, pour la première fois, le 17 septembre 1911.

Jusqu'à la fin d'octobre, beaucoup d'Esquimaux, retournant à la mer par ce chemin, vinrent l'y visiter, famille par famille. Après le départ des derniers, il passa l'hiver dans la solitude, la prière et le travail des mains.



Au mois d'avril 1912, il attela ses chiens et prit la direction du Fort Norman, afin d'y aller prendre un compagnon d'apostolat qui lui avait été promis.

C'était le Père Guillaume Le Roux, un Breton né en 1885 et qui, depuis un an, était arrivé du scolasticat de Liège.

Tous deux se mirent en route à la fin de juillet et, le 27 août, ils entraient dans la maisonnette du lac Imerenki.

Ils eurent la joie de voir beaucoup d'Esquimaux durant l'automne, et le Père Le Roux s'appliqua de toute son énergie à étudier leur idiome.

Mais ils ne tardèrent pas à comprendre qu'à moins d'établir leur résidence définitive sur l'Océan Glacial même, ils ne pourraient songer à les convertir. Au Grand Lac de l'Ours et au lac Imerenik, il ne viendrait jamais qu'un petit nombre d'indigènes, et encore trop affairés, et pour trop peu de temps. Ils résolurent donc d'aller, l'automne suivant, au Golfe du Couronnement (*voir la carte*, p. 232). Cependant, ils auraient bien voulu avoir l'avis de leur évêque. Un assenti-

ment formel de sa part les aurait puissamment encouragés dans leur entreprise.

Sans doute, Mgr Breynat leur avait donné l'autorisation d'agir selon leur jugement; mais, espérant toujours pouvoir communiquer avec lui au cours des mois suivants, ils ajournèrent l'exécution de leur projet. Cependant, le printemps et l'été se passèrent sans qu'ils pussent le voir.



Le 30 août 1913, ayant reçu une lettre dans laquelle un capitaine marchand disait qu'après avoir séjourné deux ans parmi les indigènes du Golfe, il jugeait le moment favorable pour y établir une mission, ils se décidèrent à partir.

Puis un long et angoissant silence se fit. Trois années devaient s'écouler avant qu'on sût exactement ce qui s'était passé.

## II. — Assassinat des Pères Rouvière et Le Roux.

En 1914, un explorateur qui s'était aventuré dans le Barren Land y rencontra des Esquimaux affublés de soutanes et d'ornements sacerdotaux. Les ayant interrogés sur les « hommes blancs » venus en leurs parages l'année précédente, il n'obtint d'eux, pour toute réponse, que des gestes étranges et incompréhensibles, suivis d'une fuite précipitée.

Cette découverte était de mauvais augure... Mais ces gens pouvaient avoir dévalisé la cabane du lac Imere-nik, en l'absence des missionnaires... Il n'y avait pas d'indication positive du malheur irréparable que l'on redoutait.



Une dernière espérance s'attachait à une parole rapportée par un Peau-de-Lièvre venu du Grand Lac de l'Ours :

« Lorsque les Pères sont partis, assurait-il, ils on déclaré : « Nous allons suivre les Esquimaux aussi loin « qu'ils iront... Peut-être ne reviendrons-nous pas « avant deux ans ! »

On conservait donc une lueur d'espoir. « Ils seront allés, se disait-on, jusqu'à l'île Victoria et, surpris par un précoce dégel de la mer, n'osant d'autre part se confier aux frêles *kayaks* (embarcations esquimaudes), ils attendent, pour revenir, les glaces d'un autre hiver... »



Lorsqu'au printemps de 1915, il ne fut plus possible de mettre en doute une issue fatale, Mgr Breynat fit appel au Gouvernement canadien et demanda qu'un détachement de gendarmes fût envoyé dans la région où ses missionnaires avaient dû vraisemblablement trouver la mort. Le Gouvernement accéda très libéralement à cette requête.

L'inspecteur La Nauze et les gendarmes Wight et Withers partirent, avec des vivres et des munitions pour deux années. Mais, lorsqu'ils arrivèrent dans le Barren Land, le plus imprévu des contre-temps les y attendait. Pour la première fois, et comme s'ils avaient soupçonné les investigations dont ils allaient être l'objet, les Esquimaux n'y parurent pas cet été. La cabane des missionnaires était tout en ruine.

Les gendarmes attendirent dans une hutte de la baie Dease le retour de la saison favorable.



A la fin d'avril 1916, ils se remirent en route vers le Nord, atteignirent, au mois de mai, le premier village de l'embouchure de la rivière Coppermine et procédèrent immédiatement à leur difficile enquête. Ils interrogèrent adroitement les Esquimaux sur les « deux hommes blancs » venus chez eux trois ans auparavant.

Mais toutes leurs ruses pour obtenir indirectement la vérité, restèrent sans résultat.

L'un des gendarmes eut enfin l'idée de dire à l'interprète :

« — Demande-leur carrément *qui* a tué les prêtres. Fais la question sans détour. »

L'interrogation ainsi formulée dans sa franche brutalité fut immédiatement suivie de cette réponse :

« — Les blancs ont été tués par Sinnisiak et Oulouksak ! »

Aussitôt les langues se délièrent et chacun raconta ce qu'il savait sur ce qui s'était passé. Tout le monde en avait été informé dès le lendemain du crime. On se montrait en même temps fort peiné du meurtre des « bons Blancs ».

Les dépositions fidèlement consignées par écrit, les aveux spontanés des meurtriers, et la découverte, à l'endroit même de l'assassinat, du « Journal » de pauvre papier rugueux, sur lequel le Père Rouvière écrivait au crayon indélébile ses notes quotidiennes, permettent de reconstituer tous les actes de la sanglante tragédie.



Les missionnaires étaient partis du lac Imerenik, le mercredi 8 octobre 1913, avec un groupe considérable d'Esquimaux, venus la veille pour les emmener. Parmi eux se trouvaient Sinnisiak et Kormik.

Les voyageurs mirent une douzaine de jours à parcourir les 100 milles (160 kilomètres) qui les séparaient de la mer Glaciale. Le « Journal » note continuellement des « froids intenses », des « temps affreux », des « chemins difficiles », des « vents contraires », etc.

Le terme de ce rude voyage fut une île située dans l'estuaire de la Coppermine River.

Le 20 ou 22 octobre, le Père Rouvière écrivait :

« Nous arrivons à l'embouchure de la rivière de Cuivre. Des familles sont déjà parties. *Désenchante-*



ment de la part des Esquimaux. Nous sommes menacés de famine; aussi, nous ne savons que faire. »

C'est la dernière phrase écrite par notre regretté confrère.

Le mot « désenchantement » apparaît fortement appuyé. C'est la première fois que le Père Rouvière parlait avec quelque amertume de ses ouailles.

La famine menaçait le camp, parce que la pêche était fort précaire et que le renne faisait défaut. Les Pères s'étaient munis de provisions; mais elles leur furent bientôt volées.



Pendant la nuit du 26 au 27 octobre, Kormik, un Esquimaux qui les hébergea une semaine sous sa tente, se glissa au chevet de ses hôtes, enleva la carabine du Père Le Roux et la cacha.

Quel que fût le protocole indigène, qui prescrit de ne point refuser ce que l'on vous demande, les Pères ne pouvaient tolérer ce larcin. Se risquer sans fusil dans ces pays, c'est, pour un Blanc, se condamner à mourir de faim.

L'arme fut donc reprise de force par son propriétaire. Ce que voyant, Kormik entra en colère et se rua sur le Père Le Roux pour le tuer.

Mais un brave vieillard, Koeha, s'interposa. Saisissant l'agresseur à bras le corps, il le maîtrisa.



Il prit ensuite à part les missionnaires et leur représenta que leur vie était en danger: « Kormik et les siens, leur dit-il, vous feront un mauvais parti. Vous devriez retourner tout de suite à votre cabane du lac Imérénik. Vous reviendrez l'année prochaine en meilleure compagnie. »

Puis, il les aida à appareiller leur équipage, qui consistait en un traîneau et deux chiens. Ensuite, il les accompagna durant une demie-journée, autant pour les



placer dans la bonne direction que pour les défendre d'autres attaques possibles. Il s'attela même au traîneau avec les chiens.

Lorsqu'ils eurent remonté la rivière jusqu'au chemin qui s'engage dans le Barren Land, il leur dit : « Il n'y a pas d'arbres ici. Continuez d'avancer aussi loin que vous pourrez. Après cela, vous n'éprouverez plus de difficulté. Je vous aime et je ne veux pas qu'on vous fasse du mal. »

Et, sur une cordiale poignée de main, ils se séparèrent.

Comment les missionnaires passèrent-ils la nuit qui suivit le départ de Koeha ? Nous ne le saurons jamais.

Ils durent souffrir beaucoup, car il faisait très froid et ils n'avaient ni tente pour s'abriter, ni bois pour se chauffer.



Pendant ce temps, Sinnisiak et Oulouksak quittaient à la dérobée la tribu endormie et se mettaient à suivre les traces laissées dans la neige par le traîneau.

Ils rejoignirent les missionnaires vers le milieu du jour. Ceux-ci comprirent leurs desseins perfides. Ils connaissaient la mauvaise réputation de Sinnisiak et ses relations avec Kormik. Ils leur firent cependant bon accueil.

Afin d'expliquer leur présence et surtout de se donner le temps de choisir le moment favorable, les Esquimaux dirent qu'ils venaient les aider à gagner le bois à travers les chemins très ondulés et encombrés de neige. Ils avaient même amené, à cette fin, deux chiens de relai.



Les quadrupèdes ne pouvant, à eux seuls, remorquer le traîneau, les quatre voyageurs leur vinrent en aide. Hommes et chiens s'attelèrent au lourd véhicule.

Les Esquimaux trouvent tout naturel de prendre le harnais d'un traîneau et n'estiment pas qu'il y ait rien d'humiliant dans ce travail. Au cours des longs voyages, tous les membres des familles s'y emploient; les femmes halent en tête, les chiens sont au milieu, les hommes en queue. Et, combien de fois les missionnaires du Nord n'ont-ils pas rendu ce service à leurs coursiers trop faibles !

En avant, le Père Rouvière battait la neige de ses raquettes afin de frayer un passage. Le Père Le Roux était à la tâche, non moins pénible, de retenir, avec des cordes, l'arrière du traîneau qui, sans cela, aurait chaviré à chaque cahot.

Chemin faisant, le vent se leva et bientôt une violente tempête se déchaîna. La neige tombait du ciel en tourbillons épais et aveuglants. La marche devenait de plus en plus pénible...



Sinnisiak jugea le moment propice. Il murmura quelques mots à l'oreille d'Oulouksak, et tous deux se débarrassèrent du harnais.

Sinnisiak s'en alla derrière le traîneau; mais le Père Le Roux, mis en plus grande défiance, le suivit du regard... Le misérable eut alors recours à un stratagème. Il fit mine de détacher sa ceinture pour satisfaire un besoin naturel. Le prêtre détourna les yeux et le scélérat, se rapprochant de lui vivement, le frappa de son grand coutelas dans le dos.

Le blessé se précipita en avant, en poussant un cri; mais il avait à peine dépassé l'avant du traîneau qu'Oulouksak, à son tour, se jetait sur lui, pendant que Sinnisiak criait : « — Achève-le ! moi, je vais m'occuper de l'autre ! »

Le Père Le Roux saisit les épaules de son agresseur en faisant appel à sa pitié. Mais, sourd à ses supplications, Oulouksak lui porta deux coups de couteau, le premier dans les entrailles, le deuxième dans le cœur.

Cependant, averti par le cri de détresse de son confrère, le Père Rouvière accourait. En le voyant s'affaïsser sur le sol et Sinnisiak armer la carabine qu'il avait prise dans le traîneau, le missionnaire s'enfuit vers la rivière. La première balle que lui envoya l'assassin le manqua; mais la deuxième l'atteignit dans les reins et le fit tomber assis sur la neige.

Les deux Esquimaux accoururent.

« — Achève-le ! » commanda de nouveau Sinnisiak.

Oulouksak lui plongea alors dans le flanc la lame encore fumante de son couteau.

Le pauvre Père, cette fois, tomba étendu tout de son long dans la neige rougie... Comme il respirait et que ses lèvres remuaient encore, Sinnisiak alla chercher, au traîneau, la hache des missionnaires, et, revenant au moribond, il lui coupa les jambes et la tête.

Puis, déchirant les entrailles palpitantes, Oulouksak arracha une portion du foie, et les deux monstres en mangèrent.

Ayant jeté le corps dans un ravin, ils retournèrent au Père Le Roux, l'ouvrirent et lui dévorèrent pareillement le foie.



L'horrible festin fini, ils s'emparèrent de tout ce qui était dans le traîneau et revinrent au camp où ils racontèrent ce qu'ils avaient fait.

« Nous avons tué les Blancs », dirent-ils à Kormik, en arrivant.

Le crime fut commis, entre le 28 octobre et le 2 novembre 1913, à une quinzaine de milles de l'Océan Glacial, sur la rive gauche de la rivière de Cuivre, de huit à dix milles en amont de la Bloody Fall (voir la carte p. 232).



Le lendemain, un certain nombre d'Esquimaux s'en furent au lieu du carnage.

« J'étais très chagrin de la mort des deux bons Blancs, raconta l'un d'eux nommé Koeha, de qui nous tenons les détails de cette scène, et je voulus aller les voir. En arrivant, j'aperçus le corps d'un homme sans vie, à côté du traîneau. C'était Ilogoak (le Père Le Roux) et je me mis à pleurer. Je ne vis pas Kouliavik (le Père Rouvière). La neige recouvrait le visage d'Ilogoak, laissant le nez à découvert... J'aimais beaucoup les bons Blancs. Ils étaient très bons pour nous. Ils nous donnaient des munitions, de la ligne à morue et de la ficelle pour faire des rets. »



Trois ans plus tard (le 3 juin 1916), le gendarme Wight se fit conduire à cet endroit par un indigène nommé Mayouk.

Il y trouva la planche de fond du traîneau et, tout à côté, un os maxillaire retenant encore toutes ses dents blanches, et intactes. Mayouk déclara que cette relique était du Père Le Roux. Elle avait été jetée là, l'année précédente, par un passant.

Comme M. Wight tenait à voir le lieu précis où le Père Le Roux avait rendu le dernier soupir, Mayouk l'entraîna, à 20 mètres plus loin, dans la direction de la rivière. La place était marquée par les griffes des animaux carnassiers, et par de nombreuses esquilles d'ossements tombés de leurs gueules.

Mayouk conduisit ensuite le gendarme à une excavation pratiquée dans la glaise par un ruisseau qui se jette dans la rivière de Cuivre et il lui dit que le corps du Père Rouvière était au fond. Six pieds de glace le recouvraient. Le gendarme, pressé par le temps, ne put rien faire pour la déblayer... Il se contenta de confectionner, avec la planche du traîneau, deux humbles croix qu'il planta respectueusement sur les points où les deux héroïques missionnaires avaient trouvé dans une mort sanglante le couronnement de leur apostolat.



En 1917 enfin, en la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, le 16 août, dans l'après-midi, sixième anniversaire de la première rencontre des Esquimaux par le Père Rouvière, Sinnisiak, son bourreau, comparait devant le juge d'instruction, à Edmonton, et faisait l'aveu de son forfait.

### Epilogue.

Invokant son titre de Père des missionnaires immolés, Mgr Breynat adressa une supplique à l'honorable Ministre de la justice, pour que la peine de mort fût commuée. Il demanda que les deux meurtriers lui fussent donnés, afin qu'il pût leur faire comprendre la beauté de la religion catholique, dans ses institutions, dans ses missionnaires et dans sa miséricordieuse indulgence.

Cette demande fut entendue. La sentence de mort, prononcée pour la forme, fut aussitôt changée en un emprisonnement indéfini, emprisonnement sans chaînes, ni verrous, au fort Résolution, sur le grand lac des Esclaves, proposé par le vicaire apostolique du Mackenzie.

La détention des deux coupables s'y accomplira, aussi courte qu'on le voudra, sous la garde très bénigne de la gendarmerie locale et à l'école des plus belles œuvres apostoliques de l'Extrême-Nord canadien.



Quant aux reliques sacrées des deux héroïques missionnaires : ossements, calice, soutanes, croix d'Oblats, nappe d'autel ensanglantée, elles sont gardées au Scolasticat inauguré, à Edmonton, le 12 septembre 1917. Ils forment les premiers trésors de notre « Salle des martyrs ».

---



# CHRONIQUE DE L'ŒUVRE

~~~~~

En vue d'obtenir une décision au sujet d'une difficulté plusieurs fois signalée, la lettre suivante avait été envoyée à Sa Sainteté le Pape Benoît XV :

« TRÈS SAINT PÈRE,

« Humblement prosternés à Vos pieds, les Membres des Conseils Centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi prient Votre Sainteté de vouloir bien donner une réponse à la demande suivante qui leur a été adressée par les Maisons d'éducation et d'enseignement :

« Au sujet des concessions spirituelles accordées aux
« collecteurs de l'Œuvre, dans les Maisons d'enseignement,
« est-ce au seul collecteur général que ces faveurs sont ac-
« cordées, ou bien tous les professeurs qui prennent la peine
« de recueillir les offrandes dans leurs classes respectives,
« en bénéficient-ils ? »

Voici la teneur de la décision obtenue :

Die 17 Maii 1918.

*Ssmus D. N. D. Benedictus Div. Prov. PP. XV, in Audien-
tia infrascripto Cardinali Poenitentiario Maiori imper-
tita, benigne excipiens votum S. Tribunalis Poenitentiariae
Apostolicae, ad propositum dubium responderi mandavit:
Negative ad primam partem, affirmative ad secundam.
Contrariis quibuscumque non obstantibus¹.*

L. ✕ S.

DE MANDATO D. CARD. P. M.

B. COLOMBO, S. P. Reg.

¹ Sa Sainteté le Pape Benoît XV, dans l'audience accordée le 17 mai 1918 au soussigné Cardinal grand pénitencier, a daigné accueillir le vœu du Tribunal de la Pénitencerie apostolique et ordonné de répondre : *Non à la première partie, Oui à la seconde.* Nonobstant toutes clauses contraires.

NOUVELLES DES MISSIONS

EUROPE

S. A. R. le prince de Galles au Vatican.

Les journaux catholiques italiens relèvent l'importance de la visite faite dernièrement par le prince héritier d'Angleterre à S. S. Benoît XV. C'est une nouvelle preuve, disent-ils, de l'immense autorité morale dont jouit le Saint-Siège et des bonnes relations qui existent aujourd'hui entre le Vatican et l'Angleterre.

Le dernier souverain reçu au Vatican a été le roi d'Angleterre Edouard VII, qui vit Léon XIII en audience solennelle, le 29 avril 1903. C'était la première fois qu'un souverain de la protestante Angleterre franchissait la porte de bronze du Vatican. L'événement avait été très remarqué. L'Angleterre montrait par là qu'elle renonçait à l'hostilité qu'elle nourrissait contre les catholiques depuis le schisme du xvi^e siècle. Et voilà trois ans déjà que l'Angleterre a établi un représentant diplomatique auprès du Vatican !

Deux choses ont rendu possible cette évolution d'un pays qui a, si longtemps, persécuté l'Eglise catholique : en premier lieu, la bienveillance du Saint-Siège, qui est toujours prêt à tendre la main, dans un geste de réconciliation, à tous ceux qui lui demandent de bonne foi son amitié ; en second lieu, l'esprit de liberté et de tolérance religieuse dont s'inspirent généralement les gouvernements anglais.

Progrès du catholicisme dans l'Empire britannique.

La population catholique de l'Empire britannique approche de treize millions et demi d'âmes. On compte environ 10.000 conversions par année, provenant la plupart de la Haute Eglise.

Dans la liturgie anglicane, le ritualisme à tendances catholiques progresse visiblement. Ainsi, dans plus de 1.500 églises, les ministres conservent après la messe les

« Saintes Espèces » dans le tabernacle. La dévotion envers la Sainte Vierge se développe aussi : ses fêtes sont célébrées et l'*Angelus* est sonné en plusieurs clochers. Même la prière pour les morts, jadis objet d'exécration, devient populaire, surtout en faveur de la multitude des soldats tués. Enfin, la vie contemplative s'est introduite dans cinq couvents de religieuses et plus ou moins dans certaines communautés d'hommes. Tout cela, espérons-le, est un signe de la « marche vers Rome ».

ASIE

Travaux apostoliques des missionnaires du Séminaire de la rue du Bac.

M. Delmas, supérieur du Séminaire des Missions Etrangères de Paris, nous communique le compte rendu annuel des travaux apostoliques exécutés par les membres de la Société et des décès survenus parmi eux au cours de l'année 1917.

Citons quelques extraits du préambule de cet important document :

« Voici, en quelques mots, quelle a été la situation générale des pays que nous évangélisons :

« Dans les missions du Japon et de la Corée, nos confrères signalent la pression officielle exercée sans violences, mais d'une façon très réelle et persistante, pour donner un renouveau de vie au shintoïsme ou religion nationale et obliger tous les enfants des écoles à participer au culte des âmes des héros morts pour la patrie.

« La Chine a continué à être le théâtre des révolutions, des luttes intestines, des brigandages, qui ont rendu le travail des ouvriers apostoliques particulièrement difficile, surtout dans certaines provinces.

« L'Inde a été agitée par un mouvement d'indépendance qui s'est fait sentir dans les milieux intellectuels, mais qui heureusement n'a pas trouvé d'écho parmi les catholiques de nos missions.

« L'Indo-Chine, le Siam et les missions des colonies an-

glaises des Détroits et de la Birmanie ont continué à jouir de la tranquillité et de la paix, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne sont pas éprouvées comme les autres par la grande guerre.

« C'est donc dans une tranquillité relative que se sont accomplis les travaux de l'exercice 1917. Les résultats obtenus, sans être aussi abondants que ceux de 1916, ne sont pas inférieurs à la moyenne des années qui ont précédé la dure et longue épreuve que nous traversons.

« Pour les 34 missions dont les statistiques nous sont parvenues¹ nous comptons :

Baptêmes d'adultes	29.331
Baptêmes d'enfants de païens en danger de mort.	104.925
Conversions d'hérétiques	311

« De ces résultats, obtenus malgré l'absence de plusieurs centaines de missionnaires mobilisés, nous sommes redevables au Dieu très bon et très grand qui a soutenu les ouvriers apostoliques et fécondé leurs travaux. A Lui donc nous adressons nos ferventes actions de grâces en le suppliant de continuer à notre œuvre sa toute-puissante protection... »

La peste en Mongolie.

A la fin de l'année 1917, la peste a fait d'affreux ravages dans les missions mongoles. En deux mois, cinq missionnaires en ont été victimes.

Voici quelques détails que nous apporte une lettre du R. P. Remi Verhaeghe, procureur des Pères de Scheut :

« En ce moment (5 avril), le fléau semble enrayé; mais il n'a certainement pas fait moins de 10.000 victimes. La seule ville de Saratsi compte plus de 1.500 décès (15 pour 100 de la population) et Paotowchen 5.000. Nos missionnaires étaient, à peu près, les seuls Européens dans la région et, d'après les lettres reçues, ils ont été à la hauteur de la tâche qui leur incombait. Dans la mission de Mongolie sud-ouest (Ortos), 20 d'entre eux (sur 45) ont eu des cas de peste dans

¹ Nous regrettons vivement de n'avoir pas reçu le compte rendu du Setchoan occidental.

leurs chrétientés et ont, naturellement, assisté de leur mieux les mourants.

« Vous savez que cette maladie est contagieuse au plus haut degré : un microbe entré par le nez ou la bouche, et c'est fini ! il n'y a pas de remède. Le seul préservatif, c'est de porter un masque de coton dès qu'on arrive dans une région contaminée. Les bien-aimés confrères dont nous pleurons la mort ignoraient malheureusement les précautions à prendre.

Leurs successeurs ont pu, Dieu merci, braver impunément l'épidémie, grâce aux moyens prophylactiques qu'ils ont employés. Ils ont fait mieux : on peut dire en toute vérité qu'ils ont sauvé la plupart de leurs néophytes et que des milliers de païens leur doivent la vie.

« En effet, dès qu'ils eurent connu les symptômes de la peste pulmonaire, ils avertirent les autorités et établirent un barrage infranchissable autour de leurs paroisses, de sorte que personne ne pût y entrer ni en sortir. Si, par hasard, un cas de peste se déclarait, le malade était sévèrement isolé pour éviter la contamination de tout le village. Qui connaît les Chinois avec leur nonchalance et leur imprudence, comprendra le travail, l'abnégation, l'héroïsme même que nécessitait cette manière d'agir. Quelqu'un venu de là m'a raconté que les missionnaires devaient montrer les dents et se fâcher du matin au soir. Mais cette bienfaisante rigueur a été le salut des chrétientés. Et les païens des environs, voyant ces oasis indemnes au milieu des districts dévastés, ont fini par suivre l'exemple donné par les missionnaires et la mortalité est redevenue normale.

« Mais dans quel état doit être cette pauvre Mongolie sud-ouest, ravagée successivement par la famine, par le brigandage, par la peste, et où la mort a enlevé en sept ans 21 missionnaires ! Nul doute que, pour compenser tant d'horreurs, son vénéré vicaire apostolique, Mgr Van Dyck, n'ait la joie dans les prochaines années d'enregistrer un magnifique mouvement de conversions. Telle est, en effet, très souvent la procédure ordinaire du bon Dieu : après les épreuves crucifiantes, les ineffables consolations de sa paternelle providence... »

Un évêque de plus en Chine.

Le R. P. Léopold Gain, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan, nous écrit de Shanghai :

« La Chine compte un évêque de plus.

« Ils sont cinquante à se partager la conquête pacifique de la grande République Jaune!... Beau chiffre, dira-t-on. Si, pourtant, l'on compare leur nombre aux évêques de France et surtout d'Italie, pour que la proportion fût égale eu égard aux populations, il faudrait plus que décupler le chiffre de nos vicaires apostoliques. Il est vrai que le nombre des catholiques chinois n'atteint pas encore tout à fait deux millions. Mais les païens? Or, c'est aussi pour les païens que les missionnaires sont venus et que les évêques sont sacrés.

« Mgr Lécroart est né à Lille, le 4 novembre 1864, et, depuis dix-sept ans, il exerce le saint ministère dans la grande mission du Tché-li sud-est. Nommé coadjuteur de son vicaire apostolique (Mgr Maquet), au mois d'août 1917, il n'a pu, par suite de diverses circonstances, recevoir l'onction épiscopale que le 2 février 1918.

« L'auguste fonction, présidée par Mgr Paris, assisté de NN. SS. Menicatti et Dumond, a été célébrée en grande solennité. Dans l'assistance, on remarquait aux premiers rangs l'élite de la colonie française de Shanghai, ayant à sa tête M. Wilden, consul général.

« Aux agapes fraternelles qui suivirent la cérémonie religieuse, toutes les Sociétés de missionnaires qui ont des procures à Shanghai étaient représentées par des délégués, et le nouveau prélat, dans ses remerciements à la fin du banquet, célébra en termes éloquents la grande œuvre apostolique accomplie par le zèle infatigable de toutes les familles religieuses vouées à l'évangélisation. »

Un nouvel évêque au Japon.

M. Delmas, supérieur du séminaire des Missions Etrangères de Paris, nous écrit le 18 juin 1918 :

« Je me fais un devoir de vous annoncer une nouvelle que

nous venons de recevoir de Rome, la nomination du nouvel évêque d'Osaka (Japon).

« L'élu est M. Jean-Baptiste Castanier, né le 7 janvier 1877, à Lacapelle-del-Fraisse (diocèse de Saint-Flour), ordonné prêtre le 23 septembre 1899 et parti pour la mission d'Osaka le 15 novembre suivant. Je me permets de le recommander à vos pieux suffrages. Il est encore mobilisé en France; mais un sursis d'appel qui vient de lui être accordé lui permettra de reprendre le chemin de la mission dont le Saint-Siège lui confie le gouvernement. »

AFRIQUE

La Congrégation des Missionnaires d'Afrique (d'Alger).

Fondée en 1868 — il y a donc un demi-siècle — par le cardinal Lavigerie, approuvée en 1908, la Congrégation des Pères Blancs compte aujourd'hui une douzaine d'évêques, une dizaine de provinces à évangéliser avec 133 stations, 484 missionnaires, 255 sœurs, 2.658 catéchistes, 233.329 néophytes, 129.011 catéchumènes, 2.217 écoles et 272 établissements de charité (asiles, orphelinats, dispensaires, hôpitaux), où l'on soigne par année plus d'un million de malades.

Tous ces chiffres, concernant la période de juin 1916 à juin 1917, sont supérieurs à ceux des exercices précédents, malgré la disparition du rapport annuel d'un vicariat apostolique et malgré les ennuis provoqués par les interminables hostilités. Des centaines de religieux ont dû répondre à l'appel de la patrie et plusieurs ont succombé. Quant à ceux qui n'ont pas été arrachés à leur vocation normale, ils ont déployé plus d'activité que jamais, et Dieu a béni leurs efforts et leurs peines. Voilà un motif de plus d'encouragement pour les âmes généreuses qui s'intéressent à la conversion du continent noir.

Bonnes nouvelles d'Abyssinie.

Mgr Jarrosseau, capucin, nous écrit d'Harar :

« Je suis heureux de vous donner de bonnes nouvelles

de notre Abyssinie. Aux jours de troubles ont succédé des temps meilleurs, et, bien que la situation ne soit pas encore parfaitement définie, on jouit cependant maintenant d'un peu plus de stabilité.

« Grâce à la bienveillance des Régents actuels, nous avons pu nous mettre à relever les ruines de la station du Sacré-Cœur de Daga Dima, que l'insurrection musulmane de février 1917 avait fait disparaître. Aujourd'hui cette infortunée station est à moitié restaurée et nos chrétiens, à part cinq qui ont péri dans le massacre, sont revenus auprès de nos missionnaires. Aux huttes anciennes brûlées par les fanatiques ont succédé des huttes nouvelles.

« L'avenir se présente donc sous de favorables auspices. Néanmoins, dans ce pays, les événements sont si capricieux que l'on ne peut jamais être absolument sûr du lendemain. »

Progrès du catholicisme en Afrique occidentale.

Nous empruntons les lignes suivantes à une lettre du R. P. Pierre-Marie Kernivinen, de la Société des Missions Africaines de Lyon, préfet apostolique de Korogo (Côte d'Ivoire):

« Jamais nos chrétiens ne nous ont donné plus de consolations; jamais nos pauvres fétichistes ne sont venus avec plus d'entrain ni plus nombreux vers nous. Hélas! nous ne pouvons faire la récolte, les bras manquent.

« Aidez-nous, chers bienfaiteurs! Aidez-nous par vos prières, par vos aumônes. Permettez-nous de placer dans nos villages un catéchiste dévoué qui prépare la voie au prêtre. Quelques missions ont le bonheur de posséder des séminaires; dans un avenir plus ou moins lointain, après des déboires qui ne décourageront pas les directeurs, il sortira de ces séminaires des prêtres noirs qui nous seront d'un grand secours. Hélas! toutes les missions n'ont pas encore réalisé ce beau rêve: des prêtres indigènes! Mais toutes ont des catéchistes noirs, de merveilleux auxiliaires. Il faut augmenter leur nombre.

« Nos Missions ont donné, en 1917, des résultats consolants qu'il est facile de constater, si l'on consulte, là où les missionnaires sont restés, la progression constante des

baptêmes et des communions. Le grand séminaire des Missions Africaines de Lyon compte encore vingt-cinq étudiants, malgré les vides qu'a faits l'appel de la classe 1918. Nos Ecoles apostoliques sont aussi complètes qu'en temps de paix.

« Ayons donc confiance et travaillons selon nos moyens et de toutes nos forces à l'extension du règne de Dieu. »

La mission du Fleuve-Orange (Afrique méridionale).

Mgr Simon, oblat de Saint-François-de-Sales de Troyes, vicaire apostolique du Fleuve-Orange, écrit de Pella :

« Toutes nos œuvres se maintiennent; mais nous ne pouvons songer à aucun développement tant que durera la guerre européenne. Il nous faudrait de nouveaux missionnaires prêtres et religieuses; impossible d'en recruter. Les ressources diminuent toujours; les impôts sont très onéreux et nécessitent de nouvelles privations. Le prix des vivres devient inabordable, le blé a doublé de valeur, les étoffes sont rares et chères; seuls les riches peuvent encore s'habiller convenablement. Les matériaux de bâtisse sont hors de prix; inutile donc de songer à de nouvelles fondations, impossible même de faire les réparations nécessaires.

« Nos missionnaires de Port-Nolloth sont exposés à toutes les intempéries. Leurs maisons construites en tôles galvanisées ont été rongées par l'atmosphère saline de la mer. Il faudrait renouveler au moins les toitures qui ne protègent plus les occupants contre la pluie, le vent et la poussière.

« Cependant, personne ne se décourage. Chacun dans sa mission respective continue ses œuvres et s'ingénie pour gagner dans un surcroît de travail manuel ce que sa bourse ne peut lui procurer. Tous sont heureux de penser que leurs privations aideront peut-être à satisfaire la justice divine et à avancer le terme des épreuves et des maux qui pèsent aujourd'hui sur les nations bienfaitrices qui leur étaient si généreuses... »

AMÉRIQUE

La léproserie de Cocorite.

Il existe aux Antilles, dans l'île Trinidad, à trois milles de

Port-d'Espagne, en un lieu appelé Cocorite, une léproserie confiée par le Gouvernement, depuis un demi-siècle, aux soins de religieuses dominicaines. Ces femmes admirables ont célébré au mois d'avril dernier le jubilé de leur prise de possession de l'établissement.

Parties de France, au nombre de cinq, le 8 mars 1868, elles arrivèrent à Port-d'Espagne le 26 du même mois et donnèrent leurs premiers soins aux lépreux le vendredi saint 10 avril suivant.

Aussi Mgr Dowling, archevêque de Port-d'Espagne, a-t-il voulu, ce jour-là même (mercredi 10 avril 1918) présider les noces d'or de leur apostolat héroïque et chanter, dans la chapelle de l'hospice, une messe solennelle pour le cinquantième anniversaire de leur entrée au service des victimes de la plus horrible des infirmités.

Un protestant disait, un jour, au docteur de l'asile, qu'il se sentait poussé à se mettre à genoux devant les Sœurs, tant il trouvait héroïque leur dévouement.

Nous ne pouvons mieux terminer ce rapide aperçu qu'en transcrivant ces lignes écrites par un homme éminent ayant occupé une haute position à Port-d'Espagne.

« J'ai vu à Cocorite les dominicaines passer les plaies, nettoyer les ulcères, prodiguer à tous des soins délicats et dévoués, comme ferait la plus tendre des mères. Il en est qui, au commencement, sentant la nature se révolter et frémir. Mais, quelle n'est pas la puissance de la grâce ! Non seulement elles s'habituent à leur tâche, mais elles en viennent à l'aimer, parce qu'elles s'y livrent par amour pour Notre-Seigneur, pour Celui qui, par amour pour nous, s'est rendu semblable à un lépreux. »

Le Brésil troisième pays catholique du monde.

Les journaux américains annoncent que la nonciature de Rio de Janeiro et le Gouvernement brésilien se seraient mis d'accord pour réserver toutes les fonctions dans l'Eglise du Brésil aux nationaux.

Depuis très longtemps déjà, les milieux officiels réclamaient cette mesure. Leur insistance sur ce point a obtenu gain de cause, mais il ne faut pas se dissimuler que le

recrutement d'un clergé brésilien présente encore les plus grandes difficultés; jusqu'ici, sans le concours de prêtres d'outre-mer, une grande partie du Brésil n'aurait pu avoir de paroisses organisées et la nouvelle convention peut avoir des répercussions inquiétantes dans un avenir prochain.

L'Eglise du Brésil s'est, malgré tout, beaucoup développée au cours du xix^e siècle : au lieu des 12 diocèses qu'elle comptait en 1801, elle possède actuellement 10 archevêchés, 38 évêchés, 3 prélatures et 4 préfectures apostoliques.

Sur 25 millions d'habitants, plus de 20 millions sont catholiques et, dans le diocèse de Saint-Paul, le seul où des statistiques précises sont tenues, sur 917.479 habitants, 894.739 sont catholiques. Aussi ne s'étonne-t-on pas de voir que, dans sa réponse à la note pontificale, le Gouvernement fédéral ait rappelé que le Brésil est le troisième pays catholique du monde.

OCÉANIE

Conquêtes de la foi aux îles Fidji.

Un missionnaire de la Société de Marie nous écrit de Macuata :

« Un petit village, situé à trois heures de marche de la station de Macuata, vient de passer tout entier du protestantisme à la religion catholique. Quand son intention de se convertir fut connue, la persécution s'acharna contre ses habitants. Le préfet indigène et le ministre wesleyen leur firent subir des interrogatoires qui se terminaient tous par des menaces. Un beau jour, le bruit se répandit que, tel jour, à telle heure, leurs cases seraient brûlées et qu'eux-mêmes seraient déportés. Mais tout fut inutile; les néophytes demeurèrent fermes dans leur résolution. Ils s'en applaudissent d'autant plus aujourd'hui que, dans un meeting tenu au chef-lieu de la province, le magistrat blanc a blâmé les fonctionnaires de leur conduite et déclaré que, sous le drapeau anglais, chacun est libre d'embrasser la religion qui lui plaît. »



NÉCROLOGIE

Mgr Coll,

VICAIRE APOSTOLIQUE DES ILES ANNOBON, CORISCO ET FERNANDO-PO

Né à Ibars (diocèse d'Urgel) le 11 janvier 1859, Mgr Pierre-Armengaudio Coll était entré de bonne heure dans la Congrégation espagnole des Fils du Cœur Immaculé de Marie, à qui le Saint-Siège a confié l'évangélisation de l'archipel et des territoires espagnols équatoriaux. Après avoir été préposé à la direction d'importantes maisons de son Institut en Espagne, il fut (au mois d'août 1890) nommé préfet apostolique des îles Annobon, Corisco et Fernando-Po, en remplacement du Père Vall-Llevera, décédé, et, lorsque, quatorze ans plus tard (12 mai 1904), sa mission devint vicariat apostolique, il fut promu à l'épiscopat et sacré à Rome par S. Em. le cardinal Gotti, préfet de la Propagande.

Le vénéré défunt était très aimé et sa mort, survenue inopinément à la suite d'une très courte maladie, a causé chez tous ceux qui le connaissaient une douloureuse stupeur et d'unanimes regrets.

R. P. Forestier,

MARISTE, PRÉFET APOSTOLIQUE DES SALOMON SEPTENTRIONALES
(OCÉANIE)

Un câblogramme daté du 1^{er} juillet nous a appris le décès, à Poporag, dans le groupe des Shortland, du R. P. Joseph Forestier, qui, depuis une quinzaine d'années, dirigeait la mission des Salomon septentrionales.

Né dans le diocèse de Lyon le 15 janvier 1857, le regretté défunt était entré dans la Société de Marie en 1878 et était parti pour l'Océanie en 1884. D'abord missionnaire dans l'archipel des Navigateurs, il était passé à l'archipel salomonien en 1897 et avait été nommé, en janvier 1904, préfet apostolique du groupe du Nord (îles Isabel, Choiseul, Bougainville, etc.). Ses efforts, secondés par le zèle de ses vingt collaborateurs (15 prêtres, 5 Frères), avaient déjà gagné à la vraie foi près d'un millier de recrues parmi les 200.000 insulaires soumis à sa juridiction, magnifique résultat, étant donné la sauvagerie de ces indigènes.

R. P. Balzani,

CAPUCIN, PRÉFET APOSTOLIQUE DE LA RHÉTIE

Les journaux de Suisse annoncent la mort du R. P. Fidèle Balzani, qui était depuis cinq ans à la tête de la Préfecture apostolique de la Rhétie (pays des Grisons).

Né à Rome le 27 janvier 1866, le regretté défunt était entré à l'âge de trente ans dans la famille du patriarche séraphique et avait été nommé préfet de la Réthie le 21 janvier 1913.

Il est décédé le 29 juin à Obervaz où ses funérailles ont eu lieu au milieu d'un grand concours de clergé et de fidèles.



Nous recommandons encore aux prières des missionnaires et de nos associés :

S. Em. le cardinal Martineili, ancien délégué apostolique à Washington.

Diocèse de Lyon. — M. le chanoine Vernay. — M. l'abbé Forest. — M. Ballandras. — Frère Onésime. — M. Edouard de Villeneuve. — M. Hubert de Faletans. — MM. de Micheaux, Augustin Dorier, de Thoisy et Rodet, morts pour la France. — Mlle Pauliat. — Mme L. Héritier. — Mme Casanova. — Mme Fanny Marin. — Mme veuve Faure. — Mlle Cl. Chazal. — Mlle B. Jacquet. — Mme Couturier. — Mme de Magy. — Mme Thiollière. — Mme de Bridieu. — Mme Borne. — Mme Planchon. — Mme Josserand. — Mme Gayetti.

Arras. — M. Henri Courdent.

Autun. — M. Béjot.

Blois. — M. Filly.

Bourges. — Sœur Anne-Marie de Saint-Joseph, carmélite.

Grenoble. — M. l'abbé Reynaud.

La Rochelle. — Mme L. Strauss.

Le Puy. — M. Louis Moulin. — Mme veuve Agreil-Portal

Luçon. — M. Divet.

Saint-Brieuc. — M. Edm. Laurent. — M. l'abbé Denieu. — M. Yves Ollivier. — M. Conan. — Mme Thérèse Laurent. — Mme H. Le Dars.

Tarbes. — Mlles Paschali.

Toulouse. — Mme de Boigne.

Versailles. — M. Fauquignon, mort au champ d'honneur.

MONACO. — Mgr Mercier, archiprêtre de la cathédrale.

MEXIQUE. — Mme Dolores Abogado V. de Orozco. — Mme Maria Sierra V. de Calero. — Mme Anacleto Mendiola. — Mme Victorine Marquez.

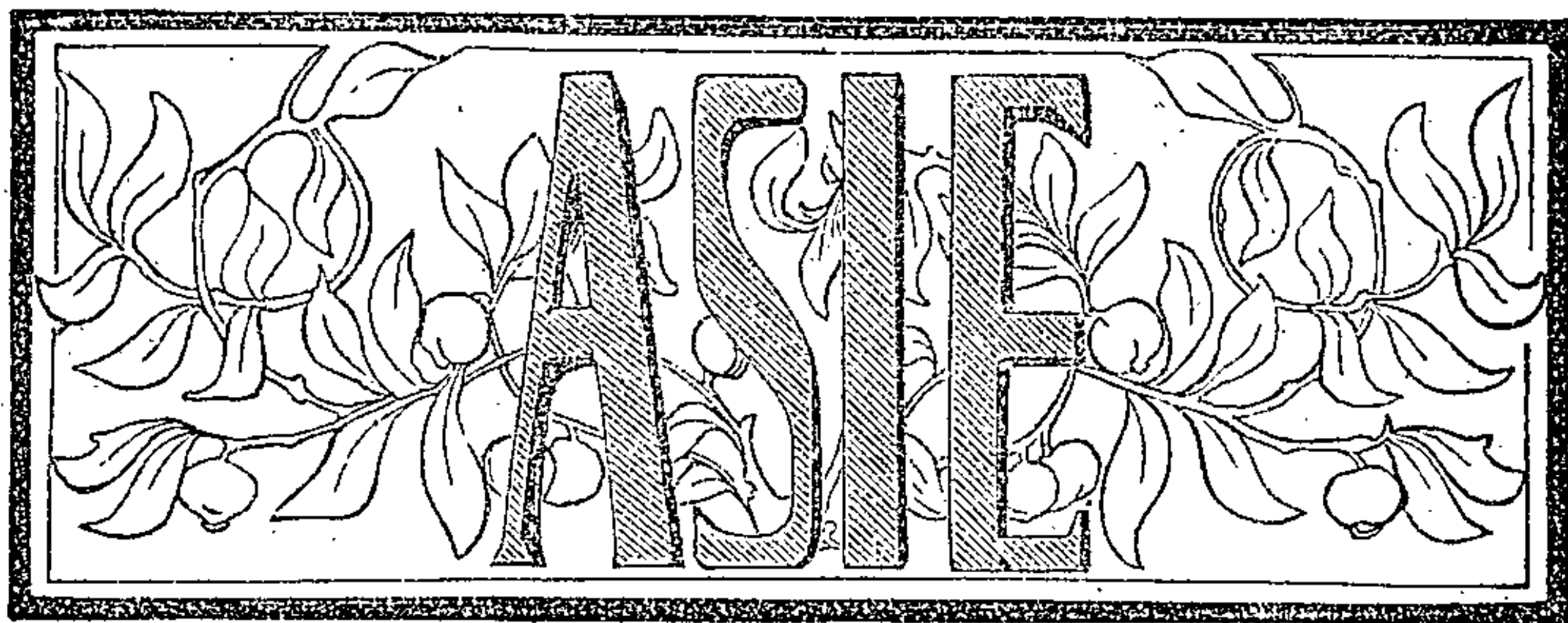
TH. MOREL, *Gérant.*

Lyon. — Imp. A. Rey, 4, rue Gentil. — 75628

SOMMAIRE DU NUMÉRO 541

TEXTE

HINDOUSTAN. — <i>L'arche de Noé</i> , par Mgr ROSSILLON.	259
INDO-CHINE. — <i>Progrès du catholicisme en Birmanie</i> , par Mgr CARDOT	265
CHINE. — <i>Un drame dans une plaine du Kiang-Si</i> , par Mgr FATIGUET	273
AFRIQUE ÉQUATORIALE. — <i>L'épreuve du poison dans l'Oubangui-Chari</i> , par le R. P. HÉLEINE	279
OcéANIE. — <i>Un grand chef papou</i> , par le R. P. ESCHLIEMANN	285
CHRONIQUE DE L'ŒUVRE	291
NOUVELLES DES MISSIONS	294
NÉCROLOGIE.	301
TABLE DES MATIÈRES du tome XC.	303



HINDOUSTAN

L'ARCHE DE NOÉ

par Mgr Pierre ROSSILLON

DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES D'ANNECY,
COADJUTEUR DE VIZAGAPATAM

Par décret pontifical du 17 août, l'auteur de l'article suivant et de tant d'autres inoubliables relations publiées par les *Annales* a été promu à l'épiscopat et nommé coadjuteur de Mgr Clerc, évêque de Vizagapatam. Nous sommes bien sûr qu'à cette occasion tous nos associés considéreront comme un devoir de reconnaissance d'appeler par de ferventes prières les bénédictions du ciel sur le missionnaire éminent dont les communications ont si souvent édifié leur piété, charmé leur esprit et touché leur cœur.

I

J'AIME autant vous le dire tout de suite, il ne s'agit ici ni du patriarche Noé, ni même de son bateau.

Mon arche est une simple voiture.

Mais, pour une voiture, c'est une voiture... tout ce qu'il y a de plus vénérable, de plus extraordinaire, de

plus légendaire parmi les véhicules qui déambulent sur la surface de notre pauvre terre indienne...

Quand je la vois, j'ai envie de rire et... de l'embrasser. C'est tout dire.



Le long de la côte de Coromandel, son nom éclate comme une batterie de tam-tam à la nouvelle lune.

De Rajahmundry à Vizagapatam, de Vizagapatam à Vizianagram, elle est connue. Il n'est pas un indigène qui n'en ait l'image imprimée dans sa mémoire.

Aussi, quand, sur le ciel embrasé, elle plaque à l'horizon d'un village sa grosse tache verte, un sourire illumine toutes les figures. De couleur café au lait, elles deviennent immédiatement couleur banane tellement elles sont contentes!

Du coin des portes, de derrière les cactus, du milieu des champs de sésame et de millet, du fond des rizières, un concert joyeux s'élève aussitôt :

« — *Amagarlou bandi! Amagarlou bandi! randi!* (la voiture des Sœurs! Venez la voir!)

« — Lesquelles Sœurs?

« — Les blanches... les nôtres... celles qui visitent les maisons... qui soignent les petites enfants... qui avec « de bonnes médecines » font fuir Maridama, Nokalama, Asirama et toutes les *amas* (déesses des maladies) du pays.

Et tous d'accourir... C'est magique... La vue de la voiture a déchaîné tous les microbes endormis, ceux des rhumatismes, ceux des abcès, ceux des dents branlantes, ceux de la migraine, ceux de la fièvre, etc.

La voiture est là. C'est le moment d'avaler toutes les médecines dont on peut avoir besoin pendant l'année. Elle est là; dans ses vastes flancs, elle a des sacs, des paniers, des boîtes où tous les remèdes de l'Europe et de l'Amérique sont accumulés.

Et doucement, patiemment, les corps sont pansés,

les âmes encouragées... par des mains très délicates et des voix très douces.

Sur son passage, la voiture des Vierges blanches sème l'espérance.

II

« — *Amagarlou bandil*

C'est ainsi que les villageois couleur banane ou vieux tronc de glycine ont surnommé le véhicule qui voiture les religieuses de Saint-Joseph d'Annecy à travers les villages télougous.

Mais — comme il fallait s'y attendre — cette voiture légendaire a recueilli plus d'un nom le long de ses voyages.

Pour les glaneuses du Bon Dieu, elle est simplement « notre voiture ».

Pour la Sœur dépensière chargée de veiller à ses réparations, elle est la « voiture de la Sainte-Enfance ».

« Pour le missionnaire jovial, c'est le vieux bahut de Waltair.

Pour les bons enfants, c'est la « roulotte » tout court.

Pour les tout modernes, c'est l'« auto ». Soit dit en passant, elle arrive à faire du 3 milles (4 kilomètres) à l'heure!...

Tous ces noms, d'ailleurs, incarnent fort bien leur idée.

Mais il a fallu un fils de la verte Erin — un de ceux qui s'en vont par le monde jetant à pleines mains leur foi et leur humour — pour trouver le mot qui fait fortune.

La première fois que ce fonctionnaire croisa le pesant véhicule, il se planta sur la route poudreuse, éclata de rire et :

« Tiens... tiens..., s'écria-t-il, *Noah's Ark* (l'Arche de Noé!..) »

La voiture était baptisée



Depuis ce jour, que de fois les anges ont entendu répéter ce mot !

Quand, avec sa boîte énorme, tanguant, roulant fortement sur son essieu, comme un bateau dans un océan de lumière, la voiture s'avance péniblement sur la route :

« — Tiens, dit-on, l'Arche de Noé qui s'approche ! »

Quand, pour la halte de midi, elle est garée sous un arbre touffu, tandis que les glaneuses dévorent leur assiette de riz et les bœufs leur botte de paille :

« — Tiens, l'Arche de Noé est arrêtée ! »

Quand, après la chute du jour, sous l'œil bienveillant des étoiles, on l'amarré solidement à l'entrée d'un village pour la nuit :

« — Tiens, l'Arche de Noé est au relais ! »

Quand, prise dans les sautes d'une tempête, noyée sous les rafales des déluges tropicaux, elle creuse le sol et s'y enfonce désespérée :

« — *Ayo* ! (hélas !) la pauvre Arche ! » soupire-t-on.

Heureusement, d'une manière ou d'une autre, Dieu veille toujours sur elle.



C'est ainsi que, depuis cinquante ans, le long de la côte de Coromandel, elle roule, tangué, marche, se traîne, s'embourbe, s'enlève, s'amarré, se charge, se recharge, se remet en route.

Oui, j'ai bien dit : cinquante ans. N'allez pas croire que j'exagère ! A travers l'océan du paganisme hindou, elle a déjà voituré trois générations de baptiseuses. Sur sa vieille peau verte, crevassée, trouée par endroits, elle porte, d'ailleurs, son âge buriné par le vent, le soleil et la pluie.

Le plus drôle, c'est qu'on a déjà changé au moins

dix fois les bœufs qui la remorquent et les ais dont elle est bâtie. S'en est-elle aperçue ? Je ne pense pas.

Courageuse et vaillante, prête à tous les voyages et par tous les temps, elle marche toujours. Jamais elle ne renâcle, ne se fâche, ne répond, ne régimbe... Tous les relais lui sont bons, comme toutes les routes lui sont favorables. Elle s'en va, l'Arche légendaire, elle s'en va fidèle à sa vocation...

III

Et quelle vocation !

La plus belle qui soit au monde...

Elle va aux âmes, rien qu'aux âmes, toujours aux âmes !... Soit qu'on l'amarre près d'un puits, à l'ombre d'un banian touffu ou au milieu d'un groupe d'habitations, soit qu'elle tangué, cahote ou roule, soit qu'on lui fasse bon accueil ou grise mine, elle ne pense qu'aux âmes. Ces « joyaux immortels » sont sa vie, son rêve, sa hantise...



Elle est comme une épopée en marche, une épopée faite de tristesse et de joie, de consolations et de souffrances, de sueur et de larmes..., l'épopée de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Vizagapatam.

Depuis cinquante ans, d'autres petites arches sont nées ; mais elle seule est l'Arche de Noé... la plus ancienne..., la mère..., celle qui date des tout premiers commencements.



A trois générations de « glaneuses » elle a servi de couvent, de dortoir, de chapelle... Avec elles, elle a voyagé sans fin. Elle les a vues — colombes de la paix — sortir de son sein, s'envoler vers les paillottes misé-

rables; elle les a vues se déchirer les mains et les pieds... braver les chaleurs et les pluies..., le choléra et la fièvre..., la soif et la faim... Elle a vu tout cela de ses yeux, l'Arche vénérable, c'est sa propre histoire.

C'est ce qui me donne envie de lui demander :

« — Voiture légendaire, Arche d'un nouveau déluge, raconte-moi donc cette histoire dans ses détails!...

« — Mon histoire?... C'est le secret du Roi. Laisse-moi poursuivre ma vocation dans le silence.

IV

Et l'Arche marche toujours.

Chaque année, les « glaneuses » qu'elle transporte font une gerbe de six mille baptêmes...

Cette pensée m'enchante, me fait rêver....

Quand, par un de ces beaux jours de lumière divine, où le firmament de l'Inde est comme une coupe transparente taillée dans le bleu d'un énorme saphir; quand tout le pauvre paysage oriental est transfiguré dans les flots d'or de son royal soleil, autour de l'Arche sainte qui passe, il me semble entendre un bruit d'ailes innombrables...

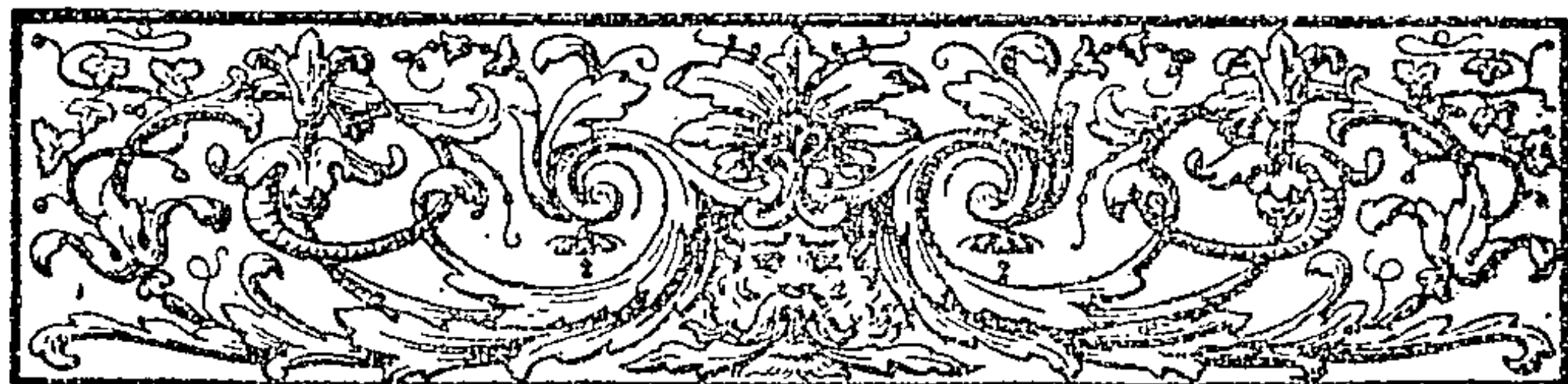
Ce sont les cent mille anges qu'en vingt-cinq années elle a transportés jusqu'au ciel...

Sous les palmiers chevelus, ils la suivent en chantant, en la couvrant de leurs baisers et de leurs ailes...



O mon Arche de Noé, vieux bahut de la côte de Coromandel, rustique auto des Indes, marche, tangué, roule toujours sur la mer païenne! A travers les pauvres villages, transporte tes volées de colombes, tes essaims de glaneuses. Du haut du ciel embrasé, Dieu et les saints te regardent avec amour...





INDO-CHINE

PROGRÈS DU CATHOLICISME en Birmanie

Depuis bien des années, les *Annales* n'ont rien publié sur la situation religieuse en Birmanie. Cette grande région, peuplée de 10 millions d'habitants, parmi lesquels près de 100.000 ont déjà été amenés à la vraie foi, est divisée en trois vicariats apostoliques (septentrional, méridional, oriental), dont les deux premiers appartiennent à la Société des Missions Etrangères de Paris (séminaire de la rue du Bac, 128), et le troisième à la Société des Missions Etrangères de Milan (séminaire lombard). L'évêque de la plus importante de ces trois circonscriptions donne, dans la lettre suivante, un très édifiant et intéressant aperçu de la situation religieuse.

Lettre de Mgr CARDOT

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE
DE LA BIRMANIE MÉRIDIONALE

LES 60.000 fidèles que mes 62 missionnaires et moi avons à évangéliser, sont d'origine bien diverse, et je vais passer en revue successivement les différentes races de chrétiens composant la population catholique de notre mission.

I. — Européens et Eurasiens.

Il y en a environ 8.000, dont 7.000 à Rangoon, et le reste en groupements plus ou moins considérables, à Moulmein, à Bassein et dans les autres villes du delta et de la côte de Tenasserim. De Tavoy à Victoria-Point, à cause des mines et des plantations, leur nombre augmente sensiblement chaque année et le zélé missionnaire qui s'occupe d'eux, M. Riouffreyt, aurait besoin d'un assistant, connaissant comme lui l'anglais, le birman et le tamoul.

Un tiers des catholiques européens et eurasiens est bon, même très bon; les indifférents et les réfractaires composent, hélas! les deux autres tiers.

En 1917, comme les années précédentes, plusieurs protestants ont abjuré leurs erreurs et sont entrés dans le sein de notre Mère la sainte Eglise. Quand nos frères séparés peuvent être amenés à étudier sincèrement et de bonne foi le catholicisme, la conversion est proche. Les brochures de la *Catholic Truth Society* de Londres et de Dublin font beaucoup de bien sous ce rapport.

Les écoles européennes ont eu de beaux succès aux examens. Le couvent de Rangoon a mérité la première place d'excellence parmi les institutions pour filles; le couvent de Moulmein, la seconde place.

II. — Mission cariane.

Nos chrétiens carians sont près de 30.000, répartis en 20 stations avec 19 missionnaires européens et 13 prêtres indigènes pour les administrer. C'est dans les districts civils de Henzada, de Myaungmya et de Bassein, qu'on les trouve principalement, en petits groupes et souvent à des distances considérables. Ils appartiennent à deux tribus, les Sgaw-Karens (Birmans-Carians) et les Pwo-Karens (Thalines-Carians).

L'administration religieuse de ces néophytes est dif-

ficile et ne peut avoir lieu que pendant la saison sèche, de novembre à juin. Le soin des écoles, l'administration des sacrements aux malades et mille autres travaux nécessaires absorbent la plus grande partie du temps du missionnaire; il ne lui en reste guère à consacrer à l'œuvre de la conversion des païens.

C'est peut-être la raison principale du petit nombre de conversions que nous enregistrons chaque année. Mais il faut aussi l'attribuer à la nonchalance et à l'apathie naturelle des Carians. La misère ou la gêne dans laquelle ils sont tombés ces dernières années, surtout par leur imprévoyance, et d'où nous ne pouvons guère les tirer, contribue aussi à les rendre sourds à la parole de Dieu. Les chrétiens eux-mêmes déploient peu de zèle pour amener au christianisme leurs parents, leurs amis, ceux sur lesquels ils ont une certaine influence. Enfin les motifs humains, qui autrefois poussaient les Carians vers nous et déterminaient leurs premiers pas vers notre sainte religion, n'existent plus aujourd'hui. Nous ne pouvons pas grand'chose pour servir leurs intérêts temporels, et ils ne songent guère aux spirituels.

L'école est l'œuvre par excellence pour instruire les chrétiens et amener des conversions parmi les païens qui y envoient leurs enfants. Aussi tous les missionnaires s'efforcent-ils de maintenir celles qu'ils ont et d'en établir de nouvelles. Malheureusement nos instituteurs catholiques ne sont guère plus zélés que leurs compatriotes, et le missionnaire a beaucoup à faire pour obtenir d'eux l'enseignement régulier du catéchisme aux enfants.



Après cet aperçu général sur la mission cariane, laissez-moi vous citer quelques traits édifiants. En voici un que je détache d'une lettre de M. Fargeton :

« Un jeune homme, baptisé en 1907 à l'époque de

son mariage et fervent chrétien depuis ce temps, devint tuberculeux au commencement de l'année dernière et ses parents, tous païens, ne cessaient de l'importuner pour le faire participer aux diableries qui, disaient-ils, devaient le guérir.

« Pour mettre fin à leurs obsessions, il prit un moyen héroïque : quittant tout : femme, enfants, parents, il se fit transporter à l'hôpital de Myaungmya. Il dut user de ruse et tromper tout le monde pour obtenir ce résultat. Trois semaines après, ses parents découvrirent sa retraite et vinrent le chercher.

« — Père, me dit-il, ici je suis près de vous, je ne
« mourrai pas sans sacrements ; là-bas je serais assailli
« nuit et jour et j'ai peur que, lorsque je n'aurai plus
« ma connaissance, on ne se livre sur moi à des
« superstitions. Je veux mourir près de vous. »

Il est mort, le cher jeune homme, muni des sacrements de l'Eglise, pressant le chapelet sur son cœur, et je n'ai pas de doute qu'il ait reçu déjà la récompense éternelle.



M. Ravoire, grâce à son école, a enregistré en 1917 plus de quarante catéchumènes.

« Dans le village de Beyo, écrit-il, l'ancien Kyang-Taga, bouddhiste, travaille de son mieux à gagner des néophytes. Il a bâti une chapelle, y a installé deux cloches et s'y rend six fois par jour pour prier. Il a converti sa femme et toute une famille de sa parenté. Il voulait même faire vœu de pauvreté et de continence ; je lui ai conseillé d'être prudent et de remettre sa décision finale à plus tard. »

Dans ce même village de Beyo, les hérétiques veulent s'introduire à tout prix. C'est la lutte tangible entre la vérité et l'erreur. L'un des villageois s'étant fait baptiste, ses propres enfants le raillèrent en disant :
« Mieux vaut rester bouddhiste que d'embrasser une
« religion qui n'a ni principe fixe ni hiérarchie. »

III. — Mission tamoule.

Les chrétiens de langue tamoule ne cessent d'augmenter. Ce résultat est dû principalement à l'émigration en Birmanie de nombreux Indiens de la province de Madras qui viennent travailler dans les villes comme *coolies* ou dans les campagnes comme cultivateurs. Ils sont généralement bien groupés. C'est ce qui explique que, malgré le petit nombre de nos prêtres parlant le tamoul, on puisse les visiter plusieurs fois chaque année. Cependant il y a aussi des chrétiens tamouls dispersés dans les villes du delta et de la côte de Tenasserim. Pour les atteindre sérieusement, un missionnaire ambulant serait nécessaire.

Dans les campagnes, le nombre des mariages réguliers s'accroît d'année en année, comme le montre le chiffre des baptêmes d'enfant de chrétiens (316) pour les deux postes de Kyaikhat et de Kyauktan. Cela indique que bon nombre de familles s'y sont définitivement établies.

IV. — Mission tchine.

Les tribus tchines se rencontrent au nord et à l'ouest, sur les montagnes et dans les plaines voisines. Kyangin est le seul poste composé presque exclusivement de chrétiens de cette race. Un certain nombre de Tchins sont mêlés aux autres néophytes dans les postes de Zaungdan, de Dambi, de Letheman, le long de l'Arracan Yoma, sur le versant de l'est. C'est M. Bringuaud qui commença avec succès leur évangélisation et ses successeurs l'ont continuée principalement vers le nord.

Kyangin (Henzada) possède 1 missionnaire, 1 prêtre indigène et 5 catéchistes qui desservent 840 chrétiens et 10 chapelles.

La résidence avait, d'abord, été établie à Yenandaung, qui appartenait alors à Zangdan. On l'a transférée, il y a dix ans, à Kyangin, sur la rive gauche de l'Irawaddy, d'accès plus facile aux Tchins du nord. On y trouve une maison-école-chapelle et une école de filles. M. Maisonabe, qui dirige ce poste avec zèle et intelligence, écrit : « Les nouveaux chrétiens se réunissent chaque dimanche pour prier, travaillent durement pendant la semaine et donnent le bon exemple. »

V. — Mission chinoise.

M. Allard m'a, dans un long rapport, décrit les nombreuses difficultés suscitées par le démon pour entraver le développement de sa chrétienté. Grâce à la bienveillance des autorités, une terrible campagne d'hostilités contre lui a pris fin et la mission chinoise est redevenue tranquille. Mais ces tribulations l'ont forcé à rester à Rangoon plus qu'il ne l'eût voulu, et par suite l'ont empêché de travailler comme d'habitude au dehors ; de là, le petit nombre de conversions obtenues.

La guerre affecte de plus en plus les marchands chinois de l'intérieur. Bon nombre d'entre eux ont dû quitter le pays pour aller chercher fortune ailleurs et constituent une perte pour nous.



Le décès de deux chrétiens très influents a été aussi, en 1917, une très grosse perte pour la mission. Le Chinois, catholique ou non, se tient toujours à la remorque d'une personnalité. Or, nos Hakkas avaient, parmi les catholiques, deux hommes qu'ils reconnaissent comme chefs, un Kayintchou et un Yountien.

Le Kayintchou, converti en 1914, possédait un commerce important à Rangoon et cinq ou six succursales dans l'intérieur. Sa conversion avait été le

fruit de ses longues études; il avait lu de très nombreux livres de doctrine. La guerre l'ayant ruiné, il avait dû se retirer à Pyapon. Il jouissait encore d'une grande influence. La peste l'a emporté en quelques heures, ne me donnant pas le temps d'arriver pour les derniers sacrements.

Le chef yountien, baptisé il y a huit ans, était venu de bien loin à la foi. Forcené fumeur d'opium, il dut faire de grands sacrifices pour arriver au baptême. Mais c'était un homme de jugement très sûr et tous aimaient à s'appuyer sur lui. Au point de vue des vertus chrétiennes, il pouvait servir d'exemple à tous. Devenu phthisique à cinquante-quatre ans, il était retourné en Chine pour éviter les pluies.

Près de mourir, il dicta son testament.

« Je sens, dit-il, la mort venir, et je veux demander pardon de la peine que j'ai pu causer même involontairement; je pardonne à tous ceux qui ont pu m'offenser. Si près de la fin, je vois la vanité de tout ce qui nous entoure. Je demande à tous les chrétiens de bien observer la doctrine et de suivre les avis et les exhortations du père spirituel. Pour moi, presque toute ma vie, j'ai cherché à amasser de l'argent; et maintenant, de tout cet argent, je ne puis prendre une sapèque. Ne m'imitiez pas; travaillez surtout pour Dieu et pour votre âme. Que l'amour de l'argent ne vous détourne jamais de Dieu! Le Maître du ciel m'appelle à Lui, et volontiers je réponds à son appel. Je ne regrette rien de ce que je laisse en ce monde, et ne veux maintenant que me préparer au jugement. »

J'ai vu des païens pleurer à la lecture de cette lettre.

C'est le digne couronnement de huit années de vie chrétienne intense, car cet homme n'usait de son influence que pour le bien et pratiquait lui-même tout ce qu'il disait.

Ces deux morts contribuent encore à la désorganisation de la chrétienté déjà si éprouvée par la guerre.

VI. — Clergé. — Œuvres de charité et d'enseignement.

Le recrutement du petit séminaire est régulier. L'établissement compte 17 élèves se répartissant en quatre années de latin. Le P. Michel qui le dirige est satisfait de leur conduite. Malheureusement une partie de son temps est prise par la paroisse Sainte-Marie, dont l'administration lui a été confiée pendant l'absence du titulaire, M. de Chirac, retenu en France.



Les Petites Sœurs des Pauvres, au nombre de 14, hospitalisent 97 vieillards dans leur maison de Rangoon, qui est au complet et qu'il faudrait agrandir. La guerre n'a aucunement diminué les ressources qu'elles trouvent dans la générosité des habitants de la ville. En 1917, elles ont fourni 17 conversions.

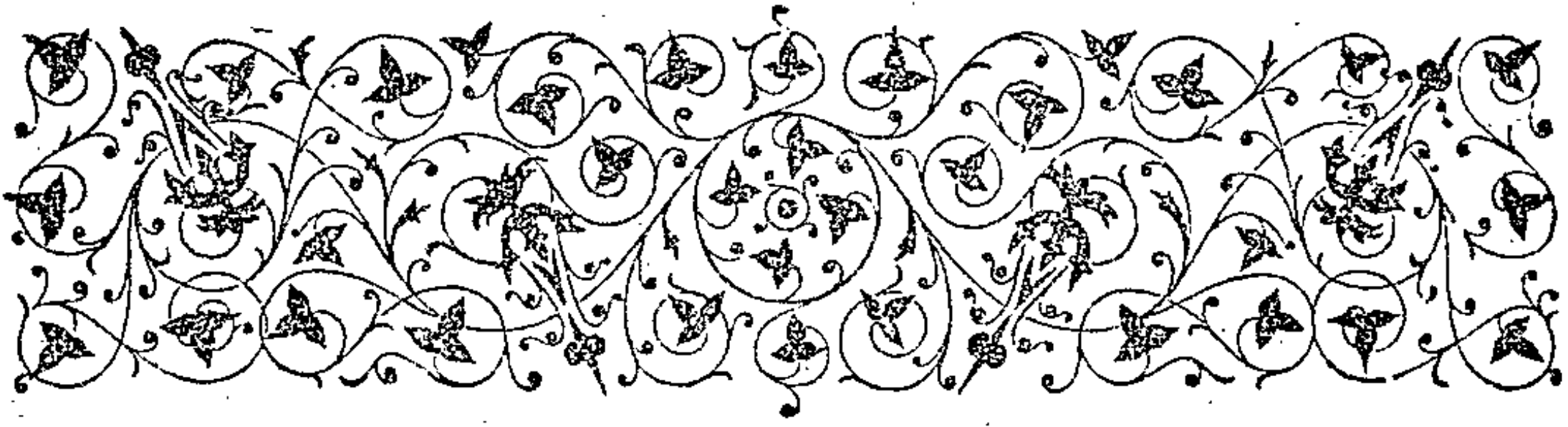
La léproserie de Kemmendine continue à prospérer sous la direction de M. Rieu, aidé de 10 Franciscaines Missionnaires de Marie. On y a enregistré cette année 7 conversions.

La mission a deux écoles normales très prospères : celle de Thonze pour les garçons, sous la direction de M. Perroy; celle de Bassein pour les filles, sous la direction des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition.

A l'école normale de Bassein est rattaché un noviciat des religieuses indigènes; il compte 8 postulantes.

L'œuvre du Denier du culte, qui a été établie en 1915, a déjà fourni à la mission quelques ressources appréciables. Les chrétiens des villes ont montré plus de générosité que ceux des campagnes. Il est vrai que ces derniers n'ont guère les moyens de se montrer généreux; la récolte a été mauvaise en beaucoup d'endroits et les contributions qu'ils ont dû fournir aux œuvres de guerre leur ont enlevé le peu de roupies dont ils pouvaient encore disposer.





CHINE

Un Drame dans une plaine du Kiang-si

M. E. Cazot, procureur général de la Congrégation de la Mission, dite des Lazaristes, nous transmet la relation suivante avec prière de l'insérer dans les *Annales*. Elle provient de la plus ancienne des missions chinoises. On sait que, dès la fin du ^{xvii}^e siècle, le Kiang-si était évangélisé par l'illustre jésuite Matthieu Ricci.

Lettre de Mgr Louis FATIGUET

LAZARISTE, VICAIRE APOSTOLIQUE DU KIANG-SI SEPTENTRIONAL

L y a en Chine, comme dans tous les pays civilisés, des magistrats préposés à l'instruction des causes judiciaires. Les particuliers ayant entre eux des différends ne sont nullement excusables de vider leurs querelles par la violence.

La tragédie que nous allons raconter, ne saurait donc incriminer la législation chinoise, qui ne manque pas

de prudence; elle ne saurait non plus discréditer les mœurs de cette nation, en général douces et policées. C'est un fait exceptionnel — non point toutefois sans précédents — et c'est parce qu'il constitue un drame singulier, que je le crois digne d'être raconté aux aimables associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

I

Un matin du mois de février dernier, naviguant sur le fleuve qui arrose Sin-Yu, nous allions atteindre cette ville, lorsque notre attention fut attirée par une foule de gens accourant de tous les côtés.

Renseignements reçus, nous apprîmes qu'une bataille allait se livrer entre deux tribus du voisinage.

Quitter notre barque, escalader la digue, fut l'affaire de quelques minutes. Bientôt nous étions sur la limite d'une vaste plaine, formée de champs ensemencés et circonscrite par une ceinture de petites collines.

Dans le lointain, du côté de l'Orient, illuminé par les premiers rayons du soleil, flottait un drapeau rouge, derrière lequel se tenaient, en ordre de bataille, deux cents jeunes gens, armés de fusils ou de lances.

En face, du côté de l'Occident, séparés par une distance de 2 kilomètres environ, apparaissaient les adversaires, en nombre à peu près égal, munis du même armement et précédés, eux aussi, de l'oriflamme de guerre.

Chaque guerrier portait, en outre, suspendu à sa ceinture, un couteau à pointe effilée.

Cependant, ni d'un côté, ni de l'autre, on ne paraissait pressé d'engager le combat. Les deux armées s'observaient, immobiles, comme prises d'hésitation ou démoralisées par le sentiment du danger. Malheureusement, il n'en était rien.



Ces belligérants m'étaient inconnus. Il n'y avait parmi eux aucun catholique. Néanmoins, n'est-ce pas le rôle d'un évêque d'empêcher l'effusion du sang? Aussi la pensée me vint-elle d'offrir mon arbitrage aux deux partis ennemis. Mais il me fallait le secours d'un intermédiaire. Or, mon catéchiste m'avait abandonné, entraîné je ne sais où par son irrésistible curiosité.

Dans la foule des gens qui m'entouraient, je me mis à chercher quelqu'un qui consentît à me proposer à chacune des armées comme médiateur.

Vaine recherche. Ou l'on se déroba, ou l'on m'objecta l'inutilité d'une telle tentative, devant la haine réciproque des deux tribus et leur parti pris de vider une bonne fois, par les armes, leurs nombreux différends anciens et récents.



Tout à coup, l'armée de l'Ouest s'ébranle. Celle de l'Est, après quelques minutes d'hésitation, avance à son tour. Mais, cette fois encore, ni l'une, ni l'autre ne franchit la distance nécessaire pour engager le corps à corps. Elles s'arrêtent donc, assez près pour s'observer, trop loin pour pouvoir lutter.

Tandis qu'il en était encore temps, je me sentis pressé de reprendre ma tentative de médiation.

Quittant donc mon groupe, je m'acheminai seul vers l'un des camps. Mais on m'arrêta; des notables, se disant bien renseignés, m'assurèrent qu'en ce moment même, des médiateurs étaient en train de débattre les conditions d'une réconciliation. Puis, pour preuve de leur assertion, ils me signalèrent le retrait, l'abaissement, la disparition des deux drapeaux. De fait, à droite, on apercevait le porte-étendard entraîné de force vers l'arrière, tandis que le porte-drapeau de

gauche opposait une vive résistance aux tentatives faites pour abaisser son pavillon.

D'ailleurs, l'immense foule, assise sur le fer à cheval des monticules et venue pour jouir du rare spectacle d'une sérieuse bataille entre guerriers, n'entendait point qu'on déçût sa curiosité. Aussi n'hésitait-elle pas à taxer de poltronnerie l'acceptation de la paix.

II

Aussitôt après l'échec des médiateurs, les deux armées font de nouveau une marche en avant : l'une, pour se garer dans un repli de terrain ; l'autre, pour s'abriter derrière une digue peu élevée, sur laquelle les fusils sont appuyés et les lances tendues.



Bientôt une détonation retentit. C'est le signal de l'attaque.

Une tribu escalade le repli de terrain et se précipite en avant. Mais, accueillie par une vive fusillade, elle tourne sur son flanc gauche pour cerner l'adversaire et l'écraser contre la digue qui lui sert de rempart. Aussitôt, l'autre tribu sort en masse de son retranchement. Alors s'engage une furieuse mêlée, un terrible corps à corps.

Comme pour donner à la bataille un surcroît de violence et fournir une nouvelle flamme à l'ardeur des guerriers, la foule ajoute aux détonations des armes à feu des cris lugubres et stridents.



Les coups de fusil se multipliant, au bout de quelques minutes, un nuage de fumée nous dérobe la vue des combattants, ainsi que les péripéties du combat.

D'ailleurs, il n'est plus prudent de rester sur place, car, en opérant leur mouvement de flanc, les assaillants

nous ont englobés dans la zone dangereuse. Déjà des balles perdues sifflent à mes oreilles. Aussi, sur le conseil de mon catéchiste, qui vient de me rejoindre, nous allons en toute hâte nous abriter derrière un monceau de paille.



Heureusement l'issue de cette lutte ne se fit pas attendre longtemps.

Des guerriers sortent tout à coup du nuage de fumée, fuyant à toutes jambes; quelques-uns jettent leurs armes pour courir plus vite. C'est la débandade, c'est le sauve-qui-peut.

L'armée de l'Ouest, celle qui avait attaqué la première, est en complète déroute.

Quant aux vainqueurs, au lieu de poursuivre les fuyards, ils se mettent à réorganiser leurs cadres sur le champ de bataille.

De leur côté, les vaincus, une fois à l'abri des lances et loin de la portée des fusils, se regroupent de nouveau. Vont-ils tenter un nouvel assaut?

Non. On les voit, après un quart d'heure de conciliabule, se disloquer et s'en aller par des directions différentes.

Alors la tribu victorieuse ramasse ses morts et ses blessés; puis, sans se mettre en peine des cadavres et des mourants ennemis, drapeau en tête, elle disparaît dans le lointain horizon.

III

Désireux de porter secours aux malheureux gisant dans le sang et la poussière, nous nous dirigeons vers le lieu du combat, déjà envahi par la foule des curieux.

Certes, il y avait lieu d'applaudir à la maladresse des combattants, car si les guerriers munis de fusil avaient été de bons tireurs, les deux tiers des combattants

seraient couchés sur le sol. Fort heureusement, ces soldats improvisés sont plus habiles à manier la lance qu'à régler le tir de leurs armes à feu.

A en juger par les traces sanglantes laissées sur le chemin des fuyards, l'arme blanche a fait parmi eux de nombreuses victimes; mais elles ont pu chercher leur salut dans la fuite.



Quoi qu'il en soit, il reste ici des morts et des blessés, couverts de leur propre sang.

Par une erreur singulière, due au prestige et à la réputation des sciences occidentales, ma présence ranime la confiance générale. On s'imagine que j'apporte un élixir magique, dont la vertu va raviver les trépassés et des antidotes pour cicatriser soudainement les plaies.

Hélas! je suis, ma bonne volonté mise à part, dépourvu de tout ce que réclame une si triste circonstance. Qu'on en juge : tel blessé porte au-dessus de l'oreille un trou par lequel s'échappe une partie de la cervelle. Il faudrait de l'eau pour laver cette plaie : on n'en trouve pas dans les citernes desséchées. Il faudrait du linge pour un pansement; mais je n'ai que mon mouchoir, déjà souillé de sang et de poussière. Il faudrait des antiseptiques; or, la pharmacie la plus voisine est à quatre jours d'ici. Voici un malheureux qui a reçu une balle dans la bouche. Plusieurs dents ont sauté. Il vomit du sang. Sans parole et presque sans connaissance, il indique du doigt une blessure plus douloureuse : un coup de lance a pénétré dans son flanc. Cet autre retient obstinément ma main et d'un ton suppliant me répète : « *Kiou ming!* (Sauve-moi la vie!) ». Au-dessus de sa hanche s'est logé un projectile occasionnant de vives douleurs. L'infortuné insiste pour que je l'en débarrasse.



Mais comment donner aux blessés des soins même

rudimentaires au milieu de cette plaine isolée? Je propose d'emporter les plus malades sur ma barque, pour aller rejoindre un médecin étranger. Mais ce médecin, on ne pourra l'atteindre qu'après quatre journées de navigation. Et, d'ailleurs, leurs familles y font opposition. Aussi, ce qu'il y a de plus pratique, c'est de ramener ces malheureux chez eux et de les confier aux soins de médecins indigènes. Ils sont incapables d'opérations chirurgicales, mais possèdent des médicaments contre l'hémorragie et sont versés dans la science des plantes propres à cicatriser les plaies et à calmer les douleurs.

Avant de prendre ce dernier parti, les parents font une nouvelle tentative pour me résoudre à user, en faveur des blessés, de ma science curative. Vu mon incompetence en la matière, vu l'absence des objets les plus nécessaires, vu le danger d'être rendu responsable de la mort de ceux qui succomberaient, il me parut plus utile aux blessés et plus prudent de ma part de les envoyer aux guérisseurs locaux.

IV

Les lecteurs éprouveront sans doute le désir de savoir la cause d'une si grave tragédie et les sanctions qui l'ont suivie.

La cause, c'était toute une série de griefs, trop longs à raconter, qui depuis longtemps entretenaient l'inimitié entre les deux villages.

Un fait, arrivé la veille, avait comblé la mesure de leur haine réciproque et déclanché la vengeance.

Des comédiens leur avaient, par mégarde, promis à chacun, pour le même jour, une représentation théâtrale. A la date fixée, ils avaient pris leurs dispositions pour jouer dans l'un des deux et renvoyé au lendemain la séance promise à l'autre. Celui-ci, loin d'accepter

cette décision, s'était rué sur le théâtre et avait enlevé les acteurs. Il s'en était suivi un grave désordre et un commencement de lutte, que la nuit vint interrompre, mais que l'on se promit de recommencer plus sérieusement le lendemain.

En conséquence, les rivaux, des deux côtés, avaient renoncé au sommeil et consacré leur veillée au recrutement des combattants, ainsi qu'à la préparation des armes, et, au point du jour, lestés par un copieux banquet, autant qu'exaltés par des libations d'alcool, ils étaient partis en guerre avec entrain. On sait le reste.



On sera surpris d'apprendre qu'une telle aventure finit par où elle aurait dû commencer. Le combat à peine terminé, vainqueurs et vaincus se disposaient à porter plainte auprès du mandarin les uns contre les autres, lorsque des notables proposèrent leur arbitrage.

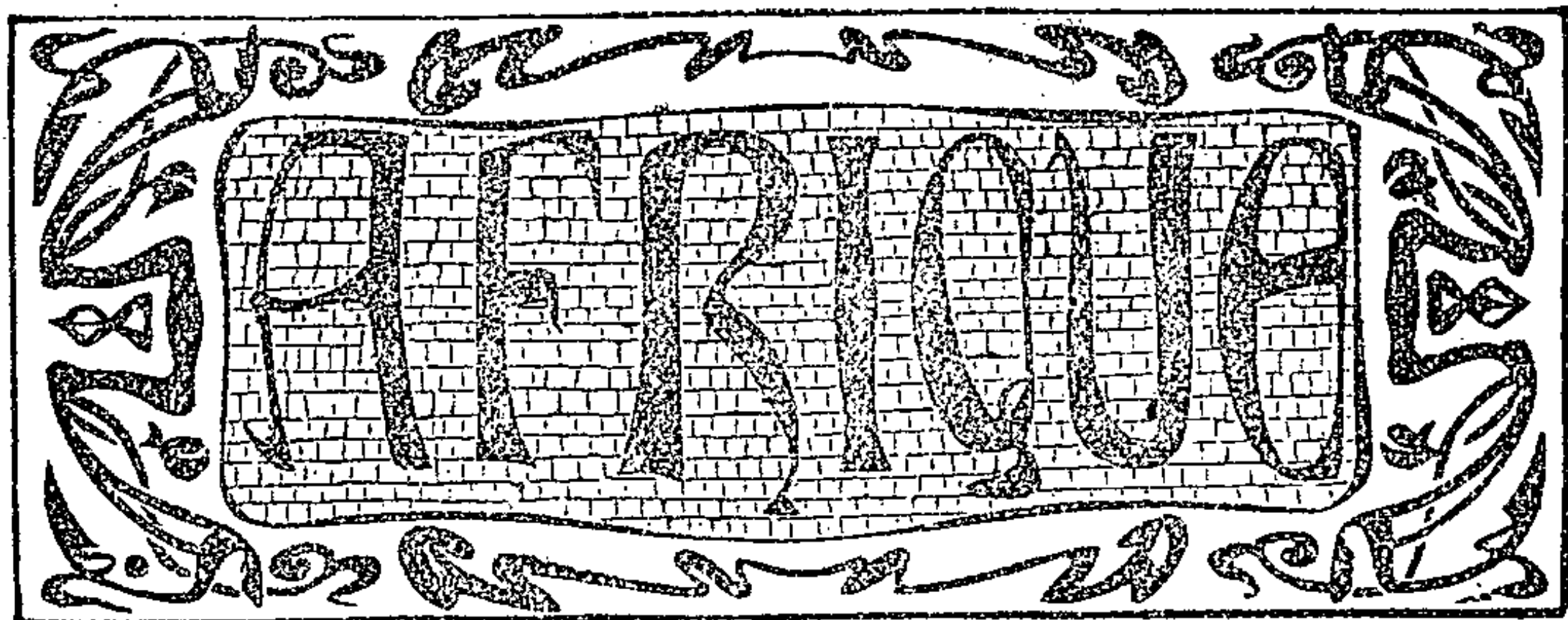
Acceptés par les deux partis, ces médiateurs, ayant comparé le nombre des victimes de chaque camp, condamnèrent l'armée la moins éprouvée à verser des indemnités à sa rivale.

En vertu de cette sentence, c'est donc la tr^{mi}^e victorieuse qui dut rembourser aux vaincus les frais de la guerre.

Une semblable décision nous paraît singulière. Mais, si elle ne cadre pas avec notre mentalité d'Occidentaux, elle se trouve parfaitement en harmonie avec les idées et conforme aux traditions chinoises.

La loi n'interdit nullement les arrangements à l'amiable et ne réserve aux magistrats que le jugement des crimes et des attentats contre l'ordre public. Dans la pratique, les mandarins ont l'habitude de fermer les yeux sur les délits réglés par l'intermédiaire de médiateurs bénévoles.






L'ÉPREUVE DU POISON

Par le R. P. HÉLEINE

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT,
ANCIEN MISSIONNAIRE DANS L'OUBANGUI-CHARI
(AFRIQUE ÉQUATORIALE)

Revenu en France après avoir passé plusieurs années dans les régions arrosées par le principal des affluents (rive droite) du Congo, l'auteur de la relation suivante a bien voulu, pour en offrir à nos lecteurs les impressionnants détails, faire appel à ses souvenirs de missions.

E jour-là, je m'étais rendu dans une station voisine de ma résidence principale pour diriger et surveiller la construction d'une case-chapelle.



Tout à coup, retentit un bruit de clochettes, clochettes de fer forgé, fixées par une grosse pointe au bout d'un manche de bois : c'est l'instrument sacré, et il sert aussi dans certaines danses à marquer la mesure.

Je regardai dans la direction d'où venait leur carillon et je vis sur le chemin s'avancer une longue procession.

Après les gens qui agitaient les sonnettes, un homme portait au bout d'une perche un paquet d'écorces d'arbre. Je compris immédiatement la signification de la cérémonie : il s'agissait pour quelque inculpé de boire le poison d'épreuve.

Mais qui ?

Pour le savoir, je suivis la procession par les sentiers du village. Elle s'arrêta dans une cour.



Un homme détacha précieusement de la perche le paquet d'écorces, le déposa comme une chose respectable sur des feuilles de bananier, et alors affluèrent de toutes parts des témoins rassurés par ma présence. Tant de fois nous avions dit que les empoisonnements sont des crimes !

On était étonné de me voir. Mais je voulais, une fois pour toutes, me rendre bien compte des détails de la cérémonie !

On mit dans un mortier l'écorce coupée en tout petits morceaux, et deux femmes vinrent les écraser. Dans une marmite, de l'eau bouillait : elle servit à faire avec l'écorce triturée une infusion qui fut ensuite filtrée.

Près de cette officine en plein vent, les partisans de l'inculpé faisaient mille simagrées mêlées de prières et d'imprécations. Ils avaient déposé à plat par terre des lances, des épées, des couteaux de guerre, et ils enjambaient ces objets en prononçant contre leurs adversaires d'affreuses menaces.

Le bruit des cris, la cadence des pilons, le cliquetis de l'acier formaient un ensemble assourdissant.



L'homme astreint à subir l'épreuve, un petit vieux, grincheux, sournois, ne payait vraiment pas de mine.

Son fils, un nommé Togboué, comptait parmi les

principaux notables du village. Mais, dans une famille voisine de la sienne, quelqu'un était mort. Son influence n'avait pas empêché les mauvaises langues de dire, à propos du défunt : « C'est le père de Togboué qui lui a mangé le cœur. » Accusation fatale dont ne pouvait se laver l'inculpé qu'en sortant indemne de l'épreuve traditionnelle.

Le père de Togboué devait donc la subir.



Assis à l'ombre d'un arbre, il regarda attentivement préparer le breuvage. On filtra le poison, on en remplit une grandealebasse.

Il le prit et dit :

« — *A dé li* (c'est de la bonne eau). »

Et il but tout.

Il partit ensuite, accompagné de ses amis. Je me joignis à eux.

On allait doucement.

Au pied d'un bouquet de palmiers, l'empoisonné s'assit. La détresse se répandait sur son visage. Le poison qu'il avait gardé trop longtemps commençait à agir. Cependant ses partisans multipliaient leurs prières et leurs cris. Encore quelques instants et tout espoir était perdu.

Mais l'homme se mit à vomir abondamment : il était sauvé !



D'autres meurent. Ils n'arrivent pas à vomir ce qu'ils ont bu et leur mort *prouve* leur culpabilité. La cause est alors jugée : « Vie pour vie. »

Mais si l'épreuve est favorable à l'accusé, malheur à l'accusateur ! Il doit payer des sommes énormes, sortir de toutes ses cachettes les objets qui représentent la monnaie du pays. Il doit payer, parfois jusqu'à sa ruine complète.



Le vieux père de Togboué sortit donc de l'épreuve vivant et acquitté. Il pourra continuer la longue série des méfaits qui lui sont imputés.

Quelque temps auparavant, il avait déjà été accusé et sommé de subir une épreuve. Ce jour-là, il ne devait pas se sentir innocent : il se substitua une de ses esclaves, qui devint son garant.

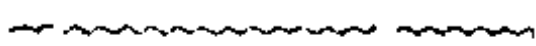
L'épreuve choisie fut l'épreuve de l'œil. On prit dans la forêt le suc d'un cactus vénéneux, on en injecta plusieurs gouttes sous la paupière de la malheureuse. La virulence du poison cause alors une douleur indicible : l'œil aussitôt se tuméfie et semble vouloir sortir de l'orbite ; parfois il enfle et crève. Dans les cas les moins tragiques, le patient ou la patiente reste aveugle plusieurs jours.

Si la vue revient, l'accusé est censé avoir fait la preuve de son innocence. L'accusateur est obligé de réparer chèrement le tort qu'il a fait témérairement.



Dans les villages de l'Oubangui-Chari, on trouve assez souvent des borgnes, victimes de la coutume barbare. Chez les uns, la prunelle n'est plus qu'une taie ; chez d'autres, le globe oculaire lui-même a disparu, la paupière tombe sur l'orbite vidée.

Incompréhensible puissance des préjugés dans ces régions reculées du Centre africain ! pas plus aux victimes qu'aux auteurs et aux témoins de ces attentats, on ne peut faire comprendre encore combien vaine est leur pratique. Ils veulent à tout prix garder pour leur justice la loi de leurs ancêtres !





LE CATHOLICISME AUX ANTIPODES

UN GRAND CHEF PAPOU

En cette année 1918, les *Annales* ont déjà publié deux articles sur la Nouvelle-Guinée (en mai et juillet derniers). En voici un troisième qui met en scène un sympathique personnage auquel nos associés ne refuseront certainement pas l'aumône de leurs prières, afin qu'il ne tarde point à devenir chrétien. Le missionnaire alsacien qui va nous en tracer le portrait est un des plus anciens apôtres de cette Papouasie si lointaine et si sauvage où le zèle des Pères d'Issoudun a déjà civilisé et converti des milliers de païens.

Lettre du R. P. ESCHLIMANN

DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ CŒUR D'ISSOUDUN,
MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-GUINÉE

PERMETTEZ-MOI de vous présenter Kaman-Odabu. Il est le chef de Bubuni, village où je me trouve actuellement.

Kaman Odabu. Les mots, en langue papoue, ont un sens bizarre. Cela signifie : « mon père un serpent ». Il ne s'appelle ainsi que depuis quatre ou cinq ans. Précédemment, il était connu sous le nom de *Nama*.

Voici à la suite de quel événement il fut amené à en changer.

En se rendant à l'un des villages voisins, son fils fut mordu par un reptile venimeux et bientôt à toute extrémité. A cette nouvelle, Nama s'empressa d'accourir et le moribond, en l'apercevant, s'écria : « *Kamau, odabu alaiāu* (Mon père, un serpent m'a mordu) ». Ce fut sa dernière parole, dont les premières syllabes devinrent, selon les coutumes du pays, le nouveau nom de celui à qui elle était adressée, et c'est ainsi que Nama devint Kamau-Odabu.

J'ai donc l'intention, chers lecteurs, de vous faire connaître ce personnage. C'est un vrai « type », un peu farceur, mais bon et généreux. Tout païen qu'il est, il a sans cesse les mots de *Jésu* (Jésus) et de *sakedotā* (*sacerdos*, prêtre) à la bouche.

I

Kamau-Odabu est un de mes plus braves catéchumènes, aussi fervent qu'un néophyte baptisé. Sa femme, Malia (Marie), est une paroissienne modèle, la plus ancienne et la plus assidue des communiantes de Bubuni. Leur sympathique famille ne compte pas moins de huit enfants.

Kamau-Odabu est grand chef du pays. Il le sait et exige qu'on le traite en conséquence. Il a, d'ailleurs, pour un Canaque, des manières très distinguées.

Il sait que Monseigneur a fixé la durée du catéchuménat à une année au minimum.

« — Oui, dit-il, la loi a été faite pour les *Tsia-Tsia* (c'est à-dire les hommes de rien, les petites gens); mais, pour moi qui suis un grand chef, tu ne voudrais pas, je suppose, qu'on exige de moi toute une année d'épreuve! deux ou trois semaines suffiront bien. Du reste, je te promets — et, tu le sais, je n'ai qu'une parole! — que je serai bon chrétien. »

Notre chef conçoit tout en grand :

« — Quand *mon* église du Sacré-Cœur sera achevée, me dit-il, je veux que son renom aille au loin. Tâche de la rendre belle, de manière à ce que je n'aie point à rougir devant les gens. Puis tu avertiras Monseigneur que c'est lui et lui seul qui devra venir la bénir. Tout au plus accepterai-je *Na Vicalio Faka* (son grand vicaire) ! »

Une de ses phrases favorites, qu'il répète à qui veut l'entendre, est celle-ci : *Jau sakedote nakuna!* (moi je suis l'enfant du prêtre).

Et j'ai constaté plus d'une fois que, pour lui, ce n'est pas une vaine formule.



Ecoutez plutôt. La tribu de Bubuni donnait naguère une grande danse. On y avait invité les gens de *Kabadi*, tribu voisine, en grande partie protestante. Les *teachers* hérétiques annoncèrent qu'ils viendraient, eux aussi.

« — Nous monterons à Bubuni, firent-ils dire, et nous y ferons notre prière, à nous, et la prière des *popé* (papistes) sera vaincue. »

Kamau-Odabu entendit parler de cette rodomontade. Aussitôt il part pour Oba-Oba, centre du district et va trouver notre Révérend Père Supérieur :

« — Père, lui dit-il, les protestants de Kabadi doivent venir chez nous; ils en veulent à notre prière. Quand donc le moment de la danse sera arrivé, je viendrai te chercher; tu viendras avec tous les missionnaires, avec beaucoup de tes chrétiens. Tu prépareras un grand discours, de belles et longues prières, de jolis cantiques. Puis, devant tous ces ignares de là-bas, tu prêcheras, nous prierons et nous chanterons. Et la prière des protestants sera honteuse ! »

Accepté ! Le bruit s'en répandit rapidement; les *teachers* se gardèrent bien d'accepter le défi. Leur projet de voyage à Bubuni tomba à l'eau.

II

Son esprit de foi se manifeste en toute occasion, d'une façon parfois admirable.

Ainsi, au moment de la construction de l'église, il manqua, un jour, à l'appel au travail. Il avait préféré s'en aller pêcher des anguilles et des écrevisses. Mais, le soir, il m'arriva tout confus :

« — Je reviens de la pêche, me dit-il, et toi, mon Père, je t'ai laissé travaillé tout seul. Aussi je sens que le Cœur de Jésus n'est pas content, parce que j'ai refusé de travailler à son église. Demain, je travaillerai double pour compenser. »

N'est ce pas joli pour un païen !

Avant et après les repas, il fait régulièrement son signe de croix. Quand, en sa présence, quelqu'un s'avise de manger ne serait-ce qu'une patate sans se signer, il le morigène d'importance.

« — Est-ce que tu es un chien, toi ? etc. »

Un matin de mai, sa femme Marie vient me dire au revoir :

« — Je me rends, me dit-elle, avec ma fillette à *Ido-Ido* (le pays des serpents). Il faudra bien prier pour que le bon Dieu nous protège. »

Sur ce, elle traverse la petite rivière et commence l'ascension du mamelon d'en face.

Il l'aperçoit et lui crie :

« — Eh ! Marie, est-ce que tu es allée à confesse avant de partir ? En voilà une catholique qui s'en va sans s'être fait absoudre par son prêtre ! Et, ton âme, si un serpent allait te mordre là-bas ! »

De temps à autre, il m'apporte soit des légumes, soit une cuisse de porc, etc., en me disant :

« — Cela, je te le donne pour rien ; je n'en veux pas le prix. Je te le donne pour que mon âme devienne blanche. »

Ce sont des formules de contrition assez vagues ; mais c'est sa façon à lui de penser au bon Dieu, de lui offrir quelque chose. Kamau-Odabu a été le premier à agir de la sorte. Depuis, plus d'un Canaque l'imita. Sans y être invités, ces braves gens veulent payer la dîme à leur prêtre. N'est-ce pas une preuve que nos Canaques ne sont pas si ingrats qu'on le pense peut-être ? Ils montrent qu'ils savent reconnaître ce que nous faisons pour eux. Dieu leur en tiendra compte.

Un jour, après une matinée de pêche infructueuse, les gens découragés jettent cordes et filets.

« — Vous êtes drôles, leur dit Obadu, vous faites la prière du diable sur vos filets ; alors Dieu, le père de tous les poissons, n'est pas content. Est-ce le diable qui a fait les poissons ? Nous avons avec nous le prêtre, l'homme de Dieu. Portez-lui vos filets à bénir et vous prendrez du poisson ; vous verrez ! »

Ainsi dit, ainsi fait. La pêche fut fructueuse.

III

Pour mon ami Odabu, le *sakedote* (le prêtre) vient immédiatement après le bon Dieu. Le *sakedote* peut tout, il n'a qu'à vouloir.

Nos indigènes ont une peur excessive du tonnerre.

Or, quand ils manifestent leurs craintes en présence du brave chef, celui-ci ne manque pas de leur dire :

« — N'ayez aucune appréhension ! Nous ne risquons rien ; nous avons le prêtre avec nous ; »

Il m'a proclamé invulnérable : Dieu me protège et les anges aussi. Voici quelques-unes de ses phrases à ce sujet : « — Tu ne perceras pas le prêtre de ta lance. Dieu le protégera ! — Le prêtre peut passer partout à la nage, la crue ne l'entraînera pas ! — Il peut aller la nuit où il veut, il ne tombera dans aucun précipice, etc. »

Il a bien un peu raison le brave catéchumène. Une Providence spéciale veille sur les missionnaires. Com-

ment n'ai-je jamais eu d'accident dans mes incessantes courses à travers roches et précipices? C'est vraiment étonnant.

Quand il me voit prendre des instruments de travail, il se fâche :

« — Laisse donc tout cela! Est-ce que si grossière besogne est le travail du prêtre? Donne la scie à un tel, le marteau à cet autre, le ciseau à celui-là, etc. Toi, fais-nous le catéchisme afin que nous soyons bientôt baptisés; nous ne savons encore rien.

Il a encore cent fois raison en parlant ainsi.



Dans son incessante sollicitude pour moi, il s'occupe des moindres détails de mon alimentation.

« — Le prêtre, dit-il, doit toujours avoir des ignames tendres, des ananas frais et des bananes mûres! »

De temps à autre, il passe l'inspection de ma cuisine. D'abord, il chasse les oisifs accroupis autour du feu : « — Descendez d'ici, vous tous, païens; qu'est-ce que vous faites-là? Votre présence néfaste va faire pourrir les patates du *sakedote*! »

Puis il passe l'inspection du panier à légumes.

« — Tiens, plus d'ignames, plus de bananes! Allons, vite, un tel, apporte un bel igname, et qu'est-ce que font les bananes? je les ai vues, elles sont mûres, apporte-les! etc. »



Vous voyez, chers lecteurs, ce brave païen est ma Providence au pays papou.

Priez pour qu'il persévère dans ses bonnes dispositions et devienne sous peu un fervent chrétien. Sa qualité de grand chef donnera du retentissement à sa conversion et, quand il appartiendra pour tout de bon à Notre-Seigneur, bien des indigènes suivront son exemple. *Fiat!*



CHRONIQUE DE L'ŒUVRE

Le jubilé du Bulletin des Missions catholiques.

Fondé au mois de juin 1868, notre Bulletin hebdomadaire illustré a célébré au mois de juin dernier le cinquantième anniversaire de sa création.

A cette occasion, nous avons eu le grand honneur de recevoir la lettre suivante, écrite au nom du Saint-Père par son Eminence le cardinal secrétaire d'Etat.

« Du Vatican, 29 juin 1918.

« Le Saint-Père a agréé avec une particulière bienveillance le filial hommage du volume des *Missions Catholiques* de l'année 1917.

« Mais, en offrant au Souverain Pontife, selon une tradition qui vous est chère, ce témoignage de vénération et de dévouement, vous avez eu la satisfaction de lui annoncer que votre Revue célèbre cette année le jubilé de sa fondation.

« Sa Sainteté est heureuse de s'associer à la joie bien légitime de la grande famille des rédacteurs et des lecteurs des *Missions Catholiques*, en particulier à la joie de leur très digne directeur, qui, depuis quarante ans, se dévoue avec un zèle admirable à cette œuvre.

« En se reportant par la pensée aux dix lustres d'existence de votre intéressante Revue, c'est un doux réconfort de constater combien ce Bulletin, rédigé avec tant de soin

et de goût, orné de nombreuses et riches illustrations, a servi la cause des Missions et l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Ces pages édifiantes, apportant chaque semaine aux lecteurs le récit des travaux des missionnaires, quelques traits de leur vie d'abnégation et de sacrifice, contenant des descriptions de ces régions lointaines, des mœurs de leurs habitants; ces pages, rapportant surtout les épisodes, les faits si consolants de la conversion des âmes, n'ont pas peu contribué à faire connaître et apprécier le dévouement des ouvriers évangéliques, à leur obtenir les généreux secours de la charité chrétienne, à susciter enfin des vocations pour cet immense champ d'apostolat.

« Aussi bien, au milieu de tant de motifs de tristesse de l'heure actuelle, le Saint-Père éprouve une grande consolation à la pensée des fruits précieux de salut produits dans les pays de missions. Il en remercie avec effusion le divin Maître, le suppliant de continuer à répandre ses grâces de choix sur l'œuvre des missionnaires, de les soutenir, de leur envoyer des aides dans cette moisson si abondante.

« Comme gage de ces faveurs, et avec Ses félicitations et Ses vœux paternels, Sa Sainteté vous envoie de tout cœur, ainsi qu'aux missionnaires, aux Conseils de la Propagation de la Foi et aux bienfaiteurs de l'Œuvre la bénédiction apostolique implorée.

« P. Card. GASPARRI. »

Quelques jours plus tard, à ces précieux et si réconfortants encouragements venait s'associer la lettre suivante de l'éminentissime préfet de la Propagande :

« Rome, le 16 juillet 1918.

« Je suis heureux d'apprendre que vous avez complété en juin le premier demi-siècle de votre fondation. Je tiens à vous exprimer en cette occasion ma profonde reconnaissance pour le bien immense qui s'est fait par le moyen des *Missions Catholiques* pour la propagation de notre sainte foi.

« Votre journal a excité parmi tant de peuples l'intérêt pour une cause si sainte; il a procuré aux missionnaires

l'occasion de se faire entendre, ce qui n'a pas peu contribué à leur donner du courage et de la confiance au milieu de leurs nombreuses tribulations; il a inspiré à tant de bonnes âmes l'idée de l'habitude de prier et de prier beaucoup pour les Missions; il a aidé à pourvoir les missionnaires de tout ce qu'il leur fallait pour leur travail si difficile; il a recueilli des ressources matérielles pour l'entretien des prêtres et des catéchistes, des Sœurs et des Frères, pour l'entretien de tant d'orphelins, et de tant de pauvres malades et d'âmes délaissées; il a excité enfin — ce qui n'est pas le moins — de nombreuses vocations aux Missions et tout cela pendant un espace de cinquante ans,

« Après avoir remercié l'Auteur de tout bien, je vous remercie, Monseigneur, vous qui, depuis près de quarante ans, collaborez à cette sainte entreprise, je remercie vos zélés collaborateurs qui se montrent infatigables dans ce travail. Et je prie le Seigneur qu'il vous donne la grâce de continuer cette œuvre toujours avec le même courage, avec la même ferveur, avec le même esprit surnaturel et avec les mêmes fruits pour les Missions et pour les âmes.

« G. M., card. VAN ROSSUM.

Préfet.



Parmi les autres lettres de félicitations qui sont parvenues au journal *les Missions Catholiques* à l'occasion de leur jubilé, nous aimons à rappeler particulièrement celles dont nous ont honoré Mgr Livinhac, supérieur général des Pères Blancs, Mgr Le Roy, supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et Mgr du Teil, directeur général de la Sainte-Enfance.



NOUVELLES DES MISSIONS

EUROPE

Déclin du protestantisme en Angleterre.

Un fait dûment constaté, c'est que, en dehors du catholicisme, aucune Eglise chrétienne n'arrive à maintenir ses positions dans le Royaume-Uni.

Dans l'Eglise Wesleyenne, qui est une des branches les plus ardentes et les plus importantes du méthodisme, il y a pénurie croissante de ministres du culte et un déclin général du nombre des membres pratiquants. Les temples des villes du centre sont soutenus en général par deux ou trois personnes pieuses et fréquentés seulement par une poignée de fidèles. L'abandon est très marqué dans les comtés, même comme ceux de Lincoln et Cornouailles qui furent autrefois les plus dévoués au méthodisme. Les statistiques prouvent que le nombre des Wesleyens a diminué de 15 pour 100 dans la dernière décade.

ASIE

Le catholicisme en Perse.

Dans une conférence faite dernièrement à Paris par M. Emile Demuth, lazariste, ancien missionnaire à Ourmiah, nous relevons ce qui suit :

« Les catholiques sont peu nombreux dans l'empire persan inféodé à l'Islam depuis tant de siècles. Mais quelle foi puissante parmi les convertis !

« Je n'oublierai jamais un village perché sur les hauts plateaux dans les neiges, où, pendant un hiver, il me fut donné de prêcher. J'avais eu le bonheur de recevoir un superbe ostensor et des ornements de toute beauté.

« Au cours d'un sermon sur l'Eucharistie, je parlai de la France, de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre et

de son adoration nocturne. Aussitôt après, ce peuple me supplia d'exposer le Saint Sacrement au moins pendant deux nuits. Acquiescer n'était guère prudent, car un parti de brigands infestait la région et les loups avaient récemment dévoré une jeune femme... Mais la foi a des ingéniosités surprenantes. Le Saint Sacrement une fois exposé, je vis les hommes, armés jusqu'aux dents, s'échelonner sur la route par un froid de 27 degrés et les femmes entrer à l'église, leurs berceaux sur le dos. Là, pendant deux nuits, elles veillèrent aux pieds de Jésus, chantant des improvisations ou égrenant d'une main leur chapelet, alors que, de l'autre, elles apaisaient les vagissements des nouveau-nés en les berçant bruyamment.

« Voulez-vous avoir une idée des œuvres réalisées en Perse par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et par nous, lazaristes ?

« En voici l'énumération. Dans les villes d'Ourmiah, de Tauris, de Téhéran, d'Ispahan, 4 collèges avec un programme d'enseignement secondaire, 2 écoles primaires supérieures, 2 imprimeries polyglottes. Puis, chez les Sœurs, 5 internats, 5 internats de jeunes filles, 5 écoles maternelles pour les bébés, 5 dispensaires, dont l'un, qui m'était bien connu, recevait par an 20.000 malades. Puis il y a encore les villages avec 62 écoles françaises. Et dire que, pour tout cet apostolat, nous ne sommes que 17 missionnaires secondés par 32 Filles de la Charité ! Aussi avons-nous tâché de combler les lacunes en établissant 2 séminaires qui nous ont donné 45 prêtres, lesquels avant 1915 desservaient 62 églises.

« Hélas ! la guerre a frappé nos chrétientés à mort, nos églises ont été brûlées, nos chrétiens ont subi mille épreuves et beaucoup d'entre eux ont trouvé la mort en d'horribles supplices...

« Mais nous ne nous décourageons pas. Nous savons que l'Eglise a passé par trois siècles de persécutions et compte par millions ses martyrs. Excitons notre zèle par cette belle pensée de saint Paul : « Ni la faim, ni la soif, ni les nau-
« frages, ni la mort, ne pourront me séparer de la charité
« du Christ ! »

Chez les Bahnars de la Cochinchine orientale

M. Louis Asseray, des Missions Etrangères de Paris, écrit de Kon-Tum (par Qui-Nhon) :

« Mgr Jeanningros, coadjuteur de notre vicaire apostolique (Mgr Grangeon), vient de passer dans nos montagnes une saison de deux mois, pendant lesquels il a administré 2.000 confirmations. Je l'ai reçu dans ma pauvre bicoque, et nous avons, avec quelques confrères, pris un frugal repas tous assis par terre, sur des nattes : car je n'ai pas suffisamment de place pour loger une table à manger. Personne « n'a mis les pieds dans les plats », du reste.

« Ici, c'est la misère noire. Le change toujours défavorable (la piastre est de 4 francs) nous ruine, et l'augmentation continue de rendre de plus en plus inquiétant le prix excessif de toutes choses. Comment une telle situation et ses conséquences prochaines ne feraient-elles pas blanchir, avant le temps, les cheveux de ceux dont le crâne est moins pelé et moins luisant que le mien ?

« Mgr Grangeon vient de nous envoyer une circulaire pour nous recommander instamment de ménager la farine et le vin de messe : voilà qui est plus inquiétant, n'est-il pas vrai ?

« Voulez-vous un exemple de la détresse où je suis réduit ? Quand j'ai reçu solennellement Mgr le Coadjuteur à l'église (?) d'une de mes chrétientés appelée Kon-Jodrey, le récipient qu'il me fallut prendre pour bénitier, faute d'autre meilleur et plus convenable, n'était ni plus ni moins que... ma cafetière ! Cela fit sourire le bon évêque, qui n'en fut nullement scandalisé, du reste. On fait ce qu'on peut et comme on peut.

« Voici encore un de mes gros « points noirs » de l'heure présente : mon orphelinat. Comment vais-je me débrouiller pour nourrir et habiller la jeunesse dont l'entretien incombe à ma pauvreté ? Du riz : je crois en avoir à peu près la quantité suffisante ; mais il faudrait l'accompagner d'un peu de poisson « sec », ou de légumes. Or, où et comment trouver sans argent ce qu'il faudrait pour ces emplettes, pourtant nécessaires ?

« Les marchands qui nous viennent ici d'Annam vendent tout à des prix vraiment inimaginables. On nous fait payer maintenant 8 piastres, c'est-à-dire 30 francs, ce qui avant la guerre ne coûtait que 10 francs... Quelle misère ! et quand le bon Dieu daignera-t-il nous en tirer ! .. »

AFRIQUE

Ouverture du procès de béatification d'un ancien missionnaire.

Le Souverain Pontife a signé, le 26 juin, le décret d'introduction de la cause de Béatification et de Canonisation d'un missionnaire, mort en 1864, à l'île Maurice : le P. Jacques Laval, de la Congrégation du Saint-Esprit. Les associés de l'Œuvre de la Propagation de la foi seront heureux de voir le nom de cet « apôtre des Noirs » s'ajouter à la liste glorieuse des missionnaires que l'Eglise honore ou s'apprête à honorer d'un culte particulier.

Jacques-Désiré Laval naquit le 18 septembre 1803, à Croth, petit village de l'Eure. Après avoir achevé ses études au collège de Stanislas, il fut successivement étudiant à Paris (1826-1830), médecin en Normandie (1830-1835), séminariste à Saint-Sulpice (1835-1838) et curé de Pinterville dans le diocèse d'Evreux (1838-1841).

Désireux de se consacrer à l'évangélisation des Noirs, il entra, en 1841, dans la Congrégation nouvellement fondée du Vénérable Libermann et partit, la même année, pour l'île Maurice. C'est là surtout qu'il se sanctifia, renouvelant au milieu de la population noire les merveilles de l'apostolat de saint Pierre Claver. Il y mourut en odeur de sainteté, le 9 septembre 1864.

Pendant ses vingt-trois années de mission, il avait amené à la foi chrétienne et baptisé 67.000 esclaves et affranchis. Quarante mille personnes suivirent ses funérailles, et, depuis, les pèlerins, par milliers, n'ont cessé de visiter son tombeau, où ils sont l'objet de faveurs extraordinaires constamment renouvelées.

Les basiliques africaines.

A l'occasion du 25^e anniversaire de la promotion de Mgr Combes sur le siège primatial d'Afrique (15 juin 1893), le Saint-Père a daigné élever la cathédrale de Carthage au rang de Basilique Mineure en lui conférant tous les honneurs, insignes et privilèges attachés à ce titre.

Il y a donc, en ce moment, au Noir Continent, trois basiliques : celle de Notre-Dame d'Afrique à Alger, celle d'Hippone dans le diocèse de Constantine et celle de Carthage en Tunisie.

Les religieuses de Notre-Dame d'Afrique (Sœurs Blanches).

Sœur Marie-Immaculée, religieuse de Notre-Dame d'Afrique, écrit à son père (M. H. de Barmon), à la Touche (Loire-Inférieure) :

« Il m'est venu à l'esprit de vous associer à mon apostolat ! Dans un postulat il faut des postulantes, or me voici nommée sous-maîtresse au postulat de Marseille, 123, boulevard Longchamp, et je pense avec regret que, dans notre Bretagne, il y a tant de jeunes filles généreuses, désireuses de se donner à Dieu et qui ne nous connaissent pas : et vous avez tant de relations ! Oh ! que vous seriez bon si vous vouliez faire connaître notre œuvre, aux prêtres surtout !... Il y a chez nous de quoi satisfaire toutes les généreuses ambitions et des œuvres convenant aux différents attrait et utilisant toutes les aptitudes.

« Depuis le commencement de la guerre nous avons fermé le postulat de Paris, afin de laisser l'immeuble pour nos chers blessés, à la disposition de l'Autorité militaire, avec le personnel d'infirmières suffisant. Depuis, nos postulantes étaient obligées de venir au noviciat même de Saint-Charles, près Alger, faire leurs premiers essais de vie religieuse, ce qui était la source de grands sacrifices pour elles et leurs familles. Mais le 25 avril, en la fête de saint Marc, a été ouvert un nouveau postulat à Marseille, 127, boulevard Longchamp, ce qui sera beaucoup plus commode pour les

jeunes filles de la Bretagne et de toute la France qui voudraient se faire religieuses dans la Congrégation des Religieuses Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (Sœurs Blanches). »

Un lépreux parfaitement heureux.

Le R. P. Dechaume, des Pères Blancs, missionnaire au Tanganyka, écrit de Karéma :

« Il y a une dizaine d'années, aux débuts de la mission de Katé, un pauvre lépreux nommé Mabrouki, végétait à quelque distance de ce village dont l'abord lui était interdit. Nous lui assurâmes le vivre et le couvert.

« Je lui enseignai les grandes vérités, sous les images les plus saisissantes, adaptées à son cerveau de simple. Il faisait des progrès et je l'encourageais par de bonnes paroles :

« Aie confiance, Mabrouki ; le baptême te fera enfant de Dieu. La mort ouvrira les portes du ciel à ton âme et le Seigneur te donnera un corps parfaitement sain au grand jour de la résurrection. »

« Un jour que je lui expliquais comment le Sauveur avait daigné se faire pour ainsi dire lépreux et esclave, à seule fin de nous délivrer de la mort éternelle, il en fut très frappé :

« — Ah ! lui, s'écria-t-il, il n'agit point comme les musulmans, qui, après avoir reçu mes services quand j'étais un vigoureux porteur de charges, m'ont ensuite rejeté comme un citron dont on a exprimé tout le suc. »

« Cependant la lèpre implacable accélérât ses ravages : tels les grands incendies de la brousse en juillet. Je lui versai enfin l'eau sainte sur le front.

« — Ah ! me déclara-t-il, je suis maintenant parfaitement heureux !... Oui, parfaitement heureux ! »

« La nuit suivante, il rêva qu'il avait été guéri, comme le lépreux de l'Evangile, et que ses doigts avaient repoussé. Rêve qu'en riant et en gesticulant avec ses moignons, il me racontait le lendemain.

« Et, quelques nuits plus tard, sans autre témoin que son ange gardien, dans l'intimité duquel il avait appris à vivre, mon néophyte rendait à Dieu son âme purifiée et enrichie du trésor des célestes vertus. »

OCÉANIE

Le catholicisme et la propagande hérétique aux îles Samoa.

Le R. P. Goupillaud, de la Société de Marie, missionnaire dans l'archipel des Navigateurs, écrit de Falealupo (Samoa Islands) :

« Il n'y a pas moins de quatre sectes hérétiques différentes dans notre archipel Samoan.

« Celle qui compte le plus d'adeptes est la « religion de l'Indépendance », née en Angleterre et venue la première dans nos îles. Elle n'eut pas de peine tout d'abord à se frayer un chemin et à le garder ensuite, laissant à chacun la liberté de croire et de faire ce que bon lui semble.

« Les « Méthodistes » viennent en deuxième lieu. Disciples de Wesley, ils admettent encore quelques-uns de nos dogmes ; mais ils en écartent tant d'autres qu'une distance énorme les sépare de nous. Leur nombre égale à peu près celui des catholiques.

« Les « Mormons », originaires d'Amérique, ne comptent que quelques centaines d'adhérents.

« Une dernière secte, enfin, venue depuis quelques années seulement et connue sous le nom « les Sept Jours », est une variété de judaïsme admettant le samedi comme jour de repos. Le nombre des adhérents n'atteint pas encore la cinquantaine.

« Vous voyez par là combien nous avons besoin de la grâce d'En-Haut pour lutter contre ces rivaux qui nous disputent la conquête de la petite population de nos îles qui s'évalue à (36.006 d'après le dernier recensement). Bien entendu, tous proclament bien haut qu'en dehors de leur *Credo* il n'en est point de véritable. Nos Samoans, abasourdis par les déclarations catégoriques des uns et des autres, et ne pouvant les contrôler par eux-mêmes, finissent par tomber dans l'indifférentisme en s'écriant à leur tour : *O latu, lava latu*, ce qui veut dire : « Toutes les religions sont bonnes. »



NÉCROLOGIE

Mgr Sontag,

LAZAR STE, ARCHEVÊQUE D'ISPAHAN ET DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE
DE LA PERSE

Au moment où nous mettons sous presse, une dépêche, datée de Téhéran, 9 septembre, annonce que les missionnaires et les chrétiens d'Ourmiah ont été massacrés par des bandes de Kurdes. Parmi les victimes sont mentionnés nommément Mgr Sontag et les Pères L'Hottelier, Dinkha et Miraziz.

Né à Dinsheim (diocèse de Strasbourg), le 6 juin 1869, Mgr Jacques-Emile Sontag était entré à l'âge de dix-huit ans (24 septembre 1887) dans la Congrégation de la Mission (Lazaristes).

A la mort de Mgr Lesné (11 février 1910), dont l'initiative prudente et soutenue avait tant contribué aux progrès du catholicisme dans l'empire persan, il fut appelé à recueillir la lourde succession et à continuer l'œuvre apostolique de l'éminent défunt. Il fut élu archevêque d'Ispahan et délégué apostolique pour les Orientaux le 11 juillet 1910. Le 28 août suivant, il recevait à Paris, dans la chapelle de sa Congrégation (rue de Sèvres, 95), l'onction pontificale.

Autant que le permettaient les troubles au milieu desquels se débat la Perse depuis l'assassinat de Nasser-ed-dine, Mgr Sontag s'attacha à maintenir et à développer les écoles, les orphelinats, les hôpitaux, les dispensaires, le séminaire chaldéen de Khosrova, l'imprimerie catholique d'Ourmiah, etc., etc.

Le 15 novembre dernier, le colonel Chardigny, attaché militaire français à l'armée du Caucase, de passage à Ourmiah, lui remettait la croix de guerre pour le récompenser de son énergique et courageuse attitude durant l'occupation turco-kurde. Le chef vénéré de la mission de Perse était, en effet, au milieu des pires difficultés, resté inébranlablement attaché au poste d'honneur et de péril où il devait trouver la mort.

M. Jules Girard,

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS,
DIRECTEUR AU COLLÈGE GÉNÉRAL DE PINANG

Né à Saint-Etienne (Loire), en 1851, M. Girard avait fait ses études au collège Saint-Michel de cette ville, où il avait eu pour condisciple le futur maréchal Foch. Entré au séminaire des Missions Etrangères de Paris, il en était parti le 1^{er} février 1874 avec, pour destination, le collège de Pulo-Pinang, où il arriva au mois de mars suivant et qu'il ne devait jamais quitter jusqu'au jour de sa mort (19 août 1918). Il a donc travaillé pendant quarante-quatre ans et demi à l'éducation cléricale des élèves de cette grande pépinière apostolique.



Nous recommandons encore aux prières des missionnaires et de nos associés les défunts dont les noms suivent :

S. G. MGR GAUTHEY, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON

DIOCÈSE DE LYON. — M. le chanoine Vacher. — R. P. Huguet. — M. l'abbé Gaucher. — M. l'abbé Gonnet, mort pour la France. — M. le commandant Louis Morel, mort au champ d'honneur. — M^{me} Berne-Faugier. — M^{lle} Marie Thévenet. — M^{me} Cognet. — M^{me} Bonnassieux. — M^{me} de Sallnvard. — M^{me} Trux. — M^{me} Gaudière. — M. de Boissieu. — Sœur Vouillon. — Sœur Marie de Loyola. — Sœur Leynaud. — M. Félix Balay, M. Proton de la Chapelle, M. le Dr Carrier, M. Louis Gayetti, M. Louis de Gailhard-Bancel et M. l'abbé Gonnet, morts pour la France. — M. Félix Ollagnier. — M^{me} Hugues Vaganay. — M. Félix Foujols. — M. Legier de Lagarde.

DIOCÈSE DE PARIS. — M. l'abbé Germain Pascal.
Aix — M^{lle} Mille. — M^{lle} Voissier.
Angers. — M. et M^{me} Madoré.
Autun. — M. l'abbé Larodas.
Bayeux. — M^{lle} Néel.
Besançon. — M^{me} Laurent. — M^{me} Perret. — M^{me} Renaud. — M^{lle} Chevrey.
Bourges. — M. Ch. de Laitre. — M^{lle} Gigot.
Coutances. — M^{lle} Dubosq.
Le Mans. — M^{lle} Denis.
Nevers. — M^{me} Merlin.
Rennes. — M^{lle} Lefeuvre.
Rouen. — Un bienfaiteur d'Yvetot et sa mère.
Séz. — M. l'abbé Blais. — M. l'abbé Hamon.
Vannes. — M. l'abbé Guillemand, mort au champ d'honneur. — M^{me} Tanguy.
Versailles. — M. Laucher.
Viviers. — M^{me} Félix Montgolfier.



TABLE

DU TOME QUATRE-VINGT-DIXIÈME

A NOS ASSOCIÉS	7
MORT DE S. EM. LE CARDINAL SERAFINI, PRÉFET DE LA PROPAGANDE.	114
S. EM. LE CARDINAL VAN ROSSUM, NOUVEAU PRÉFET . .	162
CHRONIQUE DE L'ŒUVRE. 55, 153, 200, 244 et	291
NOUVELLES DES MISSIONS 56, 106, 156, 201, 245 et	294
NÉCROLOGIE. 64, 111, 159, 206, 255 et	300

MISSIONS D'ASIE

JÉRUSALÈM DÉLIVRÉE.	67
HINDOUSTAN. — <i>Un broussard</i> , 8. — <i>Tous tes péchés confesseras</i> , 164. — <i>Glanes et glaneuses</i> , 211. — <i>L'arche de Noé</i> , 259, par le R. P. ROSSILLON.	
HINDOUSTAN. — <i>Les anges bruns du Rajpoutana et de Bettiah</i> , par le R. P. ARMAND	115
KUMBAKONAM. — <i>Les fêtes de Noël chez les catéchistes- missionnaires de Marie-Immaculée</i> , par Sœur JEANNE.	17
ANNAM. — <i>Le pèlerinage de La Vang (Cochinchine septentrionale)</i> , par M. LEMASLE	173
BIRMANIE. — <i>Progrès du catholicisme dans le vicariat apostolique de Rangoon</i> , par Mgr CARDOT	265
TONKIN. — <i>Une famille patriarcale</i> , 69. — <i>Un bon Samaritain mal récompensé</i> , 121. — <i>Le chien dyna- mité</i> , 123, par M. PATUEL.	
CHINE. — <i>Une extrême-onction</i> , par un Lazariste du Tché-kiang, 22. — <i>Un drame dans une plaine de Kiang-Si</i> , par Mgr FATIGUET	273
MONGOLIE. — <i>Mademoiselle Petit-Papillon</i> , 33. — <i>Munie des sacrements</i> , 126, par le R. P. BOTRY. . .	126
JAPON. — <i>Touchantes manifestations de gratitude et d'attachement</i> , par M. BOIS	215

MISSIONS D'AFRIQUE

ALGÉRIE. — <i>L'hôpital Sainte-Elisabeth des Attafs</i> , par une Sœur Blanche	39
---	----

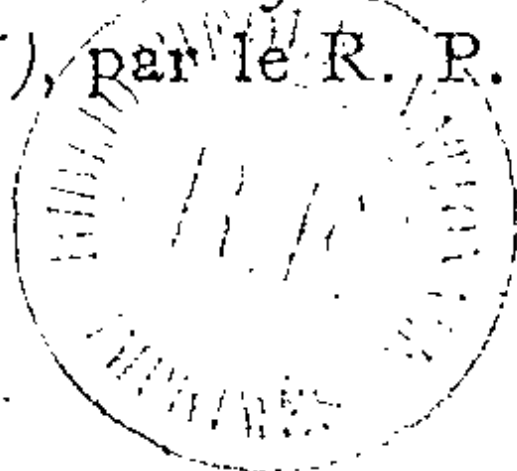
CONGO BELGE. — <i>Le catholicisme dans le centre africain</i> , par Mgr GRISON	180
CÔTE D'IVOIRE. — <i>Un faux prophète</i> , par le R. P. GORJU	84
GABON. — <i>Les quinze francs de Bernard Akum</i> , par le R. P. BRIAULT	47
GABON. — <i>La Médaille</i> , par le R. P. TRILLES	135
MATADI. — <i>Une visite pastorale</i> , par le R. P. HEINTZ	92
NATAL. — <i>Chez les Zoulous</i> , par le R. P. LE TEXIER	141
NYASSA. — <i>Consolantes nouvelles</i> , par Mgr GUILLEMÉ	222
OUBANGUI. — <i>L'épreuve du poison</i> , par le R. P. HÉLEINE	
VICTORIA NYANZA. — <i>Premiers prêtres indigènes</i> , par le R. P. BIENTZ	130

MISSIONS D'AMÉRIQUE

CANADA. — <i>Chez les Esquimaux du Mackenzie</i> , par le R. P. DUCHAUSSOIS	230
---	-----

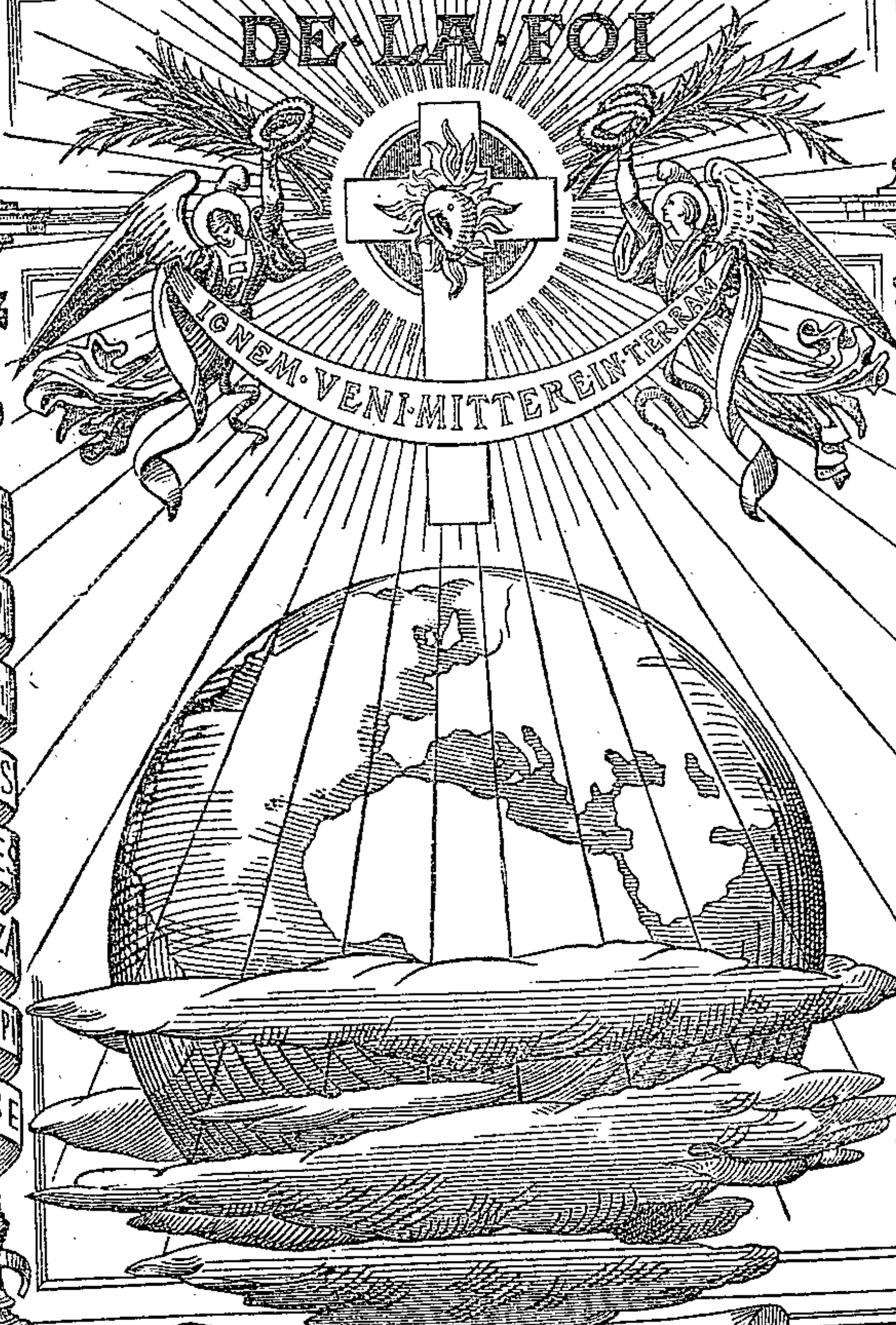
MISSIONS D'OCEANIE

NOUVELLE-GUINÉE. — <i>Comment se fonde une station en Papouasie</i> , par le Fr. PAUL	149
NOUVELLE-GUINÉE. — <i>Histoire de Singe Pleureur</i> , par le R. P. FASTRÉ	190
NOUVELLE-GUINÉE. — <i>Un grand chef papou</i> , par le R. P. ESCHLIEMANN	285
SALOMON. — <i>Grandeur et décadence d'un vieux dieu canaque</i> , par le R. P. PELLION	97
TASITI. — <i>Progrès de la foi dans l'île du bout du Monde (Manihiki)</i> , par le R. P. KERDAL	53



TH. MOREL, Gérant.

ANNALES
DE LA PROPAGATION
DE LA FOI



TERRA AVTEM
ERAT INANIS ET VACVA

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

LYON, rue Sala, 12. — PARIS, rue Cassette, 20.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI *en faveur* des Missions des deux Mondes a pour but d'aider, par des prières et des aumônes, les Missionnaires catholiques qui vont porter la foi et la civilisation au milieu des peuples infidèles. Les prières sont un *Pater* et un *Ave* chaque jour. Il suffit d'appliquer à cette intention, et une fois pour toutes, le *Pater* et l'*Ave* de la prière du matin ou du soir. On doit y joindre chaque fois cette invocation : *Saint François Xavier, priez pour nous.*

L'aumône est de CINQ CENTIMES PAR SEMAINE (*produisant 2 fr. 60 cent. par année*). Les lettres des Missionnaires sont réunies dans les *Annales*, et ces *Annales* sont distribuées gratuitement à toute personne qui recueille 26 francs par an au profit de l'Œuvre.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi, recommandée solennellement par les Souverains Pontifes en plusieurs circonstances, a été par eux enrichie de nombreuses indulgences.

Pour assurer la rapide circulation des *Annales* auprès de tous les Associés, les chefs de dizaines pourront inscrire sur cette liste leurs noms et adresses, en sorte que chacun puisse remettre le cahier à la personne dont le nom suit le sien. Le dernier le rendra au chef de dizaine.

1°

2°

3°

4°

5°

6°

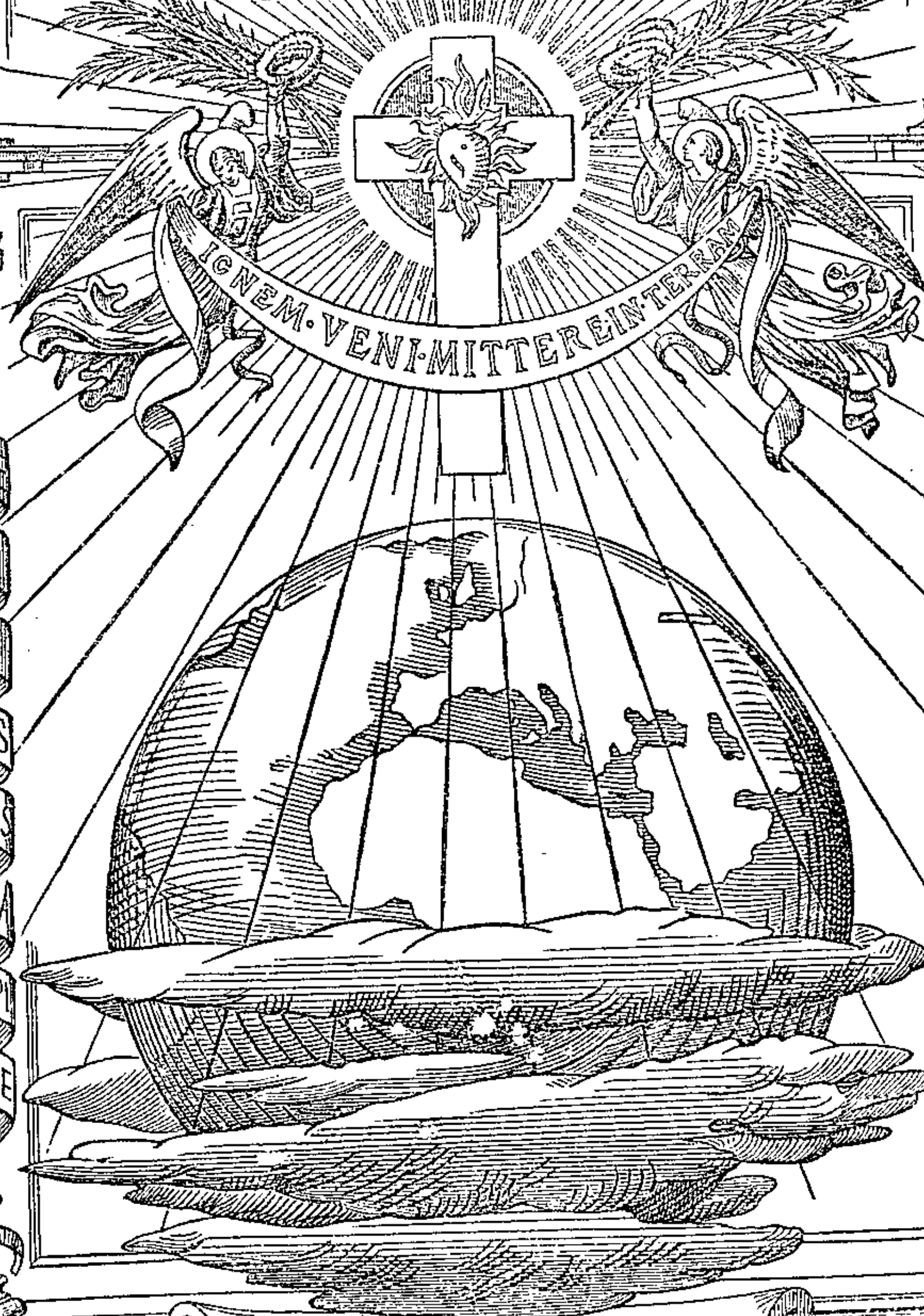
7°

8°

9°

10°

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI



TERRA AVTEM
ERAT INANIS ET VACVA

PARAISANT TOUS LES DEUX MOIS

LYON, rue Sala, 12. — PARIS, rue Cassette, 20.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI *en faveur des Missions des deux Mondes* a pour but d'aider, par des prières et des aumônes, les Missionnaires catholiques qui vont porter la foi et la civilisation au milieu des peuples infidèles. Les prières sont un *Pater* et un *Ave* chaque jour. Il suffit d'appliquer à cette intention, et une fois pour toutes, le *Pater* et l'*Ave* de la prière du matin ou du soir. On doit y joindre chaque fois cette invocation : *Saint François Xavier, priez pour nous.*

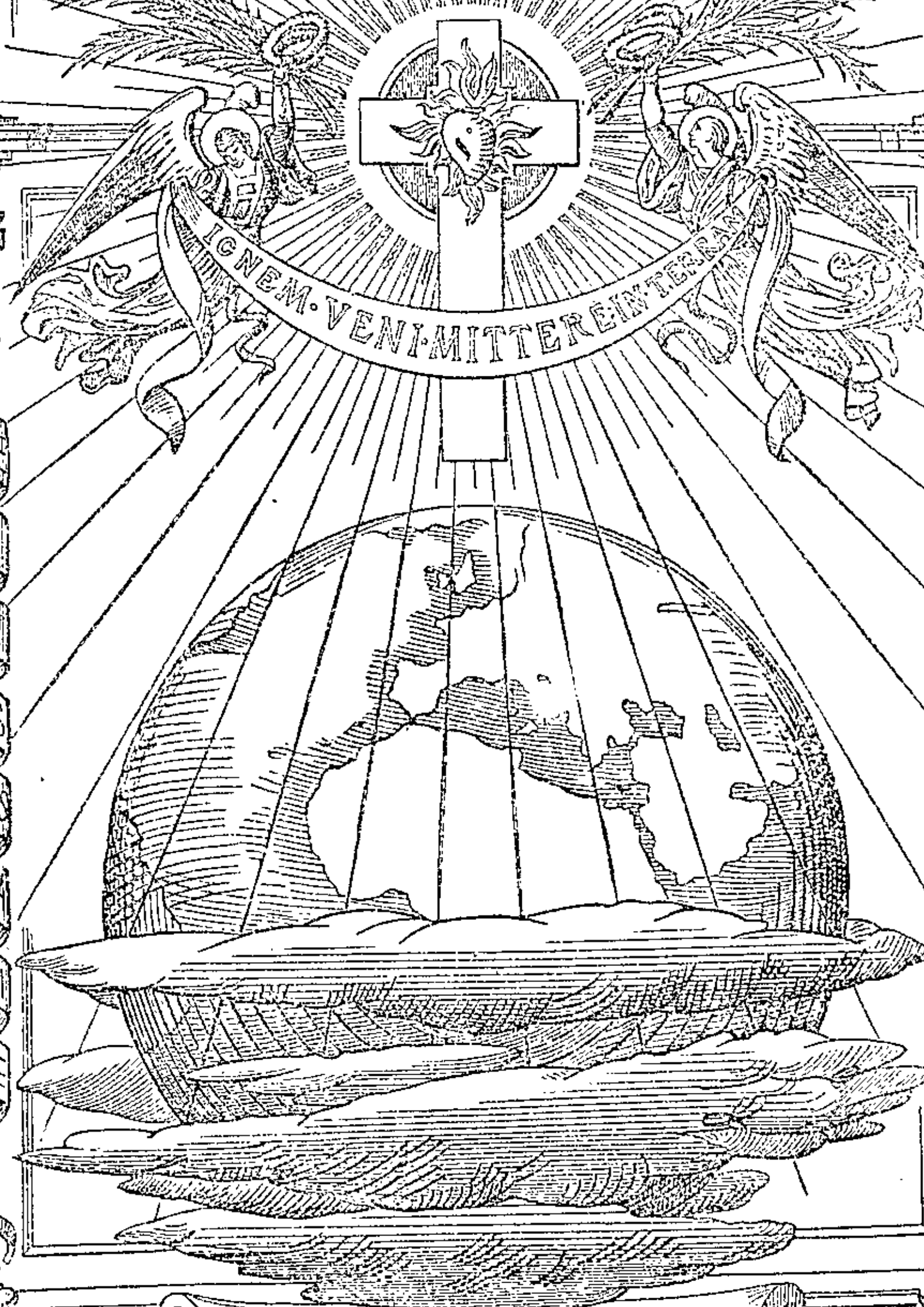
L'aumône est de CINQ CENTIMES PAR SEMAINE (*produisant 2 fr. 60 cent. par année*). Les lettres des Missionnaires sont réunies dans les *Annales*, et ces *Annales* sont distribuées gratuitement à toute personne qui recueille 26 francs par an au profit de l'Œuvre.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi, recommandée solennellement par les Souverains Pontifes en plusieurs circonstances, a été par eux enrichie de nombreuses indulgences.

Pour assurer la rapide circulation des *Annales* auprès de tous les Associés, les chefs de dizaines pourront inscrire sur cette liste leurs noms et adresses, en sorte que chacun puisse remettre le cahier à la personne dont le nom suit le sien. Le dernier le rendra au chef de dizaine.

1°	6°
.....
2°	7°
.....
3°	8°
.....
4°	9°
.....
5°	10°
.....

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI



TERRA. AVTEM
ERAT. INANIS. ET. VACUA

PARAISANT TOUS LES DEUX MOIS

LYON, rue Sala, 12. — PARIS, rue Cassette, 20.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI *en faveur des Missions des deux Mondes* a pour but d'aider, par des prières et des aumônes, les Missionnaires catholiques qui vont porter la foi et la civilisation au milieu des peuples infidèles. Les prières sont un *Pater* et un *Ave* chaque jour. Il suffit d'appliquer à cette intention, et une fois pour toutes, le *Pater* et l'*Ave* de la prière du matin ou du soir. On doit y joindre chaque fois cette invocation : *Saint François Xavier, priez pour nous.*

L'aumône est de CINQ CENTIMES PAR SEMAINE (*produisant 2 fr. 60 cent. par année*). Les lettres des Missionnaires sont réunies dans les *Annales*, et ces *Annales* sont distribuées gratuitement à toute personne qui recueille 26 francs par an au profit de l'Œuvre.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi, recommandée solennellement par les Souverains Pontifes en plusieurs circonstances, a été par eux enrichie de nombreuses indulgences.

Pour assurer la rapide circulation des *Annales* auprès de tous les Associés, les chefs de dizaines pourront inscrire sur cette liste leurs noms et adresses, en sorte que chacun puisse remettre le cahier à la personne dont le nom suit le sien. Le dernier le rendra au chef de dizaine.

1 ^o	6 ^o
.....
2 ^o	7 ^o
.....
3 ^o	8 ^o
.....
4 ^o	9 ^o
.....
5 ^o	10 ^o
.....

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI



TERRA. AVTEM
ERAT. INANIS. ET. VACUA

PARAISANT TOUS LES DEUX MOIS

LYON, rue Sala, 12. — PARIS, rue Cassette, 20.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI *en faveur des Missions des deux Mondes* a pour but d'aider, par des prières et des aumônes, les Missionnaires catholiques qui vont porter la foi et la civilisation au milieu des peuples infidèles. Les prières sont un *Pater* et un *Ave* chaque jour. Il s'agit d'appliquer à cette intention, et une fois pour toutes, le *Pater* et l'*Ave* de la prière du matin ou du soir. On doit y joindre chaque fois cette invocation : *Saint François Xavier, priez pour nous.*

L'aumône est de CINQ CENTIMES PAR SEMAINE (*produisant 2 fr. 60 cent. par année*). Les lettres des Missionnaires sont réunies dans les *Annales*, et ces *Annales* sont distribuées gratuitement à toute personne qui recueille 26 francs par an au profit de l'Œuvre.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi, recommandée solennellement par les Souverains Pontifes en plusieurs circonstances, a été par eux enrichie de nombreuses indulgences.

Pour assurer la rapide circulation des *Annales* auprès de tous les Associés, les chefs de dizaines pourront inscrire sur cette liste leurs noms et adresses, en sorte que chacun puisse remettre le cahier à la personne dont le nom suit le sien. Le dernier le rendra au chef de dizaine.

1°	6°
.....
2°	7°
.....
3°	8°
.....
4°	9°
.....
5°	10°
.....

I. — Indulgences communes à tous les Bienfaiteurs.

- I. PLENIÈRES. — 1^o 3 mai. — Fête de l'Invention de la Sainte-Croix (Fondation de l'Œuvre);
2^o 3 décembre. — Fête de saint François Xavier, patron de l'Œuvre;
3^o 25 mars. — Fête de l'Annonciation;
4^o 15 août. — Fête de l'Assomption;
5^o 6 janvier. — Fête de l'Épiphanie;
6^o 29 septembre. — Fête de saint Michel;
7^o Toutes les fêtes d'apôtres;
8^o Chaque mois. — Deux jours, au choix des Associés;
9^o Une fois l'an. — Le jour de la commémoration *générale* de tous les Associés défunts;
10^o Une fois l'an. — Le jour de la Commémoration *spéciale* des Associés défunts du Conseil, du Comité ou de la Dizaine dont on est membre;
11^o Le jour de l'entrée dans l'Association;
12^o A l'article de la mort, en invoquant, au moins de cœur, le saint Nom de Jésus;
13^o Faveur de l'autel privilégié pour toute messe en faveur d'un Associé défunt que célèbre ou fait célébrer un Associé.
- } ou un jour de l'Octave de ces Fêtes.

(Les enfants qui n'ont pas fait leur première communion peuvent gagner ces Indulgences en faisant une œuvre méritoire désignée par leur confesseur).

II. PARTIELLES. — 1^o Sept ans et sept quarantaines, *chaque fois* qu'un Associé accomplit, en faveur des Missions, une œuvre quelconque de piété ou de charité.

2^o 300 jours, *chaque fois* qu'un Associé assiste au *Triduum* du 3 mai et du 3 décembre;

3^o 100 jours, *chaque fois* qu'un Associé récite le *Pater* et l'*Ave*, avec l'invocation à saint François Xavier;

Toutes ces indulgences, tant partielles que plénières, sont applicables aux âmes du Purgatoire.

III. — Toutes les personnes qui auront donné en une fois une somme de deux cents francs au moins pour fonder une rente perpétuelle, bien que ce capital soit immédiatement dépensé pour les Missions, seront regardées comme membres de l'Œuvre à perpétuité et pourront jouir à perpétuité des privilèges et indulgences attachés à ladite Œuvre, pourvu qu'elles observent les autres conditions prescrites aux Associés.

II. — Faveurs particulières aux Bienfaiteurs ecclésiastiques.

I. — A tout prêtre qui sera chargé dans une paroisse ou dans un établissement de recueillir des aumônes pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, quelle que soit d'ailleurs la somme qu'il recueille, ou qui de ses propres ressources versera dans la caisse de l'Œuvre le produit d'une dizaine entière :

1^o La faveur de l'autel privilégié trois fois par semaine;

2^o La faculté de donner aux fidèles qui sont à l'article de la mort la bénédiction, avec l'indulgence plénière qui s'y trouve attachée, en se conformant aux rite et forme que prescrit la Constitution *Pia Mater* de Benoît XIV ;

3^o La faculté de bénir par un seul signe de croix, en particulier, à toute époque de l'année, ou en public, aux périodes de missions, d'exercices spirituels, de l'Avent et du Carême, quand des instructions sont adressées au peuple, les chapelets, croix, crucifix, statuettes et médailles pieuses, et de leur appliquer les indulgences dites apostoliques, et aux chapelets les indulgences dites de sainte Brigitte ;

4^o La faculté d'attacher aux chapelets par un seul signe de croix, les indulgences dites des Pères Croisiers ;

5^o La faculté d'attacher aux crucifix les indulgences du Chemin de la Croix pour les malades, les voyageurs sur mer, les prisonniers, les habitants des pay

saïens et autres personnes se trouvant dans l'impossibilité de faire le Chemin de la Croix, toutes les autres conditions devant être remplies;

6° La faculté de bénir et d'imposer aux fidèles les scapulaires de la Très Sainte Trinité, de la Passion de Notre-Seigneur, des Sept Douleurs et de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, ainsi que de Notre-Dame du Mont-Carmel, avec pouvoir d'employer une seule formule pour leur bénédiction;

7° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles au Tiers Ordre séculier de saint François d'Assise en imposant le scapulaire et le cordon, toutes les autres conditions devant être observées;

8° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles à l'Archiconfrérie des Cordigères, en bénissant et en imposant le cordon séraphique;

9° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles à la Confrérie de la Milice Angélique, en bénissant et en imposant le cordon de saint Thomas d'Aquin;

10° La faculté de bénir la médaille de l'Immaculée Conception, avec les indulgences qui y sont attachées;

11° La faculté de bénir la médaille de saint Benoît, avec les indulgences qui y sont attachées.

II. — A tout prêtre membre d'un Conseil ou d'un Comité chargé de veiller aux intérêts de l'Œuvre, ou qui, nommé directeur diocésain par l'évêque, s'acquitte de toutes les fonctions qu'exercerait un Conseil ou un Comité;

A tout prêtre qui, dans l'année, aura versé à la caisse de l'Œuvre une somme représentant au moins le produit de mille souscriptions, quelle que soit d'ailleurs la provenance de cette somme:

1° Les mêmes faveurs que les prêtres de la catégorie précédente;

2° La faveur de l'autel privilégié personnel cinq fois par semaine;

3° La faculté de bénir les chapelets de Notre-Dame du Saint-Rosaire, avec les indulgences qui y sont attachées.

Dans le cas où les sommes à recueillir seraient momentanément incomplètes, Sa Sainteté proroge les pouvoirs du prêtre, qui aura fait le versement intégral de l'année précédente, jusqu'à la clôture de l'exercice courant.

III. — Tout prêtre qui aura versé de ses propres ressources une somme représentant le produit de mille souscriptions aura droit toute sa vie aux faveurs accordées aux prêtres membres d'un Conseil.

LES MISSIONS CATHOLIQUES

Bulletin hebdomadaire illustré de l'Œuvre de La Propagation de la Foi

PARAISSANT TOUS LES VENDREDIS

Par numéro de 12 pages grand in-4 à 2 colonnes

PRIX DE L'ABONNEMENT: 10 FR. PAR AN

Ce Bulletin, édité avec luxe et fondé en 1867, s'adresse à toutes les personnes qui désirent connaître sans retard les nouvelles des missions ou les détails variés, géographiques ou scientifiques, que le cadre des *Annales* ne comporte pas. Il forme à la fin de l'année un splendide volume.

ON S'ABONNE

A LYON, au bureau des MISSIONS CATHOLIQUES, rue de la Charité, 14.

FRANCE 10 fr. — UNION POSTALE 12 fr.

I. — Indulgences communes à tous les Bienfaiteurs.

I. PLENIÈRES. — 1^o 3 mai. — Fête de l'Invention de la Sainte-Croix (Fondation de l'Œuvre);

2^o 3 décembre. — Fête de saint François Xavier, patron de l'Œuvre;

3^o 25 mars. — Fête de l'Annonciation;

4^o 15 août. — Fête de l'Assomption;

5^o 6 janvier. — Fête de l'Épiphanie;

6^o 29 septembre. — Fête de saint Michel;

7^o Toutes les fêtes d'apôtres;

8^o Chaque mois. — Deux jours, au choix des Associés;

9^o Une fois l'an. — Le jour de la commémoration *générale* de tous les Associés défunts;

10^o Une fois l'an. — Le jour de la Commémoration *spéciale* des Associés défunts du Conseil, du Comité ou de la Dizaine dont on est membre;

11^o Le jour de l'entrée dans l'Association;

12^o A l'article de la mort, en invoquant, au moins de cœur, le saint Nom de Jésus;

13^o Faveur de l'autel privilégié pour toute messe en faveur d'un Associé défunt que célèbre ou fait célébrer un Associé.

(Les enfants qui n'ont pas fait leur première communion peuvent gagner ces Indulgences en faisant une œuvre méritoire désignée par leur confesseur).

II. PARTIELLES. — 1^o Sept ans et sept quarantaines, *chaque fois* qu'un Associé accomplit, en faveur des Missions, une œuvre quelconque de piété ou de charité.

2^o 300 jours, *chaque fois* qu'un Associé assiste au *Triduum* du 3 mai et du 3 décembre;

3^o 100 jours, *chaque fois* qu'un Associé récite le *Pater* et l'*Ave*, avec l'invocation à saint François Xavier;

Toutes ces indulgences, tant partielles que plénières, sont applicables aux âmes du Purgatoire.

III. — Toutes les personnes qui auront donné en une fois une somme de deux cents francs au moins pour fonder une rente perpétuelle, bien que ce capital soit immédiatement dépensé pour les Missions, seront regardées comme membres de l'Œuvre à perpétuité et pourront jouir à perpétuité des privilèges et indulgences attachés à ladite Œuvre, pourvu qu'elles observent les autres conditions prescrites aux Associés.

II. — Faveurs particulières aux Bienfaiteurs ecclésiastiques.

I. — A tout prêtre qui sera chargé dans une paroisse ou dans un établissement de recueillir des aumônes pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, quelle que soit d'ailleurs la somme qu'il recueille, ou qui de ses propres ressources versera dans la caisse de l'Œuvre le produit d'une dizaine entière :

1^o La faveur de l'autel privilégié trois fois par semaine;

2^o La faculté de donner aux fidèles qui sont à l'article de la mort la bénédiction, avec l'indulgence plénière qui s'y trouve attachée, en se conformant aux rite et forme que prescrit la Constitution *Pia Mater* de Benoît XIV;

3^o La faculté de bénir par un seul signe de croix, en particulier, à toute époque de l'année, ou en public, aux périodes de missions, d'exercices spirituels, de l'Avent et du Carême, quand des instructions sont adressées au peuple, les chapelets, croix, crucifix, statuettes et médailles pieuses, et de leur appliquer les indulgences dites apostoliques, et aux chapelets les indulgences dites de sainte Brigitte;

4^o La faculté d'attacher aux chapelets par un seul signe de croix, les indulgences dites des Pères Croisiers;

5^o La faculté d'attacher aux crucifix les indulgences du Chemin de la Croix pour les malades, les voyageurs sur mer, les prisonniers, les habitants des pay

païens et autres personnes se trouvant dans l'impossibilité de faire le Chemin de la Croix, toutes les autres conditions devant être remplies;

6° La faculté de bénir et d'imposer aux fidèles les scapulaires de la Très Sainte Trinité, de la Passion de Notre-Seigneur, des Sept Douleurs et de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, ainsi que de Notre-Dame du Mont-Carmel, avec pouvoir d'employer une seule formule pour leur bénédiction;

7° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles au Tiers Ordre séculier de saint François d'Assise en imposant le scapulaire et le cordon, toutes les autres conditions devant être observées;

8° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles à l'Archiconfrérie des Cordigères, en bénissant et en imposant le cordon séraphique;

9° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles à la Confrérie de la Milice Angélique, en bénissant et en imposant le cordon de saint Thomas d'Aquin;

10° La faculté de bénir la médaille de l'Immaculée Conception, avec les indulgences qui y sont attachées;

11° La faculté de bénir la médaille de saint Benoît, avec les indulgences qui y sont attachées.

II. — A tout prêtre membre d'un Conseil ou d'un Comité chargé de veiller aux intérêts de l'Œuvre, ou qui, nommé directeur diocésain par l'évêque, s'acquitte de toutes les fonctions qu'exercerait un Conseil ou un Comité;

A tout prêtre qui, dans l'année, aura versé à la caisse de l'Œuvre une somme représentant au moins le produit de mille souscriptions, quelle que soit d'ailleurs la provenance de cette somme:

1° Les mêmes faveurs que les prêtres de la catégorie précédente;

2° La faveur de l'autel privilégié personnel cinq fois par semaine;

3° La faculté de bénir les chapelets de Notre-Dame du Saint-Rosaire, avec les indulgences qui y sont attachées.

Dans le cas où les sommes à recueillir seraient momentanément incomplètes, Sa Sainteté proroge les pouvoirs du prêtre, qui aura fait le versement intégral de l'année précédente, jusqu'à la clôture de l'exercice courant.

III. — Tout prêtre qui aura versé de ses propres ressources une somme représentant le produit de mille souscriptions aura droit toute sa vie aux faveurs accordées aux prêtres membres d'un Conseil.

LES MISSIONS CATHOLIQUES

Bulletin hebdomadaire illustré de l'Œuvre de la Propagation de la Foi

PARAISANT TOUS LES VENDREDIS

Par numéro de 12 pages grand in-4 à 2 colonnes

PRIX DE L'ABONNEMENT: 10 FR. PAR AN

Ce Bulletin, édité avec luxe et fondé en 1867, s'adresse à toutes les personnes qui désirent connaître sans retard les nouvelles des missions ou les détails variés, géographiques ou scientifiques, que le cadre des *Annales* ne comporte pas. Il forme à la fin de l'année un splendide volume.

ON S'ABONNE

A LYON, au bureau des MISSIONS CATHOLIQUES, rue de la Charité, 14.

FRANCE 10 fr. — UNION POSTALE 12 fr.

I. — Indulgences communes à tous les Bienfaiteurs.

I. PLENIÈRES. — 1^o 3 mai. — Fête de l'Invention de la Sainte-Croix (Fondation de l'Œuvre);

2^o 3 décembre. — Fête de saint François Xavier, patron de l'Œuvre;

3^o 25 mars. — Fête de l'Annonciation;

4^o 15 août. — Fête de l'Assomption;

5^o 6 janvier. — Fête de l'Épiphanie;

6^o 29 septembre. — Fête de saint Michel;

7^o Toutes les fêtes d'apôtres;

8^o Chaque mois. — Deux jours, au choix des Associés;

9^o Une fois l'an. — Le jour de la commémoration *générale* de tous les Associés défunts;

10^o Une fois l'an. — Le jour de la Commémoration *spéciale* des Associés défunts du Conseil, du Comité ou de la Dizaine dont on est membre;

11^o Le jour de l'entrée dans l'Association;

12^o A l'article de la mort, en invoquant, au moins de cœur, le saint Nom de Jésus;

13^o Faveur de l'autel privilégié pour toute messe en faveur d'un Associé défunt que célèbre ou fait célébrer un Associé.

(Les enfants qui n'ont pas fait leur première communion peuvent gagner ces Indulgences en faisant une œuvre méritoire désignée par leur confesseur).

II. PARTIELLES. — 1^o Sept ans et sept quarantaines, *chaque fois* qu'un Associé accomplit, en faveur des Missions, une œuvre quelconque de piété ou de charité.

2^o 300 jours, *chaque fois* qu'un Associé assiste au *Triduum* du 3 mai et du 3 décembre;

3^o 100 jours, *chaque fois* qu'un Associé récite le *Pater* et l'*Ave*, avec l'invocation à saint François Xavier;

Toutes ces indulgences, tant partielles que plénières, sont applicables aux âmes du Purgatoire.

III. — Toutes les personnes qui auront donné en une fois une somme de deux cents francs au moins pour fonder une rente perpétuelle, bien que ce capital soit immédiatement dépensé pour les Missions, seront regardées comme membres de l'Œuvre à perpétuité et pourront jouir à perpétuité des privilèges et indulgences attachés à ladite Œuvre, pourvu qu'elles observent les autres conditions prescrites aux Associés.

II. — Faveurs particulières aux Bienfaiteurs ecclésiastiques.

I. — A tout prêtre qui sera chargé dans une paroisse ou dans un établissement de recueillir des aumônes pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, quelle que soit d'ailleurs la somme qu'il recueille, ou qui de ses propres ressources versera dans la caisse de l'Œuvre le produit d'une dizaine entière :

1^o La faveur de l'autel privilégié trois fois par semaine;

2^o La faculté de donner aux fidèles qui sont à l'article de la mort la bénédiction, avec l'indulgence plénière qui s'y trouve attachée, en se conformant aux rite et forme que prescrit la Constitution *Pia Mater* de Benoît XIV;

3^o La faculté de bénir par un seul signe de croix, en particulier, à toute époque de l'année, ou en public, aux périodes de missions, d'exercices spirituels, de l'Avent et du Carême, quand des instructions sont adressées au peuple, les chapelets, croix, crucifix, statuettes et médailles pieuses, et de leur appliquer les indulgences dites apostoliques, et aux chapelets les indulgences dites de sainte Brigitte;

4^o La faculté d'attacher aux chapelets par un seul signe de croix, les indulgences dites des Pères Croisières;

5^o La faculté d'attacher aux crucifix les indulgences du Chemin de la Croix pour les malades, les voyageurs sur mer, les prisonniers, les habitants des pays

païens et autres personnes se trouvant dans l'impossibilité de faire le Chemin de la Croix, toutes les autres conditions devant être remplies;

6° La faculté de bénir et d'imposer aux fidèles les scapulaires de la Très Sainte Trinité, de la Passion de Notre-Seigneur, des Sept Douleurs et de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, ainsi que de Notre-Dame du Mont-Carmel, avec pouvoir d'employer une seule formule pour leur bénédiction;

7° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles au Tiers Ordre séculier de saint François d'Assise en imposant le scapulaire et le cordon, toutes les autres conditions devant être observées;

8° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles à l'Archiconfrérie des Cordigères, en bénissant et en imposant le cordon séraphique;

9° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles à la Confrérie de la Milice Angélique, en bénissant et en imposant le cordon de saint Thomas d'Aquin;

10° La faculté de bénir la médaille de l'Immaculée Conception, avec les indulgences qui y sont attachées;

11° La faculté de bénir la médaille de saint Benoît, avec les indulgences qui y sont attachées.

II. — A tout prêtre membre d'un Conseil ou d'un Comité chargé de veiller aux intérêts de l'Œuvre, ou qui, nommé directeur diocésain par l'évêque, s'acquitte de toutes les fonctions qu'exercerait un Conseil ou un Comité;

A tout prêtre qui, dans l'année, aura versé à la caisse de l'Œuvre une somme représentant au moins le produit de mille souscriptions, quelle que soit d'ailleurs la provenance de cette somme:

1° Les mêmes faveurs que les prêtres de la catégorie précédente;

2° La faveur de l'autel privilégié personnel cinq fois par semaine;

3° La faculté de bénir les chapelets de Notre-Dame du Saint-Rosaire, avec les indulgences qui y sont attachées.

Dans le cas où les sommes à recueillir seraient momentanément incomplètes, Sa Sainteté proroge les pouvoirs du prêtre, qui aura fait le versement intégral de l'année précédente, jusqu'à la clôture de l'exercice courant.

III. — Tout prêtre qui aura versé de ses propres ressources une somme représentant le produit de mille souscriptions aura droit toute sa vie aux faveurs accordées aux prêtres membres d'un Conseil.

LES MISSIONS CATHOLIQUES

Bulletin hebdomadaire illustré de l'Œuvre de la Propagation de la Foi

PARAISANT TOUS LES VENDREDIS

Par numéro de 12 pages grand in-4 à 2 colonnes

PRIX DE L'ABONNEMENT: 10 FR. PAR AN

Ce Bulletin, édité avec luxe et fondé en 1867, s'adresse à toutes les personnes qui désirent connaître sans retard les nouvelles des missions ou les détails variés, géographiques ou scientifiques, que le cadre des *Annales* ne comporte pas. Il forme à la fin de l'année un splendide volume.

ON S'ABONNE

A LYON, au bureau des MISSIONS CATHOLIQUES, rue de la Charité, 14.

FRANCE 10 fr. — UNION POSTALE 12 fr.

I. — Indulgences communes à tous les Bienfaiteurs.

I. PLENIÈRES. — 1^o 3 mai. — Fête de l'Invention de la Sainte-Croix (Fondation de l'Œuvre);

2^o 3 décembre. — Fête de saint François Xavier, patron de l'Œuvre;

3^o 25 mars. — Fête de l'Annonciation;

4^o 15 août. — Fête de l'Assomption;

5^o 6 janvier. — Fête de l'Épiphanie;

6^o 29 septembre. — Fête de saint Michel;

7^o Toutes les fêtes d'apôtres;

8^o Chaque mois. — Deux jours, au choix des Associés;

9^o Une fois l'an. — Le jour de la commémoration *générale* de tous les Associés défunts;

10^o Une fois l'an. — Le jour de la Commémoration *spéciale* des Associés défunts du Conseil, du Comité ou de la Dizaine dont on est membre;

11^o Le jour de l'entrée dans l'Association;

12^o A l'article de la mort, en invoquant, au moins de cœur, le saint Nom de Jésus;

13^o Faveur de l'autel privilégié pour toute messe en faveur d'un Associé défunt que célèbre ou fait célébrer un Associé.

(Les enfants qui n'ont pas fait leur première communion peuvent gagner ces Indulgences en faisant une œuvre méritoire désignée par leur confesseur).

II. PARTIELLES. — 1^o Sept ans et sept quarantaines, *chaque fois* qu'un Associé accomplit, en faveur des Missions, une œuvre quelconque de piété ou de charité.

2^o 300 jours, *chaque fois* qu'un Associé assiste au *Triduum* du 3 mai et du 3 décembre;

3^o 100 jours, *chaque fois* qu'un Associé récite le *Pater* et l'*Ave*, avec l'invocation à saint François Xavier;

Toutes ces indulgences, tant partielles que plénières, sont applicables aux âmes du Purgatoire.

III. — Toutes les personnes qui auront donné en une fois une somme de deux cents francs au moins pour fonder une rente perpétuelle, bien que ce capital soit immédiatement dépensé pour les Missions, seront regardées comme membres de l'Œuvre à perpétuité et pourront jouir à perpétuité des privilèges et indulgences attachés à ladite Œuvre, pourvu qu'elles observent les autres conditions prescrites aux Associés.

II. — Faveurs particulières aux Bienfaiteurs ecclésiastiques.

I. — A tout prêtre qui sera chargé dans une paroisse ou dans un établissement de recueillir des aumônes pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, quelle que soit d'ailleurs la somme qu'il recueille, ou qui de ses propres ressources versera dans la caisse de l'Œuvre le produit d'une dizaine entière :

1^o La faveur de l'autel privilégié trois fois par semaine;

2^o La faculté de donner aux fidèles qui sont à l'article de la mort la bénédiction, avec l'indulgence plénière qui s'y trouve attachée, en se conformant aux rite et forme que prescrit la Constitution *Pia Mater* de Benoît XIV;

3^o La faculté de bénir par un seul signe de croix, en particulier, à toute époque de l'année, ou en public, aux périodes de missions, d'exercices spirituels, de l'Avent et du Carême, quand des instructions sont adressées au peuple, les chapelets, croix, crucifix, statuettes et médailles pieuses, et de leur appliquer les indulgences dites apostoliques, et aux chapelets les indulgences dites de sainte Brigitte;

4^o La faculté d'attacher aux chapelets par un seul signe de croix, les indulgences dites des Pères Croisiers;

5^o La faculté d'attacher aux crucifix les indulgences du Chemin de la Croix pour les malades, les voyageurs sur mer, les prisonniers, les habitants des pays

saient et autres personnes se trouvant dans l'impossibilité de faire le Chemin de la Croix, toutes les autres conditions devant être remplies;

63° La faculté de bénir et d'imposer aux fidèles les scapulaires de la Très Sainte Trinité, de la Passion de Notre-Seigneur, des Sept Douleurs et de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, ainsi que de Notre-Dame du Mont-Carmel avec pouvoir d'employer une seule formule pour leur bénédiction;

7° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles au Tiers Ordre séculier de saint François d'Assise en imposant le scapulaire et le cordon, toutes les autres conditions devant être observées;

8° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles à l'Archiconfrérie des Cordigères, en bénissant et en imposant le cordon séraphique;

9° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles à la Confrérie de la Milice Anglaise, en bénissant et en imposant le cordon de saint Thomas d'Aquin;

10° La faculté de bénir la médaille de l'Immaculée Conception, avec les indulgences qui y sont attachées;

11° La faculté de bénir la médaille de saint Benoît, avec les indulgences qui y sont attachées.

II. — A tout prêtre membre d'un Conseil ou d'un Comité chargé de veiller aux intérêts de l'Œuvre, ou qui, nommé directeur diocésain par l'évêque, s'acquitte de toutes les fonctions qu'exercerait un Conseil ou un Comité;

A tout prêtre qui, dans l'année, aura versé à la caisse de l'Œuvre une somme représentant au moins le produit de mille souscriptions, quelle que soit d'ailleurs la provenance de cette somme:

1° Les mêmes faveurs que les prêtres de la catégorie précédente;

2° La faveur de l'autel privilégié personnel cinq fois par semaine;

3° La faculté de bénir les chapelets de Notre-Dame du Saint-Rosaire, avec les indulgences qui y sont attachées.

Dans le cas où les sommes à recueillir seraient momentanément incomplètes, Sa Sainteté proroge les pouvoirs du prêtre, qui aura fait le versement intégral de l'année précédente, jusqu'à la clôture de l'exercice courant.

III. — Tout prêtre qui aura versé de ses propres ressources une somme représentant le produit de mille souscriptions aura droit toute sa vie aux faveurs accordées aux prêtres membres d'un Conseil.

LES MISSIONS CATHOLIQUES

Bulletin hebdomadaire illustré de l'Œuvre de la Propagation de la Foi

PARAISSANT TOUS LES VENDREDIS

Par numéro de 12 pages grand in-4 à 2 colonnes

PRIX DE L'ABONNEMENT: 10 FR. PAR AN

Ce Bulletin, édité avec luxe et fondé en 1867, s'adresse à toutes les personnes qui désirent connaître sans retard les nouvelles des missions ou les détails variés, géographiques ou scientifiques, que le cadre des *Annales* ne comporte pas. Il forme à la fin de l'année un splendide volume.

ON S'ABONNE

A LYON, au bureau des MISSIONS CATHOLIQUES, rue de la Charité, 14.

FRANCE 10 fr. — UNION POSTALE 12 fr.

